

Noël au chaud

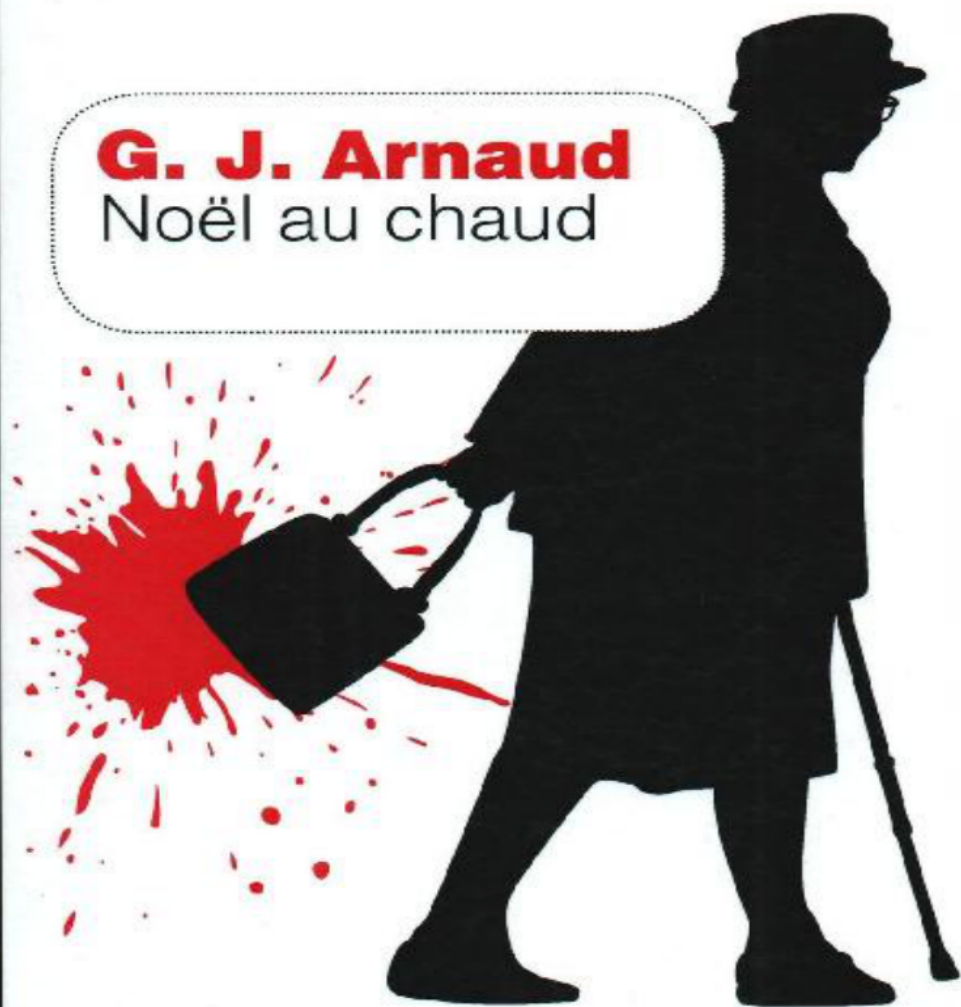
Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G. J. Arnaud

Noël au chaud



NOIR RÉTRO

Pion

G.-J. Arnaud

Noël au chaud



PLON

www.plon.fr

NOIR RÉTRO
COLLECTION DIRIGÉE PAR
NATHALIE CARPENTIER

© G.-J. Arnaud
© Plon, 2010, ISBN : 978-2-259-21208-3

CHAPITRE PREMIER

Lorsqu'elle passait sur la route, tirant sa poussette à provisions derrière elle, M^{me} Mallet n'imaginait que des regards malveillants la suivant d'une maison à l'autre, que des femmes à l'affût derrière leurs rideaux, qui hochaient la tête avec un mélange de pitié et d'irritation, surveillant sa démarche déhanchée depuis cette fracture du col du fémur l'année dernière.

Raymonde eut un petit sourire sarcastique. Ils avaient bien cru être débarrassés d'elle après cet accident. Un mois d'hôpital, deux mois en rééducation. La grande maison abandonnée, le jardin livré au pillage. Elle se répéta mentalement « au pillage » sans se rendre compte qu'elle prononçait les deux mots à voix intelligible. D'abord les gosses venus voler les dernières pêches, les poires et les pommes, puis les adultes. Elle avait relevé des empreintes de pas révélatrices. Du quarante-quatre au moins. Ses lapins avaient disparu, de même que ses poules naines. On avait dû tuer son vieux chat Roudoudou. Ou bien il avait trouvé un autre foyer, car évidemment personne n'avait pris la peine de le nourrir. Maudite chute. Dans sa salle de bains. Sur un peu d'eau qu'elle n'avait pas vue.

Tant qu'elle n'apercevait ni son jardin ni sa maison en revenant de son marché elle était inquiète. Deux fois déjà les pompiers l'attendaient, un peu trop vite prévenus par des voisins malicieux. Un tas d'herbe qu'elle faisait brûler depuis le matin s'était ranimé et avait quelque peu grillé les cyprès de clôture. Et puis elle avait oublié d'éteindre le gaz sous une casserole à manche en bois. Celui-ci s'était enflammé, mettant le feu à un journal posé sur l'évier avec quelques épiluchures. De là les flammes avaient gagné les rideaux. Les vitres de la fenêtre ayant éclaté, il y avait eu appel d'air. Trois fois rien, quoi. Mais les gens s'affolaient bien vite en ce qui la concernait. Ils auraient très bien pu intervenir eux-mêmes sans téléphoner aux pompiers. De ce fait, le maire avait cru bon de venir s'entretenir avec elle, puis cette assistante sociale.

— Vous ne pouvez plus rester toute seule dans cette grande maison, fit-elle à voix haute en singeant le premier magistrat municipal.

Puis, effrayée et honteuse, elle regarda autour d'elle avec inquiétude. Pourvu que personne n'ait remarqué qu'elle parlait toute seule. Autrefois, du temps de Roudoudou, elle avait des occasions d'entretenir un dialogue à sens unique. Mais depuis sa disparition elle devait se surveiller.

Le maire n'avait que quelques années de moins qu'elle mais il était pourvu d'enfants, d'une gouvernante, et personne ne le trouvait trop vieux dans la commune pour lui conseiller l'hospice ou la maison de retraite. La maison de retraite. Dix mille francs par jour...

« Vendez votre maison, placez l'argent en rente viagère et vous n'aurez plus aucun souci. Vous aurez votre chambre, la télévision, des repas excellents, un personnel dévoué. Une infirmière diplômée qui s'occupe spécialement des personnes âgées.

— Je ne vendrai jamais...

— Ce n'est pas raisonnable. Lorsque vous vous êtes cassé le col du fémur, vous avez dû attendre jusqu'au lendemain qu'on vienne vous secourir. Vos voisins ont fini par s'inquiéter de ne pas vous voir aller et venir... C'était l'été. Mais l'hiver les gens sont chez eux, font moins attention. Vous ne pouvez plus rester seule. »

Combien toucherait-il si le lotissement se faisait ? Tous les autres propriétaires avaient accepté de vendre. On allait faire de petits immeubles, une nouvelle route qui permettrait d'agrandir le vieux chemin si étroit que deux voitures ne pouvaient s'y croiser. Mais elle refusait de céder son jardin, sa maison. Six mille mètres. Sans cette parcelle, tout projet devenait impossible.

Et l'assistante sociale qui ne cessait de la harceler, hein ? Celle-là devait coucher avec le futur promoteur. M^{me} Mallet l'avait aperçue dans la voiture de cet homme et cette grosse fille blonde aux yeux de chouette avait paru ennuyée d'être ainsi surprise. Elle pouvait toujours venir avec de petits cadeaux. M^{me} Mallet prenait les bonbons, les petits gâteaux secs, les jetait sur le rayon d'un vieux placard où elle les oubliait.

Elle quitta la route goudronnée pour l'ancien chemin poussiéreux aujourd'hui, boueux lorsqu'il pleuvait. On ne le referait que lorsque le lotissement serait décidé. Tout le long il y avait des petits lopins de vignes abandonnées, des vergers envahis par les herbes, aux arbres morts. Faute de soin. Tout le monde attendait qu'elle se décide ou qu'elle meure pour recevoir l'argent du promoteur. On parlait de sommes indécentes. Deux cent cinquante francs le mètre. Au début, elle avait cru qu'il s'agissait d'anciens francs. Mais non. Vingt-cinq mille. Tous ses voisins deviendraient riches d'un coup si jamais...

Derrière elle, le caddie se déséquilibra sur une pierre et se renversa.

Elle dut se baisser pour ramasser son carton de lait, sa petite tranche d'aloïau que la bouchère avait mal enveloppée dans un ridicule morceau de papier, si bien qu'elle était pleine de poussière. M^{me} Mallet la prit entre deux doigts, dégoûtée, pensa qu'elle devrait la passer sous le robinet en arrivant chez elle. Quelle désinvolture ! Bien sûr, elle ne prenait pas souvent de la viande. Deux fois par semaine seulement. Cent grammes chaque fois. La bouchère la jetait sur sa balance électrique et incompréhensible comme si c'était du mou pour le chat. D'abord, elle n'aimait pas tellement la viande de maintenant qu'elle trouvait fade. Et puis elle n'avait pas tellement d'argent à dépenser. Deux fois la semaine elle achetait du poisson mais préférait à tout les légumes. Surtout des pommes de terre avec du hareng fumé ou du thon et beaucoup d'oignons. Le soir, un café au lait et des biscottes lui suffisaient.

Elle atteignit le portail en fer. Autrefois il n'y avait pas ces plaques de tôles soudées aux grilles. C'était son mari qui les avait fait ajouter pour que personne ne puisse regarder dans le parc. Elle eut un petit rire. Paul, son mari, aimait courir dans les allées du parc en flottant de sport et torse nu et ne voulait pas qu'on le surprenne dans cette tenue. Lorsqu'il sortait dans le village il portait toujours un veston de tweed, une cravate et une chemise propre chaque jour. Une sorte de panama qu'il inclinait sur le côté et il utilisait une canne à pommeau d'argent. Il aurait aimé qu'on l'appelât « colonel », lui qui n'avait jamais dépassé le grade de sergent. Les gens se moquaient de lui, dans son dos bien sûr car ils le redoutaient.

Elle sortit la grosse clé de la poche de son caddie, la tourna non sans mal dans l'énorme serrure, s'arc-bouta contre le portail. Il aurait fallu percer le mur pour y encastrer une porte plus légère, mais Paul n'avait jamais voulu et elle, maintenant, n'avait pas assez d'argent pour mettre ce projet à exécution. Depuis son accident elle ressentait une douleur en haut de la cuisse lorsqu'elle faisait ce genre d'effort. D'autant plus gênée que de l'autre côté du chemin il y avait une petite maison et que sa voisine était toujours aux aguets.

Enfin elle fut dans le parc et remonta l'allée vers la grande maison. Chaque jour elle passait des heures à ôter les herbes sauvages de l'allée mais elles repoussaient sans cesse. De chaque côté, c'était une véritable savane d'où émergeaient quelques arbres centenaires. Un magnolia énorme, des micocouliers et là-bas, du côté des Pesenti, des cyprès dont le tiers avait brûlé lors de ce feu parti d'un tas d'herbes mal consumées.

Elle se retourna pour que le caddie saute de marche en marche le perron qui en comprenait quatre, reprit une clé plus petite dans la poche de la poussette pour ouvrir sa porte. Dans le couloir il y avait une odeur forte de lait caillé. Dès la belle saison elle faisait une sorte

de fromage blanc qu'elle mettait à égoutter dans un torchon dont elle nouait les coins pour le suspendre au robinet. Bien sûr, toute la maison sentait le lait tourné mais depuis toujours l'été avait été symbolisé par ce genre d'odeur, outre celles des fruits à confiture et de l'oignon dont elle faisait une grande consommation. À 16 heures elle trempait du pain dans un mélange d'eau et de vin très frais. C'était très remontant et très bon quand il faisait très chaud.

Le caddie tressautait sur les vieux carreaux de terre irréguliers. De très anciens carreaux qui avaient valu une fortune. Autrefois elle les cirait avec dévotion mais y avait renoncé depuis ce stupide accident. À la maison de rééducation on l'avait trompée en lui disant qu'elle pourrait marcher, s'occuper comme avant. Il y avait des gestes qu'elle ne pouvait plus accomplir. Comme s'accroupir ou s'agenouiller et se relever sans s'appuyer quelque part. L'articulation de sa hanche restait raide et aussi son genou dans lequel on avait enfoncé quatre aiguilles pour l'immobiliser avant son opération. Il s'était ankylosé et n'avait jamais retrouvé sa souplesse d'antan.

Elle commença par passer la tranche d'aloyau sous un filet d'eau, l'égoutta avant de la placer dans le frigo avec le lait, les œufs, la salade et le pain. Ainsi il ne rassissait pas trop vite. Maintenant que le boulanger utilisait cette saleté de pastilles pour le faire gonfler et retenir le maximum d'eau, gagnant ainsi sur le poids de la farine, le pain durcissait en une demi-journée.

Lorsque ses provisions furent enfermées, elle s'installa devant la fenêtre pour éplucher quelques pommes de terre. Elle ferait des frites pour midi, un gros plat de frites bien grasses, à la poêle comme elle aimait avec de l'oignon.

Tout au bout de son regard encore perçant il y avait la haie de cyprès où son mari avait entrelacé des fils de fer barbelés dix années plus tôt. Mais on les avait relevés avec un bâton et c'était par là que la petite Pesenti pénétrait chez elle pour ramper dans les hautes herbes en croyant que M^{me} Mallet ne pouvait la surprendre. Alors que l'herbe se couchait au passage de son corps et trahissait tous ses déplacements. Elle allait d'abord visiter l'ancien poulailler pour y prendre les quelques plumes qui pouvaient encore s'y trouver puis, à l'époque des cerises, se dirigeait vers les arbres pour les secouer et faire tomber les fruits. Maintenant qu'on était en juillet, c'étaient les pêcheurs. Des fruits encore durs qui devaient lui donner la colique. Ce qui réjouissait M^{me} Mallet. Lorsqu'elle regardait ce trou dans la haie des cyprès, elle pensait aux collets que son mari plaçait dans les collines du temps où les lapins n'étaient pas décimés par la myxomatose. Elle était certaine qu'on aurait pu en disposer un d'assez grand pour capturer la petite Léonie et l'étrangler.

Elle n'aimait pas les enfants. Ceux des autres. Le sien, un garçon,

n'avait vécu que trois ans avant de mourir d'une méningite. Elle n'en conservait qu'un souvenir confus et l'assurance qu'elle et les enfants ne pouvaient cohabiter ensemble. Si vraiment elle en avait désiré, elle aurait pu en avoir plusieurs. Bien sûr maintenant elle ne serait plus seule, sinon dans cette grande maison mais du moins dans la vie.

La vieille M^{me} Pesenti, Augusta, vivait chez son fils dans la maison de l'autre côté des cyprès. Elle lui rendait visite deux fois par semaine et ne cessait de vanter la gentillesse et le dévouement de Laurent, se montrait plus réticente en ce qui concernait sa belle-fille Claire. Mais du moment que son fils l'entourait d'affection, la femme de ce dernier n'avait aucune importance. D'ailleurs, M^{me} Mallet avait la certitude qu'Augusta était de parti pris et que la jeune dame Pesenti était très douce avec elle.

Elle venait de jeter ses pommes de terre dans l'huile bouillante de la poêle lorsque les herbes bougèrent. Cette sotte petite fille allait encore se bourrer de pêches juste avant le repas de midi. Quelle incohérence, quel gaspillage alors que sa mère devait mijoter de bons petits plats. M^{me} Mallet soupira, se souvint de ce que lui racontait Augusta sur les préparations culinaires qui se mitonnaient dans la maison voisine.

« En ce qui concerne la cuisine, je n'ai rien à reprocher à Claire », répétait-elle volontiers, laissant planer un doute sur tout le reste.

Tandis que l'huile grésillait autour de ses pommes de terre coupées en longueur, elle tordit le torchon contenant le lait caillé, le purgeant de son petit-lait. Elle pourrait le manger comme dessert avec du sucre et ce qui resterait, elle le batterait avec du sel pour en faire un fromage.

— Quel toupet !

Les herbes frémissaient dans une zone inhabituelle et l'enfant se dirigeait carrément vers les roseaux qui poussaient tout au bout du parc, le long d'un ruisseau qui desservait toutes les propriétés du coin et qu'on appelait le canal des arrosants. Un système de vannes permettait à chaque attributaire de disposer à son tour de quelques heures d'eau. Paul, qui ne manquait pas d'audace, se relevait parfois la nuit pour détourner le petit cours d'eau et remplir la citerne. En été bien sûr, lorsque la sécheresse sévissait, ce qui mettait en fureur les propriétaires situés en aval.

— Que va-t-elle faire là-bas ?...

Bientôt elle le sut. La petite fille coupait des roseaux. Ils s'abattaient les uns après les autres avec une rapidité stupéfiante.

— Elle a dû prendre un sécateur, la petite garce !

Elle haussa les épaules.

— Que va-t-elle en faire ?

S'il n'y avait pas eu Augusta, son « amie », elle aurait bien trouvé moyen d'empêcher ces incursions clandestines dans son parc. Elle aurait pu boucher le trou ou répandre du mazout sur le passage. La

petite fille ne serait jamais revenue. Mais Augusta lui en aurait voulu et ne serait plus venue la voir. Comme elle était très bavarde et fréquentait les voisines, M^{me} Mallet apprenait de sa bouche des choses très importantes la concernant.

Tous les voisins étaient furieux contre elle, souhaitaient qu'elle finisse par vendre et par laisser se faire le lotissement. Augusta ne lui cachait pas que plusieurs souhaitaient même qu'elle meure au plus vite.

Les lointains héritiers effrayés par les droits de succession à payer n'hésiteraient pas à vendre, eux.

Les roseaux cessèrent de s'abattre. La moisson était terminée et elle pouvait voir les cheveux de la petite, certainement assise en train de rassembler les cannes. Qu'allait-elle en faire ? Peut-être une cabane dans le jardin des Pesenti. Mais les parents ne seraient-ils pas surpris par l'apparition de ces roseaux ? Elle l'espérait bien. Léonie serait certainement punie pour son maraudage. Quoique... Depuis longtemps les Pesenti voyaient bien qu'il y avait un trou dans la haie de cyprès et jamais ils n'avaient cherché à le boucher de leur côté. Ils étaient trop indulgents avec cette fillette, Augusta la première. Et pas question de lui faire la moindre observation, sinon elle la bouderait plusieurs jours durant, la laissant à sa solitude. Une fois, Augusta était restée trois semaines sans lui faire la moindre visite. Lorsqu'elle avait reparu, prétextant avoir eu une grippe, M^{me} Mallet avait fait mine de la croire, mais en fait la grand-mère de Léonie lui en avait voulu pour une réflexion sur le métier de son fils. Laurent Pesenti travaillait comme mécano dans un garage de Toulon. Il partait le matin, revenait le soir.

« Il devrait s'installer dans le village, avait dit M^{me} Mallet... Il n'y a pas de garage.

— Il le voudrait bien, mais où trouver l'argent ?...

— Quand on le veut bien, on y arrive », avait-elle répondu sans réfléchir.

Augusta lui en avait tenu rigueur. Son fils était le meilleur enfant du monde et nul ne pouvait élever la moindre critique à son sujet. Elle en devenait irritante à la fin ! Tout ce que faisait Laurent était toujours très bien alors qu'il ne travaillait que pour un faible salaire et lui faisait l'effet d'un être sans volonté. Il partait très tôt le matin, rentrait tard le soir. Aucune ambition, un goût certain pour une petite vie étriquée. Mais enfin Augusta avait un fils, une famille qui s'occupait d'elle, la protégeait. Tous les voisins l'estimaient, la recevaient. Pas question pour elle d'hospice ou de maison de retraite. C'était quand même injuste. Si son fils n'était pas mort à l'âge de trois ans, il serait dans cette grande maison et saurait imposer le respect à leurs voisins. Plus personne n'aurait même osé envisager l'hypothèse de ce

lotissement, alors que depuis un an ils ne pensaient qu'à ça. Tous avaient un lopin à vendre. Au moins mille mètres carrés. Vingt-cinq millions anciens. Bon nombre possédaient plus, jusqu'à un hectare. Mais sans cette route qui devait remplacer le chemin, rien n'était possible. L'administration exigeait une grande superficie pour que l'on puisse également construire une école et des magasins. Sinon le lotissement ne serait pas autorisé.

Les herbes frissonnaient. Léonie repartait avec son butin, ce qui ne devait pas être aisé. M^{me} Mallet souhaitait qu'elle se soit tailladé les mains avec les feuilles coupantes comme des lames de rasoir. Cela lui apprendrait, à cette petite voleuse !

Parfois elle avait songé à sortir pour aller houspiller l'enfant, lui tirer les cheveux, mais la pensée qu'Augusta risquait de ne plus jamais revenir chez elle la paralysait d'avance. Cette femme de son âge restait son seul lien avec le village, avec les gens. Chez les commerçants, elle ne rencontrait qu'indifférence, voire hostilité. Parce qu'elle ne se laissait pas vendre n'importe quoi, vérifiait les additions et tâtait longuement la marchandise avant de se décider. Les gens ne supportaient pas qu'une main de vieille femme s'attarde sur un camembert ou sur des tomates. Ils ne supportaient plus de la voir passer sur la route avec sa poussette. Comme si tout le monde attendait de ce lotissement richesse et prospérité, ou simplement un air nouveau.

Elle égoutta ses frites, vida l'huile dans un bol, jeta sa tranche d'aloïau sur le fond de la poêle luisante, faillit y ajouter de l'oignon mais pensa qu'il y en avait déjà dans les pommes de terre. Il ne fallait quand même pas exagérer. Augusta savait bien lui faire remarquer que ça sentait toujours l'oignon chez elle.

M^{me} Mallet alla tirer un litre de vin au fond du couloir. Elle le prenait à la cave coopérative. Un bon vin rouge côtes-de-provence qu'on lui donnait dans un cubitainer de onze litres. Parfois elle avait honte d'y retourner quinze jours plus tard, achetait des bouteilles capsulées à l'épicerie mais il ne valait pas celui du pays. Au passage, le couvercle du puits claqua un peu sous ses pieds. Autrefois chaque maison avait un puits à l'intérieur avec une pompe à main. Depuis l'installation de l'eau courante, son mari avait préféré le faire recouvrir d'une plaque de béton dans laquelle on avait inclus des carreaux semblables à ceux du couloir. Mais à tout moment on pouvait l'ouvrir. L'eau se trouvait à huit mètres de profondeur.

Elle revint avec sa bouteille pleine, s'en versa un demi-verre qu'elle but en apéritif. Toujours aussi bon, velouté mais fort. Elle s'installa devant son assiette et commença de manger goulûment. Elle laissa la moitié de la viande, mais termina les frites, y ajouta un morceau de roquefort et une banane, se rendit compte avec un petit rire gêné

qu'elle avait bu près d'un demi-litre de vin. Quelle ivrogne elle faisait ! Une fois la vaisselle faite, elle s'allongerait un moment sur son lit pour faire la sieste. Augusta ne viendrait que vers les 15 heures, lui laissant largement le temps de dormir.

À peine fermait-elle les yeux que la sonnette s'agita et la fit sursauter. Quelqu'un tirait sur la poignée au portail. Peut-être des enfants désœuvrés par les vacances et la torpeur de ce début de juillet. Mais d'habitude ils s'enfuyaient vite, ne récidivaient pas. Elle devait aller voir.

Elle emporta la grosse clé, clopina jusqu'au grand portail. Une des tôles pivotait sur des charnières lui permettant de voir qui attendait de l'autre côté. Elle reconnut avec déplaisir le visage rond et gras de l'assistante sociale, M^{me} Hauser. Elle avait garé sa petite voiture contre le mur :

— Je peux entrer un moment ?

M^{me} Mallet se méfiait de cette personne-là. Surtout se comporter normalement, ne pas montrer son irritation, paraître absolument détendue et même enjouée. Sinon, on dirait d'elle qu'elle perdait la tête, devenait sénile et ne pouvait plus vivre seule dans cette grande maison.

— Voilà, dit M^{me} Hauser, c'est pour ce séjour dans les Alpes que le conseil général organise pour les personnes du troisième âge... Il y a une place de libre pour septembre... J'ai pensé que ça pouvait vous intéresser... Trois semaines dans une maison de vacances... Vous aurez votre chambre et tout le monde sera aux petits soins pour vous... Avec vos faibles revenus ça ne vous coûtera que vingt-trois francs par jour, le reste étant pris en charge par la communauté.

— La communauté ?

— Le conseil général, la municipalité... Vous savez, beaucoup de gens voudraient avoir cette chance. Est-ce que je vous inscris ? Nous ferons les papiers la semaine prochaine.

Tout en continuant à sourire, M^{me} Mallet essayait de réfléchir à cette proposition. Une maison de vacances. Trois semaines. Juste pour lui faire tâter d'un peu plus près les avantages de vivre avec d'autres personnes de son âge. On espérait qu'ensuite elle serait plus malléable.

— Non, dit-elle, ça ne m'intéresse pas...

— Mais pourquoi ? Ça vous ferait le plus grand bien après un été passé ici... Vous serez au bon air, en montagne. Les nuits seront plus fraîches et vous reposerez de nos nuits torrides...

Elle secouait la tête.

— Je me sens très bien et je ne souffre jamais de la chaleur... Les vieilles maisons restent fraîches durant la canicule.

— Mais pendant trois semaines vous n'aurez aucun souci... Il y a des distractions, des excursions en car, des jeux... Vous savez qu'une

animatrice est spécialement chargée de s'occuper de vos loisirs... Vous n'aurez qu'à mettre les pieds sous la table, vous laisser vivre.

Elle avait de grosses lèvres épaisses toujours humides. M^{me} Mallet l'imaginait embrassant à pleine bouche le promoteur du lotissement et en éprouvait un dégoût insurmontable. Cette femme avait divorcé, certainement pas à son profit, et avait une conduite scandaleuse. Mais il n'y avait personne pour s'en indigner.

— Je préfère rester ici.

M^{me} Hauser plissa ses petits yeux aux paupières sans cils, parut se durcir :

— Vous refusez tout ce qu'on vous propose, alors ?

— Je veux vivre chez moi, tranquille et sans qu'on s'occupe de moi.

— Nous nous occuperons quand même de vous, dit cette femme visiblement irritée, et quoi que vous fassiez... De nos jours, il est impossible de vivre en dehors de la collectivité. Cette même collectivité qui vous paye quand même une retraite que vous ne refusez pas.

— Mon mari a travaillé assez longtemps pour la mériter.

— Vous vivez seule dans une trop grande maison. Un jour vous ne pourrez plus rien faire.

— Je suis très valide.

— Ce n'est pas vrai. Vous êtes handicapée depuis votre chute... Et vous avez des oublis inquiétants... Vous risquez d'avoir un accident beaucoup plus sérieux la prochaine fois.

La vieille dame resta silencieuse, se méfiant de son tempérament agressif. Elle aurait été capable de crier, de pousser cette intruse au-dehors et de lui claquer le portail au nez, toutes choses dangereuses qui auraient pu fournir des arguments à ses ennemis.

— Vous savez, madame Mallet, tout le monde s'inquiète pour vous... Vous avez près d'un kilomètre à faire pour aller aux courses... Par n'importe quel temps... Un jour viendra où vous ne pourrez pas le faire...

— J'aurai bien droit à une aide-ménagère alors, fit M^{me} Mallet avec malice.

— Ce n'est pas certain. Elles ne sont pas nombreuses et en ce moment travaillent à temps complet. On ne pourra pas vous en attribuer une du jour au lendemain.

— Je vais peut-être faire installer le téléphone, il paraît que les personnages âgées y ont droit.

— Pour l'instant, il y a des impossibilités dans notre commune. Il faudra attendre plusieurs mois... Vous devriez accepter d'aller dans cette maison de vacances, madame Mallet.

— Pas cette année... Je préfère rester ici tant que je suis assez valide. Si vous le voulez bien, nous en parlerons l'an prochain.

Elle fit jouer la clé dans la serrure, mais sans la moindre impatience.

— Voyons, fit l'assistante avec émotion, vous ne pouvez persister à rester dans cet endroit... Tout le monde s'inquiète pour vous... M. le maire sera amené à prendre une décision...

— Une décision ? fit M^{me} Mallet, alertée.

— Il est quand même responsable de ses administrés.

— Je ne demande rien, absolument rien... Qu'on me laisse vivre en paix jusqu'à la fin de mes jours, tout simplement.

CHAPITRE II

Augusta sonna à 15 heures. M^{me} Mallet, dont la sieste avait été gâchée par la visite de l'assistante sociale, désherbait l'allée principale du jardin. Elle n'eut donc que quelques pas à faire pour lui ouvrir le portail. Les deux femmes s'embrassèrent du bout des lèvres et M^{me} Mallet se demandait depuis quand elles montraient tant d'affection dans leurs rapports.

— J'ai bien failli ne pas venir, dit Augusta Pesenti.

Chaque fois c'était la même chose, comme si elle voulait la torturer sachant bien qu'elle attendait impatiemment sa visite.

— Je suis contrariée, très contrariée...

— Venez vous asseoir, dit M^{me} Mallet.

Elle essaya de l'entraîner vers la maison, mais son amie manifesta quelque réticence.

— Ne pouvons-nous pas rester sous les arbres pour aujourd'hui ? Il doit faire très bon sous le magnolia et il y a justement un banc.

— La maison est beaucoup plus fraîche.

— Justement, je transpire et je crains qu'elle ne soit trop fraîche pour moi. Je ne sais si vous ne vous en êtes jamais rendu compte, mais votre grande baraque est froide comme un tombeau.

Les mots « baraque » et « tombeau » étaient de trop. Augusta aurait pu faire un effort d'amabilité. M^{me} Mallet en éprouva un grand mécontentement qui persista tout l'après-midi. Elle suivit son amie qui marchait dans les herbes folles, ayant du mal à suivre son pas, traînant toujours la jambe.

— Mais comment ferons-nous pour le thé ?

— Oh ! nous nous en passerons, voilà tout. Vous savez, dans l'état où je suis je ne pourrais rien avaler.

— C'est vrai, murmura M^{me} Mallet, vous êtes contrariée.

— À un point que vous ne pouvez imaginer, dit Augusta.

Elle regarda le dos large et grassouillet devant elle, le cou ramassé, les cheveux courts, teints en blond cendré. M^{me} Mallet n'aurait jamais

osé changer la couleur des siens ; elle trouvait son gris plus convenable. Elles s'assirent sur le banc poussiéreux après qu'Augusta l'eut nettoyé à coups de mouchoir. Elle prit ensuite le bout, pour avoir un peu de soleil.

— Je suis toute frissonnante.

— Un thé vous ferait du bien, fit M^{me} Mallet qui ne renonçait jamais totalement... Ou un café.

— Mon Dieu ! Raymonde, vous voulez ma mort ! Du café ? Vous n'y pensez pas !

Ruminant la « baraque » et le « tombeau », Raymonde soupira imperceptiblement. Que ne fallait-il pas faire pour supporter cette abeille grotesque qui chaque fois lui apportait un miel doux-amer d'informations. Augusta était désagréable et elle se demandait comment la jeune Claire Pesenti acceptait de la garder sous son toit.

— Imaginez-vous, Raymonde, que Laurent risque de se retrouver au chômage.

C'était vraiment du bon miel qu'apportait son amie. Une information ô combien suave. Elle en tressaillit d'allégresse, imagina déjà le pire pour son amie.

— Vraiment ?

— Il y a de gros risques. Le garage serait vendu à une société et celle-ci procéderait à des compressions de personnel... Laurent craint d'être licencié...

Raymonde écoutait, en hochant la tête et en pensant à tout autre chose, les explications de M^{me} Pesenti. Et puis soudain elle voulut à toute force prendre sa revanche. La baraque et le caveau ne passaient pas du tout.

— C'est le moment de s'installer à son compte.

L'œil bleu de son amie s'emplit de dédain. Elle l'avait toujours suspectée d'être non seulement égoïste mais complètement ignorante des réalités modernes. Elle vivait avec un pied dans la tombe et dans l'indifférence la plus irritante.

— C'est facile à dire... Mais où prendra-t-il l'argent ?

— Il peut emprunter, non ?

— Emprunter ! À bientôt quarante ans.

— Eh bien, c'est jeune, non ?

— Ma pauvre Raymonde... Vous n'imaginez pas les difficultés... Quelle banque lui prêterait ? Sur sa bonne mine peut-être. Certes il est honnête, d'une honnêteté scrupuleuse, travailleur et au point de vue professionnel... Mais ça ne suffit pas.

— Ils n'ont qu'à vendre la maison. Vous m'avez dit qu'ils avaient presque terminé de payer les traites.

— Vendre la maison ? Mais où irions-nous ?

Raymonde eut un petit sourire concentré :

— Au début, ils pourraient se contenter de peu...
— Et que faites-vous de moi ?
— Bien sûr, il y a vous. Pendant un moment la maison de retraite ?...

— L'hospice tant que vous y êtes ! s'écria Augusta en se levant de colère.

M^{me} Mallet resta assise. Si elle voulait partir, elle ne ferait rien pour la retenir. Même si elle devait cruellement le regretter. Cette vieille femme l'agaçait au-delà du tolérable. M^{me} Pesenti finit par tapoter sa jupe, elle portait une jupe absurde, trop légère, trop fleurie, se rassit. Mais son menton se gonflait de bouderie.

— Voyons, Augusta, il faut qu'ils fassent leur vie. Vous ne pouvez les empêcher de chercher à s'en sortir.

— Il n'a jamais été question que Laurent s'installe à son compte, fit Augusta d'une voix rauque. Laurent est un bon ouvrier, il trouvera aisément du travail... Je le connais, mon fils... Et d'abord pour le moment rien n'est encore décidé.

Raymonde, elle, venait d'avoir une idée si étrange qu'elle ne répondit rien. Brusquement, elle venait de penser que son amie Augusta aurait très bien pu venir vivre avec elle dans la grande maison. Durant quelques secondes elle n'en détesta même pas l'éventualité avant de la repousser de toutes ses forces, avec horreur même. Comment partager sa tranquillité avec une femme aussi tyrannique ! Une femme qui traitait sa maison de baraque et de tombeau.

— Il sera recommandé par son ancien patron... On demande de bons mécanos un peu partout et il n'y a pas qu'un seul garage dans Toulon. Même s'il doit effectuer un trajet plus long chaque jour. Je ne suis pas inquiète. Pas du tout.

Elle se rengorgeait même et Raymonde n'était pas dupe. Le ver était quand même bien enfoui dans le fruit et Augusta allait passer de bien désagréables journées.

— Il aura droit de toute façon à une année complète à plein tarif... Il n'est pas encore bon pour la soupe populaire... J'ai aussi quelques économies, de quoi tenir un petit bout de temps.

Bien qu'elle se défendît avec horreur contre cette intrusion imaginaire, Raymonde voyait son amie coucher dans une des chambres du premier, aller et venir dans la maison, se plaindre que le poêle à mazout donne si peu de chaleur, faire des remarques déplaisantes sur la qualité de la nourriture.

— Vous pensez à quoi ? cria presque Augusta.

M^{me} Mallet sursauta.

— Mais à ce que vous me dites.

— On ne dirait pas... Vous êtes toute bizarre... Bon, si c'est pour

vosre tasse de thé que vous faites cette tête-là, allons donc en prendre une...

En pénétrant dans le couloir, elle fronça le nez.

— Vous avez encore fait frire de l'oignon... Ma pauvre Raymonde, vous ne vous rendez pas compte que vous empuantissez votre maison... Mais ça sent aussi le lait suri !

— Je fais du fromage...

Dans la cuisine, elle ouvrit précipitamment la fenêtre et une bouffée d'air brûlant pénétra dans la pièce. Mais M^{me} Pesenti continuait à frictionner ses bras nus et à rentrer la tête dans ses épaules comme si elle était gelée. Non, décidément, jamais elle ne pourrait partager sa vie avec une telle compagne. C'était hors de question et elle ne comprenait pas quelle aberration mentale avait déposé cette suggestion indéfendable à la lisière de sa pensée.

— Du thé, alors ?

— Voyons ! Avec mon cœur le café m'est interdit.

— Du thé pour vous, du café pour moi.

Elle sortit des gâteaux secs, un pot de confiture à laquelle Augusta ne touchait jamais. Elle détestait la confiture de pêches que Raymonde adorait.

— Je n'ai plus de cerises, s'excusa-t-elle alors qu'il en restait trois pots.

Elle avait décidé de rester ferme. De la pêche ou rien. Il était temps de mettre les choses au point.

— Non, pas du lait... Une tranche de citron, si vous avez.

— Justement, je n'ai pas.

— D'habitude vous y pensez.

On devenait vite l'esclave de ce genre de femme et si jamais elles devaient vivre ensemble... Mais qu'allait-elle imaginer-là ? Augusta détestait cette maison.

— Je me rapproche de la fenêtre car je crains d'attraper froid.

— Comme vous voudrez, moi j'ai toujours trop chaud.

Augusta buvait avec un bruit déplaisant, sans la moindre distinction. Raymonde estimait qu'on ne buvait pas du thé à la façon du café. Il appelait un certain rituel auquel elle était sensible. Elle disposait un napperon pour la théière par exemple, ce qu'elle ne faisait jamais pour le pot de la cafetière. Elle mettait aussi de petites serviettes que M^{me} Pesenti négligeait.

— Je suis désolée de ne pas vous apporter de nouvelles plus gaies, disait-elle, mais avec ce qui nous arrive, je n'ai guère fait attention aux petits potins du village. Ils sont d'ailleurs sans importance, comme d'habitude. Quoique...

Elle adopta un air mystérieux auquel Raymonde ne prit pas garde, plongée de nouveau dans des spéculations révoltantes sur l'installation

de M^{me} Pesenti chez elle.

— Vous savez que l'on parle de pétition ?...

Augusta était le genre de femme à traîner en robe de chambre toute la matinée, ce dont Raymonde avait horreur. Dès le matin elle se levait, se peignait et enfilait ses vêtements du jour. Elle trouvait malsain de se promener en vêtements d'intérieur. Augusta devait laisser ses cheveux en désordre jusqu'au moment de passer à table. Encore heureux qu'ils fussent coupés court.

— Mais qu'avez-vous, Raymonde, vous êtes vraiment ailleurs ?

M^{me} Mallet croisa le regard d'un bleu glacé et laissa échapper un soupir.

— Vous me parliez...

— Il est question d'une pétition.

Raymonde resta sans réactions.

— Voyons, Raymonde ! s'exclama M^{me} Pesenti en s'agitant. Une pétition qui vous concernerait.

— Moi ?

— C'est M^{me} Berguin qui m'en a parlé mais pour l'instant ce n'est qu'un bruit. Vos voisins s'inquiètent que vous restiez seule dans cette grande maison, à votre âge et à la suite de votre accident. On a peur qu'il ne vous arrive malheur. Il y a eu le feu dans le jardin... Et ici, dans cette cuisine.

Il en restait des traces, au-dessus de l'évier, sur les petits bois de la fenêtre et tout autour. Elle avait pourtant frotté longuement avec de nombreux produits, mais de grandes taches rousses persistaient un peu partout.

— Un jour vous brûlerez toute vive... Vous n'avez plus vingt ans, comme moi, et nous avons des oublis fréquents qui peuvent se transformer en drames. Seulement moi, je vis chez mon fils et les risques sont limités. Il y a toujours quelqu'un pour passer derrière moi quand j'oublie de fermer le gaz ou que je laisse le fer électrique branché sur la table...

— Depuis, il ne m'est rien arrivé, protesta Raymonde.

— Vous ne pourrez continuellement vous surveiller. Vous y userez votre tempérament.

— Vous les approuvez ?

— Non. Mais ils la feront, cette pétition.

Raymonde cassa un biscuit en deux, posa sur chaque morceau un peu de confiture.

— Je le sais bien. Ils veulent me faire partir, me faire vendre la maison et le parc.

Son amie eut une moue à cause du parc. Un grand jardin tout au plus, malgré les arbres centenaires.

— Mais jusqu'à quand croyez-vous pouvoir tenir ? Vous avez

soixante-seize ans.

— Juste un an de plus que vous, remarqua M^{me} Mallet.

— Peut-être serait-il raisonnable...

— Vous êtes chargée de me convaincre ?

— Oh ! Raymonde, voyons...

— Vous voulez m'envoyer à l'hospice ?

— Mais arrêtez, voyons ! Vous ne savez plus ce que vous dites. Je ne fais que vous rapporter ce qu'on m'a dit... Si vous croyez qu'en ce moment, avec ce qui nous arrive, j'ai le cœur à vous chercher querelle... Si vous vendiez, vous auriez assez d'argent pour vivre dans une maison de retraite bien confortable et...

Raymonde versa encore du thé, ajouta du lait à son café.

— Cette maison est immense pour vous.

Fallait-il en conclure que son amie Augusta n'aurait jamais accepté d'y vivre, elle ? Elle la trouvait froide, lugubre et trop grande. Elle en avait peur. Raymonde était presque déçue. Après tout, elle y vivait elle-même fort bien, pourquoi pas une M^{me} Pesenti ? Que se croyait-elle, celle-là ? Avant de venir chez son fils, elle habitait un petit appartement sordide et maintenant la maison de l'autre côté des cyprès n'était pas bien grande. Juste trois chambres minuscules, une salle de séjour où s'entassaient des meubles de salle à manger et de salon. Une cuisine tout juste acceptable...

— J'aime être au large, dit-elle tranquillement.

— Vous n'avez jamais peur ?

— Peur, de quoi, de qui ?

— Il y a des rôdeurs, des gens qui savent que vous vivez seule...

— Mais il n'y a rien à voler.

— Tout de même.

Raymonde la regarda de travers.

— Vous n'y resteriez pas, ici ?

— Seule, jamais de la vie !

— Mais avec moi par exemple ?

— Deux vieilles comme nous dans cette maison ? Qu'y ferions-nous ?

Qu'avait-elle imaginé ? Qu'Augusta serait intéressée et qu'elle aurait eu la joie de ne pas donner suite à sa proposition ? Mais que cherchait-elle donc à faire ?

— Dans le fond, vous n'avez jamais songé à en louer une partie ? Vous auriez pu garder le rez-de-chaussée et prendre des locataires pour le premier. Il doit être possible d'aménager une cuisine là-haut.

— Non, c'est impossible ! dit sèchement Raymonde.

— Vous ne seriez plus seule... Vos locataires pourraient vous rendre de petits services et plus personne ne pourrait vous chasser de votre maison. Vous devriez y réfléchir.

Des locataires ? Raymonde imaginait trop bien ce que ce serait. Un couple désagréable avec de nombreux enfants hurlants et s'amusant dans les escaliers et le couloir, laissant les portes ouvertes, se moquant d'elle et la tyrannisant. Elle n'avait jamais attiré les enfants et se sentait rarement à l'aise avec eux.

— Il vous faudrait un couple ni trop jeune ni trop vieux, sans enfants et ne désirant pas en avoir.

Raymonde continuait à secouer la tête, mais évidemment ce n'était pas une mauvaise idée. De tels couples devenaient de plus en plus rares, et elle était certaine qu'elle ne trouverait jamais une telle occasion.

— Vendre en viager pour que l'on s'occupe de vous.

— Vous me voulez bien du mal ce soir, répliqua-t-elle avec un rire sec.

— Je cherche à vous aider.

M^{me} Mallet enleva les tasses, la théière, la confiture. Augusta la suivait d'un regard attentif, comme si elle guettait un faux pas, un geste malhabile qui renforcerait sa conviction et, par là même, donnerait raison à tous ces gens qui lui montraient trop de sollicitude. Agacée de se sentir surveillée, elle chercha comment rendre la pareille à son amie et ce qu'elle trouva ne lui parut pas tout de suite avoir une très grande importance.

— Mais j'y pense, dit-elle. Vous n'avez qu'à demander à votre fils de vendre sa maison. Il monte un garage et vous venez vivre tous ici. Votre belle-fille aura deux vieilles femmes à soigner... En échange je ne prendrais pas de loyer.

Elle tournait le dos, occupée à placer les tasses dans l'évier et, lorsqu'elle se retourna, le visage de M^{me} Pesenti lui fit peur. Très pâle, les lèvres ravalées, le nez pincé, elle la fixait d'un regard plein d'un soupçon insoutenable.

— Je plaisante, bien sûr, murmura-t-elle la gorge serrée.

Augusta continuait de la regarder comme si, brusquement, elle venait de la découvrir sous son jour véritable.

— Vraiment ?

— Mais je vous assure...

— Vous me jalousez, n'est-ce pas ? Parce que j'ai un fils qui m'adore, parce que je vis dans une famille tranquille, que j'ai ma chambre, que je n'ai qu'à mettre mes pieds sous la table sans avoir à lever le petit doigt pour obtenir tout ça. Parce que je vis dans une maison bien chauffée l'hiver et que Laurent me porte mon café le matin, au lit, avant de partir pour son travail... Parce que je n'ai aucun souci à me faire si je tombe malade. Le docteur arrive tout de suite et je n'ai pas à compter sur un miracle pour être secourue.

— Mais voyons, Augusta, tant mieux pour vous... Je n'ai jamais

pensé...

— Vous y avez songé, justement ! Parce que vous avez cette grande maison qui vous est une charge impossible, parce que vous vivez seule coupée de tout le monde, parce que les voisins s'inquiètent et que vous les accusez de faire le jeu de ce promoteur... Et vous commencez par me dire qu'ils devraient vendre leur villa, et puis maintenant que vous êtes prête à nous accueillir tous.

Elle se leva.

— Dans cette baraque froide comme un tombeau.

Raymonde s'appuyait contre l'évier et fermait les yeux pour ne pas voir le visage féroce de son amie. Pourquoi avait-elle fait cette proposition à laquelle elle n'ajoutait aucune importance, sachant qu'elle ne serait même pas prise au sérieux ? Elle le croyait. Et voilà que son amie se déchaînait, prenait peur. Oui, peur d'être obligée de partager sa sécurité, son bien-être, avec une autre.

— Si vous avez prémédité tout ça, vous feriez mieux de l'oublier si vous voulez que nous restions amies.

— Pour l'amour du Ciel, Augusta, cessez de crier... Je ne faisais que plaisanter et voilà que vous me prenez au sérieux... Vous savez bien que je n'envisage nullement une telle chose... J'aime trop ma liberté, ma solitude pour y songer.

Voyant que son amie cessait de vitupérer, elle prit de l'assurance, haussa les épaules.

— Si j'avais voulu, je ne serais pas seule... On m'a offert de me racheter la maison en viager... Il y a des cousins éloignés qui viendraient bien me soigner en échange de la propriété... Mais je n'ai jamais voulu... Et vous croyez que ce serait pour la donner à votre fils ?

Sa voix se fit presque dédaigneuse, juste ce qu'il fallait pour démontrer à cette sottise d'Augusta qu'elle avait eu beaucoup d'audace de la prendre au sérieux.

— D'ailleurs, je ne pourrais pas vivre avec vous, dit-elle en riant. Vous avez vos manies, j'ai les miennes... Elles sont inconciliables.

Écrasée sur son siège, Augusta Pesenti ne bougeait pas, ne faisait même pas mine de se lever. Comme si elle ne comprenait pas quel démon l'avait poussée à crier tout à l'heure comme elle l'avait fait.

— Allons, Augusta, ne prenez pas cet air penaud... Vous avez vraiment cru que je voulais m'immiscer dans votre petite vie douillette ?

Elle émit un rire rocailleux.

— Je ne faisais que plaisanter, je vous le répète. D'ailleurs, je n'aime pas les enfants et il me faudrait supporter la petite Léonie... Je préfère encore aller à l'hospice...

— Excusez-moi, Raymonde, je ne sais pas ce qui m'a pris... Mais je

suis tellement préoccupée par ce qui arrive à mon fils que je perds un peu la tête. Si jamais il ne retrouvait pas de travail ce serait très ennuyeux pour tout le monde, vous comprenez ?

Sortant un mouchoir de sa manche, elle en tapota des yeux strictement secs.

— Vous m’avez touchée au cœur en suggérant de vendre la petite villa. Je sais bien que ce serait une bonne solution, qu’avec l’argent il pourrait s’installer. Mais juste ça. S’installer. Acheter du matériel, louer un local. Et moi, vous comprenez, j’ai peur de perdre ma petite chambre, cette maison où je me sens bien, le jardin... Enfin tout. Si jamais ils ne trouvaient pas un appartement assez grand... Où devrais-je aller ?

— N’y pensez plus. Laurent retrouvera une place et vous oublierez toutes vos craintes.

Augusta finit par se lever, marcha d’une allure fatiguée vers la porte. Pour la raccompagner, Raymonde lui prit d’abord le bras, mais comme elle claudiquait, elle finit par comprendre qu’elle l’encombrait et se sépara d’elle.

— Embrassons-nous quand même, dit Augusta sur un ton mélodramatique qui lui déplut.

Elle ne lui demanda pas si elle reviendrait. Elle s’en moquait. Elle voulait rester seule, rentrer vite dans sa maison et y attendre la nuit dans le silence.

Lorsque le portail fut refermé, elle s’appuya quelques instants contre, avant de se diriger vers la maison.

CHAPITRE III

Se réveillant à l'aube, M^{me} Mallet regardait grandir le jour à travers ses persiennes qu'elle tenait fermées par souci de sécurité, alors qu'elle aurait aimé ouvrir grands ses volets la nuit. Elle s'efforçait de traîner dans son lit, parcourait quelques lignes d'un roman, le rejetait pour prendre le journal. Elle n'osait commencer trop tôt sa journée, surtout l'été. Quinze heures à affronter, c'était quand même long. Si encore elle avait pu avoir une tasse de café, elle aurait volontiers accepté l'idée de remettre son lever à 8 ou 9 heures par exemple. Envieuse, elle pensait à Augusta à laquelle son fils apportait une tasse fumante vers les 6 heures avant de partir pour Toulon. Elle la voyait, cette tasse fumante, elle en sentait l'odeur stimulante.

En marmonnant, elle écarta ses draps, posa un pied sur la descente de lit, le gauche ; sa jambe droite lui paraissait sujette à caution depuis son accident. Enfilant ses pantoufles, elle alla repousser ses volets, respira avec bonheur l'air délicatement frais du petit matin. De la fenêtre de sa chambre elle pouvait apercevoir le jardin des Pesenti. L'été, le fils de sa vieille amie commençait très tôt et Augusta avait donc son café à cette heure même. Parce qu'elle lui en voulait d'être ainsi chouchoutée, M^{me} Mallet l'imagina dans son lit, distillant une vague odeur rance qui rebutait certainement son fils, le visage blême et les yeux gonflés. Elle alla vérifier l'état de sa figure dans une glace au-dessus de la cheminée, constata avec soulagement que son teint frais et son regard assuré la rendaient assez agréable à contempler. Il n'y avait que ses cheveux gris qui pendaient en trop grand désordre sur ses épaules. Elle aurait pu à la rigueur nouer un foulard sur sa tête et recevoir ainsi la visite de Laurent Pesenti venant lui apporter son café matinal. Mais qu'allait-elle penser-là ?

Après avoir fait une toilette plus attentive que d'ordinaire, elle décrocha une robe différente de celle de la veille, s'habilla avec plus de recherche que les autres jours. Et, constamment, elle se disait qu'Augusta se prélassait dans son lit avec le bon goût un peu amer du

café dans la bouche, fermant les yeux sur son bien-être et n'espérant de la journée que de petites joies confortables. Quoique la crainte que son fils ne perde son travail devait quand même la tarauder, napper d'une sauce d'angoisse son réveil. M^{me} Mallet eut un petit rire méchant. Augusta avait eu du bon temps depuis quelques années. Rien ne durait éternellement.

Dans sa cuisine qui sentait encore l'oignon, elle mit son café en train, se fit griller du pain, soupira parce que le beurre serait encore trop dur. Elle avait lu qu'on vendait maintenant des réfrigérateurs avec compartiment spécial pour conserver le beurre sans le durcir. Mais elle n'avait pas assez d'argent pour remplacer son vieil appareil.

Lorsque M^{me} Pesenti se levait entre 8 et 9 heures elle trouvait son bol sur la table, ses biscottes préférées, le beurre à une température idéale. Le café tenu au chaud sur une plaque électrique. Claire, sa belle-fille, venait de partir faire les commissions et avait tout préparé pour la vieille dame.

Bien sûr, la cuisine des voisins était toute petite mais elle était d'une propreté admirable et ne recelait jamais d'odeurs suspectes. M^{me} Mallet fronça le nez. Outre l'odeur de l'oignon frit et celle du lait caillé, persistait un goût de roussi, souvenir du début d'incendie. Il aurait fallu repeindre la vaste salle pour détruire enfin tous les relents accumulés depuis vingt ans. Augusta déjeunait sur la table en Formica, non sur une table paysanne vieille d'au moins cent ans au plateau très épais. Une table qui valait son prix mais M^{me} Mallet n'en tirait, ce matin-là, qu'une satisfaction mitigée.

À cause du beurre difficile à tartiner, son pain grillé s'effrita en petits morceaux et la contrariété humecta ses yeux. Elle dut faire flotter ces débris dans son café au lieu de tremper la tranche entière. Et impossible d'y étaler de la confiture. Elle dut manger à la cuillère de la confiture de cerises. La belle-fille d'Augusta l'achetait au supermarché, elle était certainement moins savoureuse. Mais Augusta pouvait s'en moquer, tout le reste n'était-il pas d'une autre saveur pour elle ? Lavait-elle seulement son bol lorsqu'elle avait terminé son petit déjeuner ? Certainement pas. Elle devait retourner dans sa chambre sous prétexte de faire son lit, s'y prélasser un peu avant de s'habiller paresseusement. Par la suite, elle s'installait dans le jardin pour lire le journal que sa belle-fille rapportait du village.

M^{me} Mallet voulut reprendre du café, mais il était trop froid et elle n'avait guère envie de le faire réchauffer. Pourtant, elle le remit sur le gaz, commença sa vaisselle sans grand enthousiasme. Le chauffe-eau électrique ne fonctionnait pas très bien et elle appréhendait de faire venir un électricien. Il voudrait encore une fois le lui changer, répugnait à le réparer. Ou alors il l'emporterait, l'oublierait dans un coin et elle devrait le relancer jusqu'à ce qu'il consente à l'examiner.

Augusta n'avait aucun de ces soucis. Laurent était capable d'effectuer n'importe quelle réparation dans sa petite maison. N'était-il pas allé jusqu'à installer le chauffage central lui-même ?

— Oh ! il fait si chaud que dans ma chambre je ferme souvent le radiateur, fit-elle en contrefaisant sa vieille amie qui répétait toujours la même chose pour la faire bisquer.

Dans sa chambre, elle n'avait qu'un radiateur électrique qu'elle branchait une heure avant d'aller se coucher et qui réchauffait avec parcimonie la pièce trop haute de plafond.

Rien ne la forçait à se rendre au village. Il lui restait de la viande, des légumes. Mais elle aimait lire le journal chaque jour et depuis quelques années on ne l'apportait plus à domicile. Autrefois le jeune garçon qui le distribuait le coinçait entre les grilles du portail. Évidemment il fallait penser à ouvrir le petit guichet dès le matin mais c'était tout de même bien agréable.

À 9 heures, elle partit chercher son journal, emportant quand même sa poussette. L'espèce de caddie rendait sa démarche plus sûre et lui servait de canne. Elle n'osait en acheter une de crainte de se diminuer aux yeux des voisins. La poussette, c'était parfait. Bien sûr il y avait toujours une bonne femme pour jeter un regard ironique dans le panier de toile à roulettes.

« Vous vous encombrez bien pour un simple journal, madame Mallet. »

De quoi se mêlaient-elles toutes ? Si ça lui convenait à elle ?

En chemin, elle estima que Laurent Pesenti aurait très bien pu installer lui-même le chauffage central dans sa grande maison. Bien sûr, il y avait huit pièces plus une salle de bains, deux grands couloirs. Une douzaine de radiateurs en tout ? Et l'on aurait pu loger la chaudière dans l'ancien garage accolé au flanc droit de la maison. Il était assez grand pour contenir une demi-douzaine de voitures, se trouvait pour le moment encombré par toutes sortes de saletés, de vieux meubles inutilisables, des cartons, des choses sans valeur.

Une demi-douzaine de voitures ? Pour le moins. Peut-être huit. Son mari y avait installé un petit atelier. Il travaillait le bois, rien que le bois, fabriquait des caisses de toutes les dimensions. Toujours des caisses avec des couvercles à charnières. Un temps, il avait songé à fabriquer son cercueil, mais elle avait su l'en empêcher.

Elle acheta son journal sans même y faire attention, sans voir les regards entendus des clients de la *Maison de la Presse*. Elle en revenait à son garage, se disait qu'on aurait pu remplacer le mur du fond par de grandes vitres scellées dans des montants en fer. L'endroit deviendrait très clair. Point n'était besoin de rentrer forcément toutes les voitures. On pouvait très bien les laisser dans l'allée, sur une partie de la pelouse même.

Déjà sur le chemin du retour, elle fit brusquement demi-tour pour revenir au village, laissa sa poussette devant l'étude du notaire, pénétra dans le secrétariat où travaillaient trois jeunes et jolies filles. L'une d'elles, blonde, mais ce n'était pas naturel, et très parfumée, lui dit de s'asseoir et d'attendre. Il y avait déjà deux personnes qui patientaient, un couple qu'elle connaissait très bien, et qui se mirent à chuchoter. Elle réalisa alors son imprudence. Le bruit courrait très vite dans le pays qu'elle était allée voir le notaire et on essaierait de savoir la raison de cette visite.

Ce fut maître Marini qui la reçut alors qu'elle espérait que ce serait son beau-père, maître Blanc. Elle n'aimait pas beaucoup son gendre, qu'elle trouvait trop jeune et dont l'origine italienne lui paraissait inconciliable avec cette fonction de confiance. Depuis la guerre de 14 les Italiens étaient maintenant partout dans le village. Il y en avait même au conseil municipal !

Maître Marini ne comprit pas tout de suite sa question, la lui fit répéter. Il parut surpris, presque déçu.

— Vous voulez louer à un commerçant ? demanda-t-il un peu trop sèchement.

— Je ne sais pas encore ce que je vais faire... Je veux simplement savoir si je peux laisser s'installer chez moi un commerce ou même un atelier d'artisan.

— Vous avez reçu des propositions ?

Elle pinça les lèvres et baissa les yeux. Maître Marini la contempla quelques secondes avant de répondre :

— Si je peux me permettre un conseil, vous devriez vendre votre propriété. Vous en tireriez un prix élevé. Au moins cinq cent mille francs, c'est-à-dire cinquante millions. Cette somme placée en rentes viagères vous procurerait un revenu très élevé...

— Ce n'est pas ce que je vous demande, fit-elle, irritée. Si vous ne pouvez me renseigner, je m'adresserai à un notaire de Toulon.

L'homme leva les deux mains à hauteur de son visage, sourit. Il avait certainement partie liée avec le promoteur du futur lotissement et allait lui présenter les faits sous un jour défavorable. Affolée, elle regrettait déjà sa démarche, supposait que n'importe quel autre homme de loi lui demanderait le nom de son notaire habituel, rentrerait en contact avec lui. Elle se voyait isolée au centre d'un mécanisme bien rodé qui pourrait vite devenir machination.

— Ne vous fâchez pas, madame Mallet. Je ne parle que dans votre intérêt... Vous savez qu'il y a en ce moment un grand projet immobilier pour notre petite cité... De ce fait, le prix des terrains a augmenté dans des proportions très intéressantes et c'est peut-être le moment...

— Puis-je oui ou non louer mon garage à des fins commerciales ou

artisanales ? fit-elle d'une voix forte et assurée.

Il resta sur son dernier mot, le répéta machinalement tandis que son visage mou paraissait couler vers le bas, comme une glaise trop humide.

— Bien, dit-il... En principe il n'y a aucune interdiction... Si le commerce et l'atelier ne nuisent pas à l'environnement et ne sont pas une gêne pour les voisins. Un élevage de porcs ou de volailles ne peuvent être installés dans un rayon...

— Un atelier de mécanique, par exemple ? De réparations automobiles ?

Maître Marini baissa les yeux, croisa les mains.

— Dans votre propriété ? dit-il.

— Dans un grand garage situé sur le côté droit. Je ne crois pas que ce soit très gênant, dit-elle.

— Vous avez été contactée ? Il manque évidemment un garage dans notre commune... Mais une station-service doit bientôt s'installer qui possédera un atelier de réparations.

— Il n'y a pas d'impossibilités ? insista-t-elle en se levant.

Il dut finir par avouer que non, essaya de la retenir pour revenir à cette question de lotissement mais elle sortit son porte-monnaie, ayant lu dans la pièce du secrétariat que toute consultation était payante. Il refusa de prendre son argent, lui dit qu'à l'occasion il passerait la voir, sortit rapidement de derrière son bureau pour lui ouvrir la porte.

— Avez-vous réfléchi aux désagréments que vous aurez à supporter si un garagiste s'installe chez vous ? Des allées et venues de voitures, les clients, le bruit des machines...

— Je crois que je m'y ferai, dit-elle avec un petit sourire entendu.

Elle retrouva sa poussette et retourna chez elle. Le chemin était assez long pour qu'elle ait tout le temps de s'effrayer de sa visite au notaire. Bientôt tout le village saurait qu'elle avait des projets, la plupart des gens affirmeraient même qu'elle allait installer un garagiste chez elle. Dans moins de quarante-huit heures, Augusta Mallet apprendrait la nouvelle et comprendrait le sens de cette démarche, croirait à une machination de la part de son amie. Elle s'en voulait terriblement d'avoir cédé à une impulsion et aussi à un autre sentiment. Par le biais du notaire, elle avait peut-être voulu lancer un défi au village tout entier, à ses voisins, au promoteur et à tous ceux qui spéculaient sur sa propriété.

Depuis ce fameux après-midi où Augusta et elle s'étaient disputées, la vieille femme n'avait pas reparu chez elle. Voyons, ça faisait bien deux journées entières. Non ! Trois. Assurément, elle boudait. Et les ragots du pays n'allaient pas la rendre plus indulgente envers elle. M^{me} Mallet haussait les épaules tout en marchant. Elle avait quand même bien le droit d'aller trouver son notaire pour lui demander

conseil. Et ce dernier était tenu au secret professionnel. Bien entendu, il ne s'en soucierait pas. Et alors ? Il n'y avait pas qu'un seul ouvrier-mécanicien dans le monde. Rien ne pouvait prouver la préméditation de son entrevue avec maître Marini.

Dans l'après-midi, alors qu'elle prenait une tasse de café dans sa cuisine, elle vit les herbes s'agiter en direction des roseaux. La petite Léonie revenait chercher des cannes. M^{me} Mallet vit dans cette incursion la certitude de ce qu'elle appréhendait. Augusta ne viendrait pas lui rendre visite, sinon la petite fille n'aurait jamais osé prendre le risque d'être surprise par sa grand-mère. Augusta continuait de bouder et il lui faudrait patienter encore vingt-quatre heures avant d'espérer voir reparaitre son amie. Et encore...

Soudain, elle déposa sa tasse sur la table, se précipita vers le placard où elle rangeait les menus cadeaux de l'assistante sociale, trouva un paquet de bonbons encore présentable.

Aussi vite que le lui permettait sa jambe droite, elle quitta la maison, traversa le parc en direction du trou dans la clôture, espérant arriver avant la petite fille et lui couper la seule issue de retour. Le souffle court, le front moite, elle faisait aussi vite que possible avec la crainte que son pied droit ne se prenne dans une racine ou une branche morte.

Elle entendit un claquement de ciseau du côté des roseaux, sourit de soulagement, déposa le paquet de bonbons bien en évidence à l'entrée du trou, sous le fil de fer barbelé, entre deux cyprès. Léonie ne manquerait pas de le voir lorsqu'elle voudrait revenir dans son jardin avec ses roseaux.

D'un pas plus tranquille elle retourna vers la maison. Un peu interloquée par son geste, mais très satisfaite de l'avoir accompli. Pourquoi ne deviendrait-elle pas l'amie de Léonie à l'insu de sa grand-mère ?

CHAPITRE IV

Il lui fallut attendre le dimanche suivant avant de revoir Augusta. Elle commençait à penser que M^{me} Pesenti ne remettrait pas les pieds chez elle et se demandait si elle ne lui rendrait pas visite dans la villa de son fils. La veille, le samedi, elle avait bien failli se décider mais la pensée que Laurent Pesenti ne travaillait pas ce jour-là l'y avait fait renoncer.

Elle aurait été au désespoir si ses tentatives d'approche de la petite Léonie s'étaient transformées en échec. De ce côté-là, tout allait très bien et M^{me} Mallet savourait avec une joie enfantine tous les signes encourageants de ce cheminement de l'une vers l'autre. Pour elle, c'était comme un jeu, comme apprivoiser un animal furtif et méfiant, comme essayer d'élucider un mystère un peu inquiétant mais non effrayant. Jamais elle ne pensait qu'il s'agissait d'une enfant, d'une petite fille qu'elle trouvait même stupide lorsqu'elle la rencontrait en compagnie de sa mère ou de sa grand-mère. Elle avait oublié le visage poupin un peu lourd, les grosses lèvres maussades et les taches de rousseur sur la peau malade. La même peau que M^{me} Pesenti, la vieille. Non, elle n'y pensait jamais. Léonie, c'était une ligne d'herbes jaunes qui s'étirait de la haie des cyprès jusqu'aux roseaux, ou vers les arbres fruitiers. Si elle avait eu le courage d'avoir quelque lucidité, elle aurait éprouvé moins de satisfaction à cette entreprise, aurait volontiers accepté que par un miracle bienvenu Léonie se transforme en animal craintif. Ce qu'elle souhaitait, en fait, c'était une approche qui n'en finisse pas, éternelle, sans véritable rencontre, une quête romantique pour si peu qu'elle-même le fût.

Lorsque le visage encore gonflé de bouderie d'Augusta apparut derrière la grille, elle évita de manifester sa grande joie et son soulagement, prit le temps de refermer le judas avant de tourner la grosse clé dans la serrure rouillée.

— Je croyais vous voir à la messe, déclara Augusta comme si elles s'étaient quittées la veille.

— Vous savez bien que je n'y vais pas de façon régulière, répondit Raymonde en acceptant le baiser de paix.

— J'ai bien failli ne pas y aller non plus, fit Augusta pour bien lui faire sentir qu'elle n'avait aucune idée préconçue de la revoir en se rendant à l'église.

Elle s'immobilisa, tendit le bras.

— Vous avez fait des achats ?

— Il y a des années que je n'avais sorti ce salon de jardin que mon mari et moi avions acheté... Je l'ai installé sous le pin parasol.

S'efforçant de ne pas se trahir, elle dégustait la situation. C'était pour mieux surveiller les évolutions clandestines de Léonie qu'elle avait extrait la table et les fauteuils du garage. Un salon en fer rond, peint en blanc, très 1900. Ainsi elle manifestait sa présence sans l'imposer lorsque la petite fille venait chiper ses fruits ou ses roseaux. Léonie avait mis deux jours avant d'accepter le paquet de bonbons et désormais, chaque jour, elle trouvait son petit cadeau, des sucreries, des gâteaux secs. M^{me} Mallet déposait ses offrandes à des distances de plus en plus éloignées du trou d'accès. Il lui faudrait une ou deux semaines pour amener l'enfant à se découvrir. Et elle jubilait parce que sa vieille amie ne se doutait apparemment de rien. À moins qu'elle ne lui réserve une surprise pour tout à l'heure, au moment du thé, et ne détruise cruellement ses illusions.

— C'est une excellente idée. Il fait vraiment cru dans votre maison... Vous savez que j'ai eu un début de grippe à la suite de ma dernière visite ? Je savais bien que je prenais froid.

— J'en suis désolée.

Cette vieille chipie refusait de tout son être la maison. D'ailleurs, elle s'assit en lui tournant le dos pour ne pas la voir. C'était tout de même ennuyeux d'avoir affaire à une femme aussi obstinée. M^{me} Mallet n'avait pas un plan très précis de ce qu'elle désirait vraiment, tâtonnait un peu, ne savait si elle devait basculer dans de nouvelles audaces, laisser faire le temps et le hasard.

— Je vais nous faire un peu de thé, annonça-t-elle.

— Avec cette chaleur ? Je préférerais autre chose.

— Un peu de cassis avec de l'eau bien fraîche ?

— Ce serait beaucoup mieux.

Lorsqu'elle revint avec le plateau où cliquetaient les verres contre la carafe couverte de buée, Raymonde n'eut pas droit à un regard, à une tentative pour lui venir en aide. Augusta tournait le dos à la maison et n'adopterait pas la moindre attitude conciliante. Elle affirmait sa position hostile bien avant qu'il ait été question de quoi que ce soit.

Elle vint pourtant au cœur même de ses préoccupations mais en adoptant des circonlocutions laborieuses :

— Vous savez que M^{me} Berguin essaye de mettre sur pied cette

fameuse pétition.

— Sur pied ou sur papier ?

— Ne plaisantez pas, Raymonde. Elle n'arrête pas de rendre des visites et l'on dit qu'elle a le soutien de M^{me} Hauser, l'assistante sociale, et de la mairie.

— Peut-être reçoit-elle des subsides du promoteur, ajouta M^{me} Mallet sans la moindre ironie.

L'œil bleu lui signifia qu'on n'appréciait pas cette désinvolture.

— D'autant plus que des bruits courent dans le pays, fit Augusta en portant son verre à ses lèvres sèches.

On y arrivait doucement. M^{me} Mallet sauça un biscuit dans son cassis, le suça avant de le tremper de nouveau.

— Voyons, Raymonde, cette histoire de garage est-elle bien sérieuse ?

Raymonde ouvrit de grands yeux.

— Quelle histoire de garage ?

— Ne faites pas l'étonnée ! s'écria Augusta perdant un sang-froid, difficilement maintenu jusque-là. Claire la première l'a appris et Laurent et elle en ont parlé... À mon insu... Je le sais... Mais ils en ont parlé. Dans leur chambre à coucher.

— Vous écoutez à leur porte ?

— C'est Laurent qui s'est trahi en me portant le café le lendemain matin. Il m'a demandé si je savais quelque chose... J'avais bonne mine. Quelle cachottière vous faites...

— Mais je ne comprends pas, dit M^{me} Mallet en vidant son verre.

Puis, voyant qu'il restait tout au fond une sorte de lie rouge, du biscuit pâteux, elle le récupéra du bout de son index.

— Vous êtes bien allée chez votre notaire ?

— Ce n'est pas exceptionnel... Décidément on ne peut faire un pas sans qu'il soit comptabilisé par des dizaines d'yeux. Oui, j'y suis allée, et puis ?

— Vous avez dit que vous vouliez louer votre garage à un garagiste.

Agacée, elle dut supporter le spectacle de son amie rinçant son verre avec un peu d'eau, faisant tourner celle-ci longuement dans le fond avant de la jeter sur les aiguilles de pins.

— Un peu plus de cassis ?

— Une larme... Vous comptez vraiment installer un garagiste chez vous ?

— Mais je ne sais pas.

— Vous n'avez personne en vue ?

— Mais pas du tout... J'essaye de me sortir de cette situation, voyons. Vous m'avez conseillé vous-même de trouver un locataire... Alors je me renseigne.

Partagée entre le désir d'en savoir plus et celui d'exploser, Augusta

ne cessait de s'agiter sur son fauteuil. Elle devait d'ailleurs le trouver inconfortable. M^{me} Mallet n'avait pu utiliser les vieux coussins qui allaient avec et qui étaient tout moisis.

— Vous avez semé le trouble chez mon fils, finit-elle par dire d'une voix sourde, comme si elle faisait des efforts méritoires pour retenir des paroles pleines de ressentiment. Oui, vous avez semé le trouble. Je ne vous savais pas aussi démoniaque... Vous saviez bien ce que vous faisiez en allant chez votre notaire.

— Moi ? Pas du tout, fit M^{me} Mallet en toute innocence.

Elle ne mentait pas. D'ailleurs elle avait plusieurs fois regretté cette démarche. Et il se produisait une sorte de petit miracle réjouissant. Sans y penser, sans même les rencontrer, elle avait semé quelques idées subversives dans l'esprit du couple Pesenti.

— Vous croyez que votre fils serait intéressé ?

— Certainement pas... Je ne dis pas qu'il n'y pensera pas quelque temps, mais il sait très bien qu'il ne peut s'engager dans une telle aventure... On ne s'improvise pas artisan du jour au lendemain. S'installer à son compte demande de l'ambition, de l'audace, un certain je-m'en-foutisme aussi. On n'abandonne pas une situation bien établie pour se lancer à l'aveuglette.

— Quelle situation assise ? Votre fils n'est donc plus menacé de chômage ?

— Oh ! il va retrouver rapidement une place.

— Il va...

M^{me} Mallet faillit éclater d'un rire joyeux. Elle se hâta de boire un peu de cassis, s'étrangla sous l'œil désapprobateur d'Augusta, dut se lever pour aller cracher à quelques pas de là. Lorsqu'elle revint, son visage exprimait de la compassion.

— Alors, c'est fini pour lui dans ce grand garage ?

— Oui, c'est fini. Là ! Vous êtes satisfaite ?

— Pas du tout.

— Si, je le vois bien, mais vous auriez tort d'en tirer trop vite satisfaction. Le 15 de ce mois, il devra pointer au chômage... C'est une tragédie pour lui.

— Il n'a rien trouvé ?

— Les vacances approchent... Pour l'instant il n'a rien en vue. De toute façon, il n'a aucune raison de se faire du souci. Il a bonne réputation. C'est un bon ouvrier, honnête, et ce n'est pas lui qui critiquerait les patrons ou se syndiquerait. Je suis certaine qu'à l'automne il sera de nouveau embauché.

— Eh bien, tant mieux ! dit M^{me} Mallet sans trahir la moindre contrariété. Je le lui souhaite.

Augusta la lorgna avec méfiance. Peut-être doutait-elle de sa sincérité ou bien se rassurait-elle en pensant qu'elle lui avait prêté des

intentions imaginaires.

— De toute façon, fit-elle, vous espérez tirer un bon prix de votre location de garage ?

Sans se tourner, elle désignait le bâtiment accolé au flanc droit de la maison.

— Non, fit Raymonde... Il y aura quelques frais d'aménagement... Il faut donner du jour, cimenter le sol... Enfin il y aura des dépenses. Le locataire devra les faire et je ne recevrai pas de loyer pour le montant total.

— Laurent dit qu'il faudrait au minimum dix millions, mais que ce serait juste. Un pont élévateur coûte une petite fortune... De toute façon, il n'en est pas question. Je ne l'accepterai jamais.

Elle jeta à M^{me} Mallet un regard de défi que celle-ci fit semblant de ne pas remarquer.

— S'il faut quitter cette charmante villa pour un logement glacé et humide, jamais de la vie ! D'ailleurs, j'ai prévenu mon fils et il sait à quoi s'en tenir. Je suis tranquille. Il ne fera rien qui n'ait pas mon accord. Et sa femme peut toujours chuchoter avec lui la nuit, elle ne le convaincra pas. Vous comprenez que je me suis sacrifiée pour lui. Mon mari est mort jeune et je me suis sacrifiée pour l'élever. Il était de santé fragile, était souvent malade. Il devait manquer la classe et je l'envoyais chez un instituteur à la retraite pour rattraper le temps perdu. Ça me coûtait cher à l'époque. Je travaillais quatre heures pour lui payer une seule heure de leçon supplémentaire.

N'empêche qu'à quatorze ans elle l'avait mis en apprentissage et que, depuis, il gagnait sa vie. Elle vivait chez le couple depuis des années, économisant sa retraite et ne leur donnant qu'une très faible somme. Elle se faisait servir comme une reine, ne levait pas le petit doigt pour aider sa belle-fille. Et, après cette visite, elle rentrerait dans sa famille, pourrait parler avec Claire, s'installer dans un fauteuil en attendant le repas du soir, regarder la télévision, s'endormir devant même. On la réveillerait doucement, tendrement à la fin du film pour qu'elle aille se coucher. Elle aurait un lit confortable, de beaux draps blancs, une chambre douillette. M^{me} Mallet n'osait même plus faire laver ses draps. On lui en perdait, on lui en déchirait. Et puis, l'hiver, il faisait si froid dans sa chambre. Même par cette journée torride de juillet elle ne pouvait y penser sans frissonner.

— Vous ne trouverez personne, déclara soudain Augusta... Un si petit village. Ils vont tous à Toulon.

— Ce serait plus commode d'avoir un garage sur place.

— Pensez-vous ! Les gens aiment bien aller à Toulon... Vous ne les changerez pas. Avant que l'affaire commence à être rentable, il faudrait patienter trois ou quatre ans, obtenir l'agence d'une bonne marque. Pendant ce temps, il faut quand même manger, non ?

Les Pesenti, pensait Raymonde, vendraient facilement leur villa vingt-cinq millions, trente s'ils n'étaient pas trop pressés. Il leur resterait un peu d'argent pour supporter ces trois ou quatre ans d'incertitude.

— D'ailleurs, rien ne prouve que ça finirait par marcher... Et, bien sûr, vous loueriez aussi votre maison ? Vous vous réserveriez juste une chambre, une cuisine ?

— Je n'y ai pas encore vraiment réfléchi.

Une chambre ? Une cuisine ? Pour vivre seule cloîtrée ? Dans un tout petit espace alors qu'elle était habituée à cette grande maison ? Devoir faire sa chambre, sa cuisine, toutes les corvées habituelles ? Elle était peu charitable, Augusta, elle qui se tournait les pouces à longueur de journée. Si elle introduisait des étrangers chez elle, ce serait pour se laisser vivre enfin, pour n'avoir plus aucun souci ni ménager ni d'aucune sorte. On lui apporterait sa tasse de café au lit, elle dormirait encore un peu avant de descendre déjeuner. Son bol serait sur la table avec son pain grillé et le beurre sorti assez tôt du frigo pour pouvoir être étalé commodément. Elle pourrait enfin se promener en robe de chambre dans une maison très bien chauffée par de nombreux radiateurs, séjourner dans la salle d'eau, prendre autant de bains qu'il lui plairait. Puis elle irait dans le jardin quand il ferait beau, ou bien lirait ou tricoterait dans le salon en attendant l'heure du repas.

— Réfléchissez-y, dit Augusta, perfide. Je me demande bien qui vous pourriez supporter chez vous.

— Il s'agit de bien choisir, murmura M^{me} Mallet. Et je pense que j'en suis encore capable.

CHAPITRE V

Lorsqu'elle déposait une friandise pour la petite Léonie, M^{me} Mallet en oubliait l'hostilité agressive d'Augusta envers sa maison. Le matin en se levant, elle guettait le ciel, craignant chaque jour qu'il ne soit menaçant et que sa visiteuse clandestine ne puisse venir dans le jardin. Mais ce mois de juillet offrait des journées merveilleuses. Si chaudes que vers le soir l'horizon s'ourlait de sombre et qu'on entendait le bruit lointain du tonnerre. La nuit, elle s'éveillait en sursaut, croyant entendre pleuvoir à verse. Il était à craindre que, si le sol était détrempé, la petite fille ne vienne certainement pas ramper dans les herbes et M^{me} Mallet appréhendait que ses efforts ne soient compromis par une interruption dans ses tentatives d'approche. Pour elle, les enfants demeuraient des êtres aux réactions toujours surprenantes, capricieux et incapables de la moindre logique.

Elle se demandait si ces confiseries, ces gâteaux secs achetés au village ne lasseraient pas prochainement Léonie. Elle y réfléchit et fit cuire des gâteaux à la noix de coco, prépara des sortes de pralines avec du sucre et des amandes. Elle plaça trois gâteaux et une poignée de pralines dans le couvercle d'une boîte de sucre, alla le déposer ce matin-là à bonne distance du trou dans la haie. À une dizaine de mètres de son salon de jardin.

Ensuite, elle s'installa avec des haricots verts à éplucher et son journal. La veille, elle avait surpris deux yeux clairs, les yeux de Léonie qui la surveillaient derrière une touffe de folle avoine. Elle n'avait marqué aucune surprise, n'avait pas cherché à croiser le regard de l'enfant. Elle s'était mise à fredonner une chanson, d'abord de façon inaudible puis de plus en plus haut :

— *Quand j'étais petite fille...*

Elle avait oublié la plus grande partie des paroles, mais peu à peu elles lui revinrent en mémoire :

L'enfant grignotait ses friandises, allongée derrière sa folle avoine sans la quitter des yeux. Le jeu devenait de plus en plus subtil. Lorsque M^{me} Mallet rencontrait l'enfant dans le village, avec sa mère ou sa grand-mère, Léonie ne montrait aucune gêne et elle-même restait tout à fait naturelle. Le jeu ne commençait réellement que lorsqu'elle était dans son jardin et que l'enfant y pénétrait en cachette. Mais, de plus en plus, la vieille dame appréhendait la fin stupide de cette comédie silencieuse. Le jour où la gamine se planterait carrément devant elle, elle ne pourrait cacher sa méfiance pour les enfants, sa maladresse et son manque d'affection. Que ferait-elle lorsque cette Léonie serait en face d'elle ? Comment éviter qu'elle n'éprouve une telle déception que tous ses projets en seraient complètement anéantis ?

Elle avait besoin de l'enfant. Léonie devait contrebalancer l'opposition obstinée d'Augusta. La petite fille devait apprendre à aimer le jardin, la maison, au point qu'elle ne puisse plus s'en passer. Ainsi pensait-elle appâter la mère, puis le père de l'enfant. Mais elle devait se montrer très prudente, se méfier constamment de la vieille Augusta.

Lorsqu'elle imaginait les Pesenti installés chez elle, elle se rendit compte bientôt qu'Augusta n'y figurait jamais. Elle n'avait aucune place dans cette construction de son esprit. Ne pas l'admettre, c'était vouer son plan à l'échec. Elle avait beau biaiser, se raconter des histoires, sa vieille amie ne capitulerait jamais et ne lui permettrait aucun espoir. Elle dut s'avouer qu'elle ne voyait pas comment Laurent Pesenti pourrait leur apporter le matin avant de se mettre au travail une tasse de café à chacune, comment sa femme pourrait s'occuper de deux vieilles dames en plus de son ménage. C'était tout à fait impossible, même dans l'hypothèse où Augusta se laisserait fléchir et accepterait de vivre dans cette maison. Complètement impossible.

Et pourtant, il y avait de si belles chambres au premier étage. Grandes, bien éclairées par de belles fenêtres. Il ne leur manquait qu'un peu de confort. Le chauffage bien sûr, du beau papier sur les murs, des peintures fraîches, de la moquette peut-être, une moquette épaisse dans laquelle les pieds nus enfonceraient si agréablement. Une seule salle de bains se révélait vite insuffisante. D'ailleurs il faudrait la rénover complètement, changer les appareils, en prévoir une seconde. Cette dernière pourrait être réservée aux deux vieilles dames, au « mamies ». Elle eut un petit rire d'espoir. Si cette tête de mule le voulait, comme elles seraient heureuses toutes les deux !

Elle leva la tête vers le premier étage de sa maison, soupira. Quatre belles chambres ! Deux sur le devant, deux sur le derrière. La salle de bains se trouvait entre les deux en façade, mais on pouvait prévoir une

autre salle d'eau au fond du couloir sans faire de gros frais. Juste une cloison qui couperait le fond du couloir. Chacun serait chez soi. Et dans le bas il y avait salon, salle à manger et encore une pièce qui pouvait servir de bureau. Laurent Pesenti aurait besoin d'un tel endroit pour ses paperasses.

Sur ses doigts, elle compta les mois qui la séparaient de la mauvaise saison. Quatre mois pleins. En général le froid venait vers la fin novembre. Restait-il assez de temps pour mener à bien tous ces travaux ? Peut-être faudrait-il prendre un artisan pour aller plus vite, Laurent Pesenti ne pouvant tout faire à lui tout seul. Pour l'aménagement des chambres, de la deuxième salle de bains, on pourrait attendre l'année suivante. Mais le chauffage central, lui, devrait obligatoirement être installé avant l'hiver.

Elle remit ses haricots épluchés dans une petite corbeille en osier, jeta un regard flottant autour d'elle. La petite fille tardait, semblait-il. Pourvu que sa grand-mère ne l'ait pas surprise en train de se faufiler dans la haie de cyprès et ne l'ait empêchée de venir comme chaque jour. Cette éventualité l'inquiéta jusqu'à ce qu'elle se demande si ce ne serait pas une bonne chose pour rendre Augusta détestable aux yeux de Léonie. La petite devait penser chaque matin à la manne de sucreries qui l'attendait à côté, chez la voisine, et ne supporterait pas d'en être privée. M^{me} Mallet ricana. Visiblement, elle engraisait à cause de ce supplément et personne ne se doutait de la raison de cet empâttement. Quel rapport y avait-il entre l'enfant qu'elle voyait dans le village avec sa mère et sa grand-mère et cette présence à peine matérialisée qui se déplaçait en silence dans les herbes, tout autour du pin parasol sous lequel elle s'asseyait ? M^{me} Mallet arrivait à douter qu'il s'agisse de la même petite personne.

Plusieurs jets de sauterelles l'alertèrent. Elle ouvrit le journal, parut s'absorber dans la lecture d'un article, mais en fait ses yeux glissaient à la limite des paupières pour surprendre la progression lente et régulière de l'intruse. Bientôt elle trouverait la boîte en carton avec de nouvelles friandises et M^{me} Mallet éprouva une angoisse soudaine. Depuis des années, nul, à part Augusta, ne goûtait à ses préparations culinaires. Et encore sa vieille amie montrait pour n'importe quoi une telle mauvaise foi qu'on ne pouvait se fier à son jugement. Ces gâteaux à la noix de coco, l'enfant allait-elle les aimer ? Et ces espèces de pralines qui, lorsque M^{me} Mallet n'était qu'une écolière l'encharmaient, n'étaient-elles pas trop peu sophistiquées pour une enfant actuelle ? Pourvu qu'elle aime les deux choses et revienne le lendemain.

— *Quand j'étais petite fille...*, commença-t-elle de chanter.

Elle était certaine qu'Augusta ne prenait pas la peine de chanter des chansons à sa petite-fille. D'ailleurs, elle devait avoir une voix de

fausset. Ni la peine de lui raconter des histoires. Quelle grand-mère le faisait encore ? Il y avait la télévision dans chaque foyer, la radio, les tourne-disques, qui retenaient les gosses actuels, leur faisaient paraître les récits des vieillards bien ternes et leurs chansons bien stupides. M^{me} Mallet misait sur l'insolite de son choix. Une vieille dame chantant dans son jardin ne pouvait que fasciner, intriguer cette Léonie. Mais peut-être la créditait-elle à tort d'une sensibilité encore fraîche.

Elle cessa de chanter, essaya de se souvenir de son jeune âge, comprit soudain qu'elle faisait fausse route. Léonie acceptait les friandises, mais devait rester indifférente à sa chanson. Il fallait trouver autre chose pour rendre la maison désirable.

Découragée à l'avance, elle chercha les yeux bleus parmi la folle avoine, n'aperçut qu'une masse confuse d'un rouge criard. L'enfant devait porter une salopette de cette couleur sur sa sale peau blême. La même peau que sa vieille chipie de mamy.

M^{me} Mallet grimaça de dégoût, se figea. Les jeunes dents faisaient craquer les pralines et elle se dérida. Ce n'était pas si mal, mais insuffisant. Pour la petite fille, la maison devait devenir un palais des merveilles. La caverne d'Ali Baba. Et le plus rapidement possible. Jusque-là elle avait perdu son temps, elle avait marivaudé à cause de sa répulsion pour les enfants. Il lui fallait avoir le courage de voir Léonie escalader le perron, pénétrer dans la maison, s'habituer à l'y voir évoluer comme si elle était chez elle. Difficile à concevoir. Comme chez elle. Libre de toucher à tout, de laisser des traînées poisseuses sur les murs, de courir dans les escaliers, les corridors, libre de se cacher au fond du couloir, là où elle mettait son vin, au-dessus du puits scellé et d'y frissonner délicieusement de peur.

Elle passa son après-midi à fouiller dans le grenier, descendit de vieux objets étranges, un berceau ancien, un vieux vélo aux roues immenses, quelques jouets qu'elle croyait disparus à jamais, un cheval à bascule au flanc ouvert et laissant échapper du crin, un petit bureau d'écolier qu'elle eut le plus grand mal à porter jusqu'au rez-de-chaussée. C'était exténuant, surtout avec sa jambe qui se faisait plus lourde. Elle trouva aussi des tissus bariolés, un vieux cor de chasse, des rideaux et des vêtements anciens, un mannequin en osier.

Elle transporta le tout dans la salle à manger, la transforma en capharnaüm et s'en moqua. Lorsque ce fut terminé, vers 18 heures, elle ferma la porte à clé, alla s'asseoir dans sa cuisine. La tête lui tournait, sa hanche la faisait souffrir, elle avait la bouche sèche, veloutée de poussière mais était très satisfaite.

Lorsqu'elle put se lever pour boire un verre d'eau fraîche, la sonnette tinta. De façon discrète, comme si une main timide n'avait pas osé tirer à fond sur la chaîne. Ce n'était pas Augusta. Encore moins

l'assistante sociale.

Maugréant contre l'importun, elle traîna la jambe jusqu'au portail, entrouvrit le guichet, resta quelques secondes incrédule en reconnaissant le visage de Laurent Pesenti.

— Bonjour, madame Mallet, je ne vous dérange pas trop ? Je voudrais vous parler... Ce ne sera pas long.

Brusquement, elle eut peur que cet homme ne vienne lui reprocher d'attirer sa petite fille en la gavant de sucreries. Léonie avait peut-être une indigestion et avait révélé la cause de son mal.

— Que me voulez-vous ? fit-elle, presque hostile.

— J'ai appris que vous vouliez louer votre garage à un mécanicien... C'est un ami qui m'a dit de venir voir. À tout hasard.

Rassurée, elle ouvrit, faillit éclater de rire. Un ami ! La belle astuce. Seul un timide pouvait avoir imaginé une telle excuse.

— Vous savez, dit-elle, je ne suis pas encore décidée...

Tout de suite une question préoccupante : Augusta était-elle au courant de cette visite ?

— C'est un grand garage. Il suffirait de quelques travaux pour l'aménager. Mais vous savez, je loue aussi ma maison. En fait, ce que je cherche, c'est une famille tranquille... Un couple, si vous comprenez ce que je veux dire.

— Sans enfants ? demanda-t-il, inquiet.

Elle fit la moue.

— J'en accepterais un, mais pas plus...

— Je vois, dit-il.

En même temps elle regrettait d'être aussi nette, pensait qu'elle aurait dû se montrer plus évasive. Si jamais il allait se laisser rebuter par ces exigences ?

— Mais vous-même resteriez sur place ?

— Bien sûr, fit-elle.

Ils arrivèrent en face du garage et Laurent parut en jauger les dimensions, tandis qu'elle ouvrait les portes.

— Ne faites pas attention à toutes les cochonneries empilées... C'est tout à jeter.

— C'est très grand, murmura-t-il. Un peu obscur.

— Dans le fond, on peut remplacer le mur par une verrière... En laissant des pans de mur comme piliers.

— Oui, bien sûr.

— On peut aussi agrandir la porte, ou en faire une seconde.

L'homme baissa les yeux, vit le sol battu.

— Il faudra cimenter..., murmura-t-elle.

— Avant, on pourrait creuser une fosse, dit-il.

— Une fosse ?

— C'est plus économique qu'un pont élévateur et pendant quelque

temps, ce serait suffisant.

Il venait de se trahir. Le fameux ami n'existait pas. D'ailleurs pourquoi ne serait-il pas venu ? Laurent examinait tout avec un soin trop particulier. Il ne l'aurait pas fait pour un autre que lui-même. Il regardait autour de lui avec un air songeur, comme s'il calculait déjà l'emplacement des machines, des établis, donnait un coup de talon dans la terre battue.

— Ce sera facile à creuser pour une fosse, dit-elle.

— Oui, il suffira ensuite de coffrer. Ce n'est pas inondable ?

— Non. Il n'y a jamais eu d'eau ici.

Il marchait à petits pas entre les piles d'objets hétéroclites, reculait, levait la tête, soupirait. Il se retourna, regarda en direction du portail.

— Même un gros tracteur peut passer, dit-elle, prévenant sa question.

— Je vois.

— Et il y a de la place autour pour entreposer les voitures en attendant de les réparer.

Il hocha la tête.

— L'électricité est sur place. Mon mari avait demandé la force...

— Trois fils, dit-il, c'est intéressant.

— L'eau passe à côté. Juste un branchement à faire.

M^{me} Mallet commença à reculer vers la porte, estimant que la visite était suffisante, mais lui ne pouvait se résoudre à partir. Il était planté au milieu, tournait son regard lentement dans toutes les directions.

— Votre ami peut venir quand il voudra, dit-elle.

Il parut ne pas entendre.

— Je disais que vous pouvez amener votre ami quand vous voudrez. Il est marié ?

Pesenti sortit de sa rêverie.

— Oui, bien sûr... Un seul enfant.

— Ça pourrait aller... Il habite Toulon ?

— Oui... Mais que demanderez-vous comme loyer ?

Elle sourit.

— Pour le garage ? Pas de loyer. On décidera d'une somme mensuelle fictive jusqu'à ce que le prix des réparations et de l'installation soit remboursé.

Surpris, il parut ne pas comprendre.

— Mettons qu'il y ait pour deux millions anciens de travaux et qu'on se mette d'accord sur cinquante mille par mois, pendant quarante mois votre ami ne paiera pas.

— Vraiment ?

— J'y ai réfléchi. Je crois que c'est correct.

— Mais la maison ? Vous vous réservez combien de pièces ?

— Il y a huit pièces. Une seule me suffit. Ma chambre. Mais il

faudra commencer par installer le chauffage central. J'y tiens et c'est une condition exclusive. Par la suite, d'autres réparations seront nécessaires.

— Une chambre ? Mais comment ferez-vous ?

— Eh bien, votre ami devra me prendre en charge pour la nourriture, l'entretien. Et en échange je lui laisse la maison.

— Gratuitement ?

— Voilà. On fera une sorte de viager. Je n'ai que des héritiers lointains et ça ne présente aucune difficulté. Vous comprenez, monsieur Pesenti, ce que je veux, c'est continuer à vivre ici, sans être seule. C'est le plus important pour moi. On me fait des misères, on me persécute. On voudrait que je vende pour aller dans une maison de retraite ou un hospice, et moi je ne veux pas.

Enfin il sortait du garage, non sans regret, regardait la maison, l'évaluait.

— Elle vaut une petite fortune, dit-il.

— Oui, mais je m'en moque. Je veux rester ici.

Elle s'excusa de ne pas la lui faire visiter, mais elle était un peu fatiguée, ajouta malicieusement qu'il pourrait revenir avec son ami et la femme de ce dernier pour le faire.

— Bien sûr, c'est vieux et il y a du travail mais elle peut être rendue très confortable.

— C'est vraiment une affaire intéressante..., bredouilla-t-il. Oui, très intéressante...

— Votre ami accepterait de s'occuper d'une vieille femme comme moi ? Sa femme également ?

— Je ne sais pas, dit-il avec une sorte de désespoir, je ne sais pas.

Elle se détourna pour sourire. La vieille Augusta hypothéquait lourdement ses projets d'avenir. Le bon fils à sa mère devait pour la première fois de sa vie se rendre compte à quel point sa mère était un fardeau. Il ne s'était certainement jamais révolté contre son autorité. Oserait-il le faire ? Allait certainement commencer une lutte sourde entre le couple et Augusta, mais la vieille était coriace et elle craignait qu'ils ne soient les plus forts.

— Je ne suis pas une femme embêtante, dit-elle. Pourvu que je sois bien soignée, que ma chambre soit confortable et que je puisse faire ce qu'il me plaît, je ne demande pas autre chose. Je ne me mêlerai pas des histoires du ménage ni ne jouerai à la grand-mère avec l'enfant. Je n'interviendrai pas dans les discussions. Entre les repas, je n'imposerai pas ma présence dans la cuisine. Je me contenterai du salon ou de ma chambre, du jardin pendant la belle saison. Il est même possible que j'aie passer un mois de vacances dans une maison spécialisée. Je sais qu'on ne peut imposer sa personne douze mois sur douze. Il suffira de quelques attentions pour faire de moi une vieille dame heureuse et

satisfaite... Par exemple...

Elle allait parler de la tasse de café matinale, mais réussit à se taire. D'ailleurs il n'écoutait pas, reportait toute son attention sur le fameux garage.

— Et puis, je ne serai pas éternelle. Mais je veux que les dernières années que j'ai à vivre soient paisibles.

— Oui, bien sûr, fit-il distraitement.

— Voilà, monsieur Pesenti... Vous n'avez qu'à raconter tout cela à votre ami et revenir quand vous voudrez... Je vais vous raccompagner.

À plusieurs reprises, il s'arrêta dans l'allée pour se retourner.

— Vous connaissez la maison pourtant ?

— Oui, mais je n'avais jamais évalué ses possibilités...

— Il y a aussi le jardin... Immense... Cinq mille mètres et des arbres centenaires. On peut faire ce qu'on veut, construire un autre bâtiment plus tard pour les voitures. Peut-être même, installer le garage beaucoup plus près de l'entrée, mais plus tard bien sûr. Je suppose que votre ami n'a pas de gros moyens ?

— Non, pas beaucoup en effet, fit-il en essuyant son front de son avant-bras poilu et musclé.

— Il ferait un emprunt ?

— Je ne sais pas.

Elle marchait à tout petits pas, ne sentait plus de douleur de sa hanche, aurait presque sauté de joie.

— Comment fera-t-il alors ?

— Il a une maison... Oui c'est ça, une villa... Il pourrait en tirer un bon prix.

— Surtout de nos jours. Les prix ne cessent de grimper en flèche.

— Oui, c'est ce que nous... Parce que nous parlons ensemble, vous comprenez ?

— Je comprends très bien.

— Avec dix millions il peut installer le garage...

— Il y a aussi le chauffage central, n'oubliez pas.

— C'est un garçon très habile de ses mains... Il pourrait le faire lui-même, à temps perdu... Ce n'est pas très compliqué... Je suppose qu'avec une douzaine de radiateurs...

— Oui, c'est ce que j'ai pensé.

— S'il vend sa maison il disposera d'un capital qui lui permettra de tout faire par lui-même avant d'ouvrir son garage... Peut-être avant l'automne.

— Attendez, voyons ! Nous n'avons encore rien conclu avec ce monsieur. Il faut que je le voie, lui, sa femme, son enfant, que je le trouve sympathique.

Laurent Pesenti ne cessait de hocher la tête avec un air à la fois

excité et malheureux.

— Tenez, dit-elle, je pense à un homme comme vous, et une femme comme votre charmante épouse.

— Vraiment ?

— Je vous assure. C'est un garçon, leur enfant ?

— Non... Une fille.

— Tant mieux. En principe elles sont plus calmes. Quoique... Vous pensez qu'il viendra bientôt me voir ?

— Je ne sais pas... Je pense...

— Qu'il ne tarde pas trop... Je suis sûre que je vais avoir d'autres visites désormais. Mais vous êtes le premier.

Il la regarda comme si, finalement, il allait lui dire que l'ami n'existait pas, que c'était pour lui qu'il venait de visiter les lieux. Mais au dernier moment il dut penser à sa mère, car avant de passer le portail il lui demanda comme une prière :

— N'en parlez pas à ma mère... Elle se ferait des idées... Comme je suis au chômage et que pour l'instant je n'ai guère d'espoir de retrouver du travail...

— Ne craignez rien, fit-elle, ravie, Augusta n'en saura rien.

CHAPITRE VI

Arrivée près de la haie des cyprès, Léonie regarda en direction de la maison. Sa mère venait de partir aux commissions à bicyclette et sa grand-mère traînait en robe de chambre et en pantoufles entre la cuisine, la salle de bains et sa chambre. D'ailleurs, le matin elle ne sortait jamais avant 11 heures, trouvant toujours un fond de fraîcheur à l'air. « Avec ma bronchite, vous comprenez... », disait-elle. La petite fille ignorait ce qu'était cette bronchite, mais elle imaginait une sorte de tumeur horrible que sa mamy cachait sous ses vêtements. Un peu comme le goitre violacé du facteur ou la grosse verrue poilue de l'épicière, mais en bien plus gros. À cause de cette bronchite elle appréhendait d'embrasser sa grand-mère qui, parfois, dans des accès incontrôlés d'affection, la serrait trop fort et trop longuement contre elle.

Léonie se jeta à quatre pattes et passa sous le fil de fer barbelé qui formait un arc au-dessus du trou. Parfois elle y accrochait son tee-shirt, sa combinaison et un peu de sa peau, mais ce matin-là, elle se retrouva sans mal de l'autre côté.

Elle espérait que la vieille Raymonde, elle l'appelait ainsi car sa grand-mère disait toujours ma vieille amie Raymonde, aurait disposé des petits gâteaux à la noix de coco et ses espèces de pralines. Elle aimait beaucoup ces friandises-là, bien meilleures que celles que la vieille dame plaçait dans le couvercle d'une boîte de sucre au début. Elle n'en parlait ni à sa mère ni à sa grand-mère, certaine qu'elles auraient désapprouvé pour des tas de raisons. D'abord, parce qu'il ne fallait pas manger entre les repas, puis à cause du sucre qui la faisait grossir, et aussi parce qu'elle ne disait jamais merci et, dans le fond, c'était ce qui lui plaisait le plus, de pouvoir prendre ces gâteaux et ces bonbons sans être obligée de les payer d'un mot, d'un baiser.

« Viens m'embrasser pour la paix », lui disait sa grand-mère pour chaque cadeau.

Mais elle voulait dire « pour la peine », comme le lui avait expliqué

sa maman. Sa grand-mère estropiait toutes sortes de mots. Et puis, il fallait toujours l'embrasser, au risque de prendre sa bronchite. Avec M^{me} Mallet, la vieille Raymonde, rien de tel. Cette dernière n'exigeait rien du tout. Elle plaçait les gâteaux et le reste dans des endroits différents et ne s'en souciait plus. En général elle s'asseyait dans ses drôles de chaises en fer, lisait son journal, tricotait ou bien épluchait des légumes. Parfois, peut-être parce qu'elle avait la flemme de les porter plus loin, elle plaçait les douceurs assez près de l'endroit où elle se tenait sous le pin parasol. Mais toujours dans l'herbe haute et Léonie pouvait s'en approcher en rampant sans être vue. Elle mangeait sur place en regardant la vieille femme, n'éprouvant nulle envie de se lever pour s'en approcher. Il aurait peut-être fallu l'embrasser ou lui dire merci et elle n'y tenait pas.

Parfois, l'indifférence totale de la vieille voisine la troublait. Elle n'y était pas habituée. Tout le monde se croyait obligé de lui faire un sourire, une caresse sur la tête ou même un baiser, de lui adresser quelques mots idiots du genre : « Alors, tu travailles bien à l'école ? » alors qu'elle se trouvait en vacances, ou bien : « Demande au père Noël de t'apporter une petite sœur ou un petit frère. » Ce qui n'enchantait ni Léonie ni sa mère. La petite n'avait pas du tout envie d'avoir un petit frère ou une petite sœur. Les enfants qu'elle devait rencontrer à l'école lui suffisaient amplement. Elle ne les aimait guère et préférait vivre seule avec ses parents et sa mamie.

Ce matin-là, elle commença à chercher en direction du salon de jardin mais n'aperçut nulle part le fameux couvercle en carton. Elle dut s'approcher à la limite des herbes, regarder vers le pin parasol. Il n'y avait rien et la vieille Raymonde restait invisible. Peut-être qu'elle avait dû sortir, peut-être qu'elle avait oublié, peut-être qu'elle était malade.

Elle regarda en direction de la maison et resta interloquée. Elle s'assit sans même s'en rendre compte pour regarder l'étrange spectacle. Tout le perron était transformé, décoré par des sortes de rideaux qui pendaient accrochés de chaque côté de la porte. On avait aussi disposé des lanternes en papiers multicolores sur deux fils qui partaient du sol et allaient jusqu'en haut des marches. Et tout en haut, il y avait des jouets. Un cheval à bascule, deux poupées assises chacune sur une marche et qui levaient les bras en l'air, une sorte de manège en miniature dont elle distinguait très bien les petits chevaux, les petits cochons. Tout en bas, il y avait une drôle de bicyclette avec des roues énormes. On avait orné les rayons de papier crépon de couleurs vives. Les deux portes de la maison grandes ouvertes sur le couloir laissaient entrevoir d'autres merveilles. Il y avait des bougies allumées un peu partout. C'était encore mieux qu'à Noël lorsqu'elle découvrait le sapin enguirlandé et les cadeaux que le père Noël lui

avait apportés.

N'osant pas se lever tout de suite, elle se mit à genoux pour mieux regarder, laissant dépasser sa tête des herbes. La vieille dame restait invisible comme si, après avoir transformé sa maison de si belle façon, elle avait préféré s'en aller. Léonie pensa d'abord que leur voisine attendait des visites, des enfants très certainement, et elle en fut horriblement jalouse. Voilà pourquoi rien n'avait été prévu pour elle. Pas de gâteaux, pas de pralines. Elle décida d'attendre un peu pour voir quels étaient ces gosses chanceux qui allaient pouvoir profiter de toutes ces merveilles.

Mais au bout de cinq minutes qui pour elle parurent durer des heures, elle ne vit rien venir et elle se dressa, s'accroupit de nouveau ; elle le fit trois ou quatre fois. Voyant que ces gestes n'attiraient l'attention de personne, elle resta debout, regarda autour d'elle, l'index dans sa bouche. Il commençait à faire très chaud et le silence environnant lui parut bienveillant.

Elle fit un pas, s'arrêta. Pour la première fois elle venait de sortir des herbes folles, de mettre le pied en territoire interdit. Et rien ne lui arrivait. Encouragée, elle franchit un mètre de plus, se retourna, faillit revenir en arrière puis s'approcha du salon de jardin. Tranquillement, elle s'assit au bord d'une des curieuses chaises, balança les jambes en essayant de voir ce qu'il y avait dans les assiettes qu'elle venait de découvrir sur la rampe du perron. En fait, ce n'était pas une rampe mais un autre escalier, double, qui bordait le perron et sur lequel d'habitude il y avait quelques pots de fleurs.

Léonie décida d'aller regarder d'un peu plus près, en suivant l'ombre du garage, ainsi la vieille dame ne pourrait la voir. Elle vint assez près pour découvrir le contenu des petites soucoupes. Des gâteaux de toutes sortes, des bonbons qu'elle ignorait et qui avaient l'air appétissants. Et il y avait une petite assiette sur chaque marche, huit en tout. Elle vint se réfugier dans l'angle entre la façade et le perron, tendit la main et prit un gâteau. C'était un petit carré de tarte à la fraise. Très bonne. Plus bas, il y avait des sortes de caramels. Elle en choisit un, le garda dans le creux de sa main qu'il poissa. De sa main gauche elle cueillit un petit cake bourré de fruits confits et de raisins secs, le mit tout entier dans sa bouche et faillit s'étouffer avec.

Ainsi elle arriva près du vieux vélo, toucha les rayons recouverts de papiers rouges, jaunes, verts, aperçut la grosse poire en caoutchouc et appuya dessus. Il en sortit un son étrange qui faillit la mettre en fuite. Elle regarda vers l'entrée de la maison, ne vit venir personne et appuya de nouveau sur la poire, sans discontinuer. Elle finit par mettre le caramel dans sa bouche, lécha sa paume longuement.

Elle monta une marche, prit une poupée et s'assit en la tenant sur ses genoux. Ce qu'elle était moche ! Elle était faite de morceaux qui

s'emboîtaient mal les uns dans les autres. Par exemple, la main tournait dans l'avant-bras qui, lui, allait et venait au bout du bras. Elle tira dessus, vit les élastiques qui tenaient l'ensemble. C'était vraiment moche. Elle souleva les jupes un peu poussiéreuses, fut horrifiée par l'entrejambe où les deux jambes se rejoignaient en laissant une large épaisseur de porcelaine. Elle remplaça la poupée où elle l'avait prise, dédaigna l'autre et alla voir le cheval à bascule. Elle l'enfourcha, commença à se balancer lorsqu'elle découvrit qu'il portait une sorte de pansement sur le côté maintenu par du sparadrap. Elle l'arracha, fut effrayée par le paquet de crin qui en sortit. Ce que c'était moche !

Quant au manège, il tournait avec un horrible grincement qui lui agaça les dents. Elle lançait les petits cochons et les petits chevaux tout en regardant les bougies qui palpaient à l'intérieur du couloir. Elle resta ainsi un bon quart d'heure. Ça ne sentait pas tellement bon là-dedans. Il y avait une odeur d'oignons frits et elle détestait ça. Il y avait d'autres odeurs qui lui rappelaient celles de l'église où elle n'aimait pas beaucoup aller, ne fit aucun rapprochement avec les bougies.

Dans le très grand corridor, sur la gauche, une porte était ouverte et elle sursauta. Quelqu'un se tenait là, parfaitement immobile. Elle ne le voyait pas mais venait de découvrir une drôle d'ombre sur le vieux carrelage de terre cuite. M^{me} Mallet devait se cacher là et la guetter. Elle cessa de faire tourner le manège et attendit. L'ombre resta immobile et Léonie se tordit le cou pour essayer de voir mais n'y parvint pas. Ne voulant pas entrer dans la maison, elle étira son corps dans le corridor, laissant les pieds dehors et s'appuyant sur ses mains pour regarder. Ainsi elle obéissait à de vagues recommandations de ses parents puisqu'elle gardait une partie d'elle à l'extérieur.

Elle se mit à rire en découvrant une sorte de mannequin qui portait un chapeau d'homme, une veste de toile verte et paraissait jouer du cor de chasse. Le visage fait d'osier entrelacé était cocasse, car on y avait ajouté une moustache en crin, peut-être pris dans le flanc du cheval, et deux broches rondes qui figuraient les yeux. Léonie ramena, sans s'en rendre compte, les pieds à l'intérieur de la maison, entreprit de se redresser.

Elle commença à souffler en direction des bougies, fut amusée de voir les flammes se coucher. Alors elle alla vers elles, les éteignit les unes après les autres, passa son doigt sur toutes les fumées fines qui montaient vers le plafond. Lorsqu'elle en eut assez, elle retourna sur le perron, prit un autre petit cake, trois pralines, et rentra dans la maison. C'est alors qu'elle aperçut la dame installée au fond de la salle à manger dans un fauteuil surélevé. Elle ne reconnut pas tout de suite M^{me} Mallet dans cette espèce de robe blanche longue. La vieille dame s'était fardé le visage et portait une sorte de couronne sur la tête, de

ces couronnes en carton doré que l'on vendait avec la brioche des Rois.

De sa main droite, elle fit signe à la petite fille d'entrer. Léonie, d'abord saisie, commençait de pouffer sournoisement.

— Bonjour, dit M^{me} Mallet. Je suis heureuse de vous accueillir dans mon royaume.

Léonie continuait de rire nerveusement.

— Tout est pour toi... Tu as vu les jouets ?

— Ils sont moches, dit l'enfant.

— Ils sont moches ! répéta M^{me} Mallet, ulcérée.

Elle faillit se lever brusquement et crier à la petite fille de partir, dut faire un effort violent sur elle-même pour rester impassible.

— Bon, reconnut-elle, ils sont moches. Les gâteaux et les bonbons aussi ?

— Non, dit Léonie. Je les aime bien.

Se souvenant qu'il lui restait des pralines, elle les fourra dans sa bouche.

— Tu as éteint toutes les bougies ? Veux-tu prendre ces allumettes sur la table et les rallumer ?

À cause des pralines, elle ne pouvait parler. Elle regarda la boîte d'allumettes avec méfiance.

— Qu'attends-tu ?

— Maman ne veut pas, fit la gosse après avoir avalé.

— Elle ne veut pas chez toi, dans ta maison, mais ici, moi, je veux bien que tu prennes les allumettes.

Léonie se fourra un doigt dans le nez, indécise, regarda autour d'elle puis examina le siège de M^{me} Mallet. C'était un énorme fauteuil d'osier qu'elle avait placé sur une sorte d'estrade recouverte d'un vieux tapis. Il cachait deux caisses fabriquées par son mari et d'une solidité à toute épreuve. D'ailleurs, elle avait eu le plus grand mal à les traîner depuis le fond du couloir.

— Vous êtes une reine ?

— Une fée.

— Laquelle ?

— Eh bien, la fée... La fée Mistinguette.

Elle lançait le premier nom qui lui venait par la tête.

— C'est quoi, la fée Mistinguette ?

— Une gentille fée qui est très bonne pour les enfants et leur accorde tout ce qu'ils veulent mais pour cela les enfants doivent aller rallumer les bougies du couloir.

Léonie fit une grimace, prit la grosse boîte et l'ouvrit. Elle en tira une allumette. Ce n'était pas la première fois qu'elle en allumait. D'ordinaire, elle le faisait en cachette dans le jardin. Elle avait de plus en plus de mal à s'en procurer puisque sa mère utilisait un allume-gaz

électrique et son père un briquet. Mais sa grand-mère Augusta avait toujours une bougie dans sa chambre et des allumettes. En cas de panne d'électricité. Elle ne voulait jamais se servir d'une torche électrique.

— Va, maintenant.

Pendant plusieurs minutes, la petite s'affaira dans le couloir, dut craquer une douzaine d'allumettes avant de rallumer toutes les bougies. Au moment de revenir dans la salle à manger, elle courut au-dehors pour prendre encore des gâteaux.

— Voilà, madame la Fée, dit-elle, tout est allumé.

— Très bien... Tu ne mens pas, au moins ?

Léonie, qui commençait à manger ses gâteaux, secoua la tête. M^{me} Mallet parut très satisfaite et elle l'était vraiment. Léonie acceptait d'entrer dans le jeu. Déjà elle l'avait appelée madame la Fée. Lorsqu'elle l'avait vue pouffer au début, puis lui avait déclaré crûment que ses jouets étaient moches, elle avait bien pensé échouer. Mais tout allait bien désormais.

— Très bien, dit-elle. Tu peux faire un vœu.

L'enfant continua de mastiquer. Ce mouvement rendait sa mâchoire inférieure encore plus lourde, un peu bestiale et dans la demi-obscurité de la pièce sa peau blême avait une teinte encore plus désagréable.

— C'est quoi, un vœu ?

— Un souhait.

— Je ne sais pas.

Elle regarda autour d'elle, leva les yeux au plafond, parut chercher quelque chose.

— Transformez-vous en chat, dit-elle.

— En chat ?

— En chat noir et blanc.

— Bien, dit M^{me} Mallet. Cette nuit, je me transformerai en chat et j'irai miauler sous ta fenêtre.

— C'est pas vrai.

— Si. Mais je ne peux le faire que la nuit. Demande-moi autre chose, si tu veux.

— Je ne sais pas.

— Cherche... Va prendre un autre gâteau. Tu trouveras en chemin.

La petite fille obéit, revint les mains pleines :

— Je veux de la limonade, fée Mistinguette.

— Bien, va en chercher dans le frigo.

Quelle bonne idée elle avait eue le matin même d'en acheter une bouteille. La vieille Augusta avait dû un jour parler devant elle du goût de sa petite-fille pour cette boisson et elle s'en était souvenue à l'épicerie. Une chance inespérée.

— Apporte deux verres. Tu en trouveras sur l'évier.

Léonie mit assez longtemps pour rapporter le tout.

— Tu as oublié le décapsuleur. Il est dans le tiroir de la table de la cuisine.

L'enfant alla le chercher.

— C'est drôle, votre cuisine.

— Pourquoi ?

— Chez nous, c'est plus joli.

— Tant mieux ! fit M^{me} Mallet, vexée.

Elle remplit les verres, leva le sien.

— Je bois à ta santé. Demain, tu pourras faire un autre vœu. Tu auras toute la nuit pour y réfléchir.

— Pourquoi demain ?

— Un seul vœu par jour.

— C'est de la blague. Vous aviez déjà la limonade et vous ne vous transformerez pas en chat.

— Si, dit M^{me} Mallet, et si tu ne le crois pas, il te sautera dessus.

La petite lui jeta un regard inquiet.

— La fenêtre est fermée.

— Je passerai à travers.

— Pas vrai.

M^{me} Mallet se rendit compte que l'enfant l'entraînait sur la voie dangereuse des chamailleries.

— Demain, tu pourras revenir. Il y aura une surprise pour toi.

— C'est quoi ?

— Tu verras bien. Mais je crois qu'il est l'heure que tu rentres dans ta maison. Moi, je vais disparaître.

— Pas vrai.

Elle était allée trop loin et ne savait comment se tirer d'affaires devant cette enfant incrédule. Ce n'était pas tout à fait la réussite qu'elle espérait et sa décoration, par exemple, lui apparaissait soudain assez minable. Les jouets n'étaient que des objets de rebut. Seuls les gâteaux et les bonbons sauvaient les apparences.

— Allez, maintenant tu peux repartir.

— J'ai le temps.

— Et si ta mère t'appelle ?

— Pas encore.

M^{me} Mallet se trouvait coincée dans son fauteuil. Pour descendre de cette estrade improvisée, elle devrait commencer par s'asseoir sur le bord, car jamais, à cause de sa jambe, elle n'oserait enjamber. La petite fille aurait d'autres raisons de se moquer d'elle. Si elle avait été moins braquée contre les enfants et contre celle-là en particulier, elle aurait soigné sa mise en scène, mieux réussi en montrant une gaieté un peu folle. Au contraire elle restait assez figée, ce qui ajoutait à son

ridicule.

C'est le moment que choisit quelqu'un pour agiter avec vigueur la clochette depuis le portail.

CHAPITRE VII

La petite fille ne manifesta aucune émotion alors que M^{me} Mallet se dressait sur l'estrade, essayait fébrilement de déboutonner sa vieille robe qu'elle avait enfilée sur ses vêtements habituels. La couronne en carton tomba au sol et Léonie la ramassa pour la poser sur sa propre tête.

— Va-t'en vite chez toi. C'est peut-être ta mère ou ta grand-mère qui viennent te chercher.

— Pas grand-mère, dit l'enfant sans la moindre panique.

M^{me} Mallet réussit à retirer sa robe, dut s'asseoir sur le bord de l'estrade, non sans mal, pour descendre.

— Pourquoi tu ne sautes pas ?

Sans répondre, elle se hâta vers le couloir, descendit le perron en essayant de ne pas voir les jouets, les rideaux tendus, les lanternes en papier. Ça ne pouvait être que le facteur... Elle le recevrait au portail. Personne ne devait entrer chez elle et voir ce qu'elle avait fait. Mais pourquoi le facteur aurait-il sonné ? Elle n'attendait aucun envoi recommandé.

Dans l'allée elle se retourna et gémit de désolation. Quelle idée stupide ! Elle avait agi comme si elle était seule au monde, comme si personne ne pouvait la déranger.

Plus loin, elle s'arrêta. Pourquoi aller ouvrir ? Rien ne l'y obligeait. Elle pouvait très bien être absente. Puis elle songea aux voisins qui surveillaient ses allées et venues et qui savaient qu'elle était réellement chez elle. Si, par malheur, elle ne répondait pas, ils trouveraient une bonne raison d'intervenir, feraient mine de s'inquiéter et découvriraient l'étrange installation.

Désespérée, furieuse parce que la sonnette ne cessait de s'agiter dans son dos, elle dut aller jusqu'au bout de son martyre, atteignit le portail hors d'haleine, entrouvrit le petit volet de tôle. Le visage de M^{me} Hauser, l'assistante sociale, apparut. Elle parut stupéfaite et M^{me} Mallet se souvint du maquillage outrancier qui la défigurait.

— Mais que vous arrive-t-il ?...

— Rien... Je m'amusais...

— Vous vous amusiez ? répéta la grosse blonde.

Jamais ses yeux n'avaient autant ressemblé à ceux d'une chouette. Elle devait souffrir de la glande thyroïde pour les avoir ainsi.

— Je peux entrer, madame Mallet ?

— Pas maintenant, je suis occupée.

— Mais c'est pour votre demande d'aide-ménagère... Il faut s'y prendre à l'avance... Il y a des papiers à remplir.

— Je n'en veux pas.

— Vous n'en voulez pas, fit l'assistante, offusquée, mais c'est vous-même qui avez souhaité...

— J'ai changé d'avis.

Puis, soudain, elle réalisa son erreur. En répondant ainsi, elle laissait entendre qu'elle avait choisi une autre solution. Personne ne devait savoir ce qu'elle projetait avant que l'affaire ne soit complètement terminée.

— Donnez-moi ces papiers... Je les remplirai et je les déposerai à la mairie demain.

— Je dois les remplir moi-même, répliqua M^{me} Hauser.

M^{me} Mallet soupira. Elle allait devoir boire la coupe jusqu'à la lie. La femme allait entrer, voir ces oripeaux qui pendaient à sa porte, ces vieux jouets, n'hésiterait pas à penser que la vieille dame devenait complètement folle.

— Pas maintenant, dit-elle. Une autre fois.

— Je ne pourrai pas revenir sans cesse ! s'écria M^{me} Hauser. J'ai bien d'autres choses à faire...

— Non, vraiment ce n'est pas possible, murmura M^{me} Mallet en commençant à refermer le volet.

Mais l'assistante passa sa main avec une rapidité stupéfiante.

— Qu'y a-t-il, madame Mallet, est-ce que quelque chose vous préoccupe ?

— Non, pas du tout... Mais il m'est impossible de vous recevoir.

Le bas tranchant du volet effleurait la main grassouillette et elle aurait aimé l'enfoncer à la volée dans cette chair ennemie, la faire saigner. Peut-être que M^{me} Hauser prit peur, car la main disparut et elle put refermer. L'assistante cria quelque chose depuis le chemin mais elle n'écoutait plus, revenait en toute hâte vers sa maison.

Et puis, soudain, elle devina ce qu'allait faire M^{me} Hauser. Elle se hâta encore plus, atteignit le perron, complètement épuisée mais l'escalada pour arracher les rideaux et les sortes de tentures. Depuis le grenier des voisins on pouvait plonger dans son parc. Ces gens-là pouvaient accepter que l'assistante sociale y grimpe pour jeter un coup d'œil chez elle.

Dans un dernier effort, elle enleva aussi les lanternes en papier, les jeta en bas du perron, côté garage. D'un coup elle avait supprimé cet air insolite de fête qu'elle avait voulu donner à sa maison et personne ne pourrait en tirer des conclusions inquiétantes.

Exténuée, elle alla s'asseoir dans sa cuisine, resta prostrée durant de longues minutes. Le bilan de cette matinée lui paraissait catastrophique, même si Léonie avait accepté de pénétrer chez elle. Quelle idée démentielle ! Fallait-il devenir sénile pour penser qu'elle pouvait séduire une enfant, s'en faire une alliée avec quelques bouts de tissus et des jouets cassés. Elle avait atteint le fond du dérisoire.

Plus tard, elle se versa un peu de vin dans un verre, le but d'un trait. Cela lui fit du bien, lui rendit toutes ses perceptions sensibles. L'odeur des bougies lui rappela qu'il y en avait une douzaine qui brûlaient dans le couloir. Elle alla les souffler, les emporta toutes pour les jeter dans un tiroir. Elle aperçut son visage dans un miroir, poussa un cri de stupeur, comprit la réaction de l'assistante sociale. Les vieux fards qu'elle avait utilisés n'avaient pas résisté à la chaleur, à la transpiration. Ils coulaient, la transformant en véritable monstre. Sous ses yeux, par exemple, le mascara formait des cernes de plus en plus excentriques avec des traînées sales entre eux.

Se demandant combien de temps lui serait encore nécessaire pour faire disparaître les dernières traces de son coup de folie, elle grimpa douloureusement l'escalier intérieur, alla nettoyer son visage dans la salle de bains. Elle eut beaucoup de mal à le rendre normal faute d'un lait démaquillant. Il y avait des années qu'elle n'utilisait plus ce genre de produits, se contentait en général d'un peu de rouge à lèvres et de rosir ses joues.

Écœurée, malade de dégoût, elle gagna sa chambre, se jeta sur son lit et se mit à sangloter nerveusement sans qu'aucune larme coule de ses yeux.

Elle finit par s'endormir et ce fut la faim qui la réveilla juste avant 3 heures. Elle se sentait un peu mieux et descendit à la cuisine pour faire griller le morceau de saucisse de Toulouse achetée le matin même. Elle ouvrit une boîte de petits pois qu'elle fit réchauffer dans la graisse fondue.

Un peu plus sereine, elle s'attabla devant son assiette, se versa un verre de vin. Et la maudite sonnette tinta de façon particulière. La main d'Augusta avait une sorte de nonchalance impérative pour l'agiter qu'elle reconnaissait la plupart du temps.

— Mais vous êtes encore à table ! s'écria son amie en désignant la serviette qu'elle avait emportée pour aller ouvrir sans même s'en rendre compte.

— Je suis un peu en retard...

— Je peux revenir...

— Non... Je vais tout transporter dehors et vous me tiendrez compagnie.

Elle était tranquille de ce côté-là, Augusta refusant désormais de pénétrer dans la maison dont elle se méfiait comme de la peste. Craignait-elle que celle-ci ne l'ensorcelle au point de lui faire renoncer à son opposition ?

— J'apporte un plateau avec mon repas. Que voulez-vous boire ?

Elle jeta un regard critique à l'assiette de Raymonde.

— Vous ne trouvez pas cette saucisse un peu trop grasse ?

— Pas du tout.

— Quand les enfants en mangent, moi je prends du jambon... De même pour les petits pois, ils me dérangent.

— Tiens, mais vous êtes difficile ?

— Non, mais délicate, rectifia Augusta.

— Moi, je suis très facile à nourrir. Un rien me fait plaisir, fit suavement Raymonde.

M^{me} Pesenti pinça les lèvres, regarda autour d'elle comme si le spectacle de son amie en train de dévorer l'écœurerait. Chaque fois que M^{me} Mallet prenait un peu de vin, elle levait les sourcils en signe de désapprobation.

— Voilà, dit Raymonde. Ça va mieux.

— Mais pourquoi avez-vous déjeuné aussi tard ?

— Je me sentais fatiguée et je suis allée dormir un peu, voilà tout.

Dès le lendemain Augusta saurait qu'elle avait été vue par l'assistance sociale le visage horriblement maquillé et dans un état proche du déséquilibre mental. Elle rapprocherait cette information de ce repas pris à une heure anormale et en ferait des déductions défavorables. C'était préoccupant pour M^{me} Mallet.

— Je vais faire un peu de café. En prendrez-vous ?

— Vous savez bien qu'avec mon cœur... Juste un peu de cassis.

— Très bien.

Depuis la cuisine, M^{me} Mallet lui adressa de longs regards dédaigneux et même des grimaces. Quelle mijaurée !

— Je ne mange jamais de saucisse ni de petits pois et je prends du jambon, fit-elle en la contrefaisant. Eh bien, moi, ma chère, je suis très facile à nourrir et j'embêterais certainement moins votre belle-fille que vous ne le faites. Oui, parfaitement. Quand on a la chance d'être prise en charge, on ne complique pas ainsi la vie des gens qui vous servent.

Elle rapporta sa tasse de café et le cassis de sa vieille amie. Celle-ci but plusieurs gorgées, soupira d'aise.

— Je suis très heureuse aujourd'hui.

— Aujourd'hui seulement ?

— Hier au soir, j'ai mis les choses au point avec Laurent.

Le cœur de M^{me} Mallet parut errer dans son corps en battant très

fort. Elle le sentait contre ses tempes et puis dans ses mains aux doigts fermés en forme de poings.

— Vos paroles en l'air chez le notaire ont semé la perturbation et hier au soir il a essayé de me convaincre qu'il pourrait venir vous faire une visite pour voir ce fameux garage.

— Ce n'étaient pas des paroles en l'air, dit Raymonde.

— Bof, vous faites n'importe quoi pour vous rendre intéressante. Et aussi parce que vous avez peur de cette pétition des voisins... Vous craignez qu'on ne vous oblige à vendre...

— On ne peut pas m'y obliger.

— Et s'ils vous font interner ? Il suffit que le maire soit d'accord et de l'avis de deux médecins, vous savez.

Tant de méchanceté la suffoqua et elle ne savait plus si elle devait expirer ou inspirer, dut se lever pour que le réflexe respiratoire lui revienne tandis qu'Augusta la surveillait du coin de son œil bleu de glacier.

— Vous voyez bien que vous n'êtes pas en bonne forme...

— S'ils me font interner, ils ne pourront me faire vendre... Mes biens seront sous séquestre, en somme.

Augusta parut douter de ses connaissances juridiques. Elle s'assit de nouveau, reprenant peu à peu sinon son calme, du moins une certaine combativité.

— Votre fils voulait venir me voir ?

— Oh ! c'est fini !... J'y ai mis vite le holà... Vous pensez comme j'allais l'encourager. Il a bien vu que je n'étais pas contente et il n'a pas trop insisté.

— Et votre belle-fille ?

— Vous savez, elle...

— N'a-t-elle pas voix au chapitre ?

— C'est mon fils qui est maître chez lui.

— Et par son entremise vous, en fait.

Augusta ne le prit pas pour un coup de griffe. Au contraire, elle parut satisfaite que l'on reconnaisse son autorité sur son fils et se rengorgea comme un paon.

— Mais elle fait la tête, reconnut M^{me} Pesenti.

Elle aussi se laissait aller à rêver. Elle se voyait déjà la femme d'un garagiste comme si c'était une honte d'être celle d'un ouvrier.

— Non, mais je vous assure que ces jeunes femmes m'étonneront toujours. Moi, je n'ai jamais voulu autre chose du temps de mon mari. Nous étions heureux... Il ne gagnait pas beaucoup mais c'était quand même sûr... D'ailleurs Laurent aurait dû rentrer à l'Arsenal comme son père. Il ne serait pas au chômage.

Dans son vaniteux triomphe elle laissait échapper quelques gouttes d'une liqueur réconfortante pour M^{me} Mallet. Claire Pesenti paraissait

séduite par les rêveries de son mari. La prétentieuse Augusta pouvait les réduire au silence en sa présence, ils n'en finissaient pas d'entretenir leur chimère une fois dans leur lit et peu à peu celle-ci devait leur apparaître comme un projet réalisable et raisonnable. Bien entendu, l'obstacle majeur restait Augusta.

— Je leur ai dit que s'ils continuaient à envisager une telle folie, je partais, j'allais à l'hospice, n'importe où et qu'ils auraient ça sur la conscience. Mon fils m'a alors assuré que je n'avais rien à craindre, qu'ils n'avaient fait que parler de ça sans y attacher beaucoup d'importance.

— Il l'a dit ?

— Oui, il l'a dit.

Elles échangèrent un long regard. M^{me} Mallet ne la croyait pas. Du moins pas pour l'instant. Laurent reviendrait visiter le garage et lui dirait que c'était pour lui-même qu'il envisageait la possibilité de s'installer.

— Avez-vous eu des visites ? lui demanda Augusta.

— Oui... Hier au soir... Cette personne doit revenir incessamment.

— Vous avez fixé vos conditions ? demanda négligemment l'autre.

M^{me} Mallet eut une moue qui signifiait que la chose n'avait pas tellement d'importance. Du coup, Augusta s'en trouva profondément agacée et remplie de curiosité.

— Vous le connaissiez ?

— Pas du tout.

— Les nouvelles vont vite... Pour un si petit village...

Elle en paraissait déçue. Raymonde buvait du petit-lait, oubliait cette histoire horrible de pétition. Mais dès le lendemain Augusta pourrait reprendre l'avantage. Cette horrible vieille était à tuer, vraiment à tuer. Comment sa belle-fille pouvait-elle la supporter, surtout dans une maison si petite où toutes les pièces s'ouvraient sur un tout petit hall ?

— Un peu plus de cassis ?

— Non, merci... Je crois qu'il commence à aigrir.

Raymonde déboucha la bouteille, en renifla le contenu et protesta :

— Absolument pas ! Il est toujours excellent.

— Il a un arrière-goût.

Raymonde lui aurait bien cassé la bouteille sur ses cheveux de fausse blonde. Elle imaginait la liqueur de cassis coulant lentement sur ce visage blême. Comme un sang trop épais.

— N'empêche, dit-elle un peu plus tard, vous avez tort de les faire chanter avec cette histoire d'hospice. S'ils vous prenaient au mot ?

— Ça ne changerait rien, dit Augusta avec une assurance horripilante. De toute façon, ils ne pourraient pas vendre la maison.

— Pourquoi donc ?

— Ils ont besoin de ma signature. C'est moi qui ai fourni la somme qu'il fallait payer comptant. Et comme je ne suis quand même pas assez naïve pour donner mon argent sans contrepartie, j'ai obtenu d'être copropriétaire. Vous comprenez, on ne sait jamais. Laurent, que Dieu le conserve longtemps en bonne santé, pouvait mourir et je n'avais aucune raison de faire confiance à cette fille... Vous savez, il l'a prise avec juste une robe sur le dos... Son père était marchand forain... Ou quelque chose dans ce goût-là. Pas de trousseau, évidemment.

— De nos jours..., essaya de dire Raymonde.

— Pas trois sous d'économies... Et une ménagère détestable. J'ai dû tout lui apprendre. Tout.

— Donc, ils ne peuvent pas vendre la maison sans votre accord ?

— Voilà.

— Pourtant, je croyais que nul n'est tenu de rester dans l'indivision ?

— Mon fils ne me mettrait quand même pas à la porte de chez moi ? Cette chambre que j'occupe, je l'ai payée en somme. S'il faisait ça, tout le monde lui tournerait le dos. De toute façon, ça ne lui porterait pas bonheur. Il le sait et ne le fera jamais. Quand je serai morte, ils feront ce qu'ils voudront.

— Si vous vivez centenaire, ils seront à la retraite, lui fit constater Raymonde.

— Eh bien, ils comprendront que j'ai agi dans leur intérêt... Et si vous avez des idées sur eux vous feriez mieux de les oublier...

— Je n'ai aucune visée sur votre fils ! déclara sèchement Raymonde. Ce n'est d'ailleurs pas exactement le genre de personne qui conviendrait.

Ce fut le tour de M^{me} Pesenti d'en perdre le souffle. Elle porta la main à sa poitrine, respira très fort par le nez durant quelques secondes.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Que votre fils ne conviendrait pas, un point c'est tout... Il faut quelqu'un qui ait de l'ambition, des idées, un homme entreprenant... Votre fils, vous l'avez pour ainsi dire étouffé et à près de quarante ans il se comporte encore comme un enfant de dix ans. Ce n'est quand même pas normal. Vous comprendrez que l'on doive se méfier d'un homme qui vit encore dans les jupons de sa mère.

— C'est pour... c'est pour m'insulter que vous m'invitez chez vous ? articula Augusta, livide.

— Mais non. Je ne vous insulte pas. Je vous dis la vérité... D'ailleurs, vous-même ne me ménagez guère... Est-ce que je vous offrirai un peu de thé pour 16 heures avec des gâteaux que j'ai faits moi-même ?

Partagée entre son envie de faire un éclat en s'en allant et sa gourmandise, Augusta finit par adopter une demi-bouderie qui gonfla son menton et lui donna l'apparence d'un oiseau mâle au moment de sa parade amoureuse.

CHAPITRE VIII

Le lendemain matin, elle rentrait du village lorsque la voiture de M^{me} Hauser s'immobilisa à sa hauteur. L'assistante sociale se pencha pour ouvrir la portière droite.

— Je vous emmène ? Justement j'allais chez vous pour ces fameux papiers...

M^{me} Mallet désigna son caddie.

— Attendez, dit la grosse femme blonde.

Elle descendit, chargea la poussette à l'arrière de sa voiture, aida M^{me} Mallet à s'installer.

— Vous êtes quand même handicapée avec votre jambe... Il n'est pas possible que vous restiez seule.

— Non, je ne peux pas rester seule, approuva M^{me} Mallet.

M^{me} Hauser s'y trompa, cacha mal sa satisfaction.

— Il est possible que vous ne puissiez bénéficier d'une aide-ménagère avant plusieurs mois. Les effectifs sont peu nombreux et les demandes croissent. Ne croyez-vous pas que vous pourriez envisager raisonnablement d'aller passer l'hiver dans une maison confortable ? Justement, je connais bien la directrice des Glycines...

— Je ne veux pas rester seule, mais je veux rester chez moi, déclara tout net la vieille dame. Si vous êtes venue pour essayer de m'entortiller, j'aime autant rentrer chez moi à pied. Comment ça s'ouvre, ce machin ?

— Non, attendez ! s'affola l'assistante... Nous n'en parlerons plus. Je vais vous faire remplir ces papiers... Vous êtes vraiment obstinée, vous.

— C'est ainsi.

Elle voulut tirer la poussette mais M^{me} Mallet n'y consentit pas. Elles remontèrent l'allée vers la maison et la vieille dame constata que l'assistante regardait autour d'elle avec soin.

— Hier, dit-elle, j'ai été surprise de vous voir maquillée de cette façon. Vous m'avez fait très peur.

- Oh ! je m’amusais un peu.
- Vous vous amusiez ! répéta M^{me} Hauser, consternée.
- Mais oui... Il ne vous arrive jamais, quand vous êtes seule, de vous déguiser ?
- Me déguiser ?
- Moi, j’adore. Je ne fais de mal à personne, si ?

M^{me} Hauser hochait la tête sans paraître bien convaincue. Pour cette femme méthodique, tous ces assistés qu’elle visitait, tous ces cas sociaux qui dépendaient d’elle se trouvaient à la limite de la normalité. Elle ne devait jamais les considérer comme des hommes ou des femmes entièrement libres de leurs faits et gestes ; elle guettait plutôt les signes précurseurs du dérèglement mental ou social. Et ses visites à répétition n’arrangeaient rien. À la fin, M^{me} Mallet avait l’impression d’être véritablement traquée. D’autant plus que cette grosse bonne femme couchait avec le futur promoteur du lotissement et qu’elle dépendait étroitement du maire, conseiller général du canton.

Avait-elle eu le temps la veille, depuis le grenier de la voisine, de surprendre la décoration de la façade, les tentures, les lanternes japonaises, les différents objets descendus du grenier et dont M^{me} Mallet s’était débarrassée en les portant au garage ? Comme elle ne cessait de regarder autour d’elle, la vieille dame eut quelques craintes.

- Vous cherchez quelque chose ?
- Non, je trouve votre parc très agréable.
- Voilà pourquoi je ne veux pas le quitter.

Dans la cuisine, M^{me} Hauser ouvrit sa serviette, sortit un formulaire, regarda les traces du dernier incendie ostensiblement.

- J’espère que vous faites attention.

M^{me} Mallet ne supportait pas ce ton condescendant qui paraissait s’adresser à un enfant. C’était comme dans les hôpitaux, on infantilisait les rapports.

— Non, dit-elle, je ne fais pas attention. Je suis quand même encore libre de ne pas faire attention ?

— Oui, mais à condition alors de ne rien devoir à la collectivité, de ne pas engager les autres à venir vous aider.

- Ce n’est jamais moi qui ai appelé les pompiers..., dit-elle.

— Quand vous aviez votre col du fémur cassé, vous avez été bien contente qu’on les prévienne. Ne dites pas le contraire !

- Je paye des impôts comme tout le monde.

M^{me} Hauser s’assit et commença à écrire.

- Vous vivez vraiment seule ?

— Comme vous voyez.

Les yeux de hibou se firent soupçonneux.

— Vos voisins se demandent si vous ne recevez pas des gens à l'insu de tout le monde.

— Que vont-ils chercher là ? s'exclama M^{me} Mallet avec colère.

— Ils vous ont entendue parler avec quelqu'un.

— Ils m'espionnent vraiment de près.

— Ou alors parlez-vous seule ?

M^{me} Mallet haussa les épaules.

— Cela ne vous arrive jamais ?

— Il s'agit de vous, pas de moi... Vous savez que c'est la preuve que vous ne supportez pas votre solitude ?

— Écoutez-moi, dit M^{me} Mallet. Ou nous remplissons ce formulaire ou vous me fichez la paix. J'ai pas mal de choses à faire en ce moment.

D'un long regard l'assistante sociale remarqua la vaisselle entassée dans l'évier, la cuisinière à gaz graisseuse, la poussière accumulée sur les meubles, le carrelage qui aurait eu besoin d'un nettoyage sérieux.

— Vous avez vraiment besoin d'être secourue, dit-elle enfin.

C'était une formule ambiguë qui n'apporta aucun apaisement à l'inquiétude de la vieille dame.

— Ces temps-ci j'ai un peu négligé la maison, dit-elle précipitamment, mais je vais me mettre à l'ouvrage.

— En attendant cette aide-ménagère qui risque de ne pas venir tout de suite, voulez-vous que je vous envoie quelqu'un ? Une personne très active qui nettoiera votre maison de fond en comble pour une somme raisonnable.

— C'est inutile. Je suis encore assez alerte pour le faire moi-même.

Elle signa la demande, raccompagna l'assistante sociale jusqu'au portail en s'efforçant de marcher sans traîner sa jambe.

— Est-ce vraiment pour vous déguiser que vous étiez maquillée de cette façon hier ?

— Mais bien sûr.

— Mais vous déguiser en quoi ?

— Je ne sais pas... Il y avait tous ces fards sur la tablette de mon lavabo et j'ai voulu voir. Vous m'avez surprise, c'est tout.

— Cherchiez-vous à faire peur à quelqu'un ?

— Non. À qui devrais-je faire peur ? Aux oiseaux ? Je ne suis pas quand même aussi effrayante qu'un épouvantail ?

— Il n'y a jamais des enfants qui pénètrent dans votre jardin ?

M^{me} Mallet continua de marcher comme si elle n'était pas bouleversée par cette question. Ces affreux voisins avaient dû encore l'espionner depuis leur grenier.

— Il n'y a pas d'enfants qui pénètrent dans mon jardin, affirma-t-elle.

— On m'a raconté le contraire, répliqua M^{me} Hauser. Ils enjambent

le mur tout au fond, derrière la maison et ils viennent marauder vos fruits et les premières noisettes. Vous ne les avez jamais surpris ?

— Non, jamais.

Cette nouvelle l'effrayait. Jamais elle n'avait eu peur de la petite Léonie. Mais des enfants beaucoup plus âgés représentaient un certain danger.

— Des garnements mal élevés certainement.

— On m'a donné leurs noms et j'irai trouver leurs parents pour les mettre en garde, dit M^{me} Hauser avant de sortir.

Une fois seule, M^{me} Mallet se hâta vers le fond du parc, contourna la maison sur la gauche, pénétra dans une zone où elle ne venait jamais, même pour ramasser des noisettes. Cet endroit, très ombragé par les noisetiers et quelques résineux plantés autrefois par son mari, l'impressionnait. Elle n'aimait pas ces sortes de sapins noirs qui atteignaient une taille élevée et donnaient un air sinistre à cette partie de la propriété.

Rapidement, elle découvrit des traces de passage, là où le mur se dégradait. Les enfants s'accrochaient au lierre et ce n'était qu'un jeu pour eux de sauter ensuite dans le parc. Elle suivit la traînée de leur passage dans l'herbe. Non contents de dérober les noisettes qui n'étaient pas tout à fait pleines, ils rampaient jusqu'aux cerisiers et aux pêchers. Bref, ils rejoignaient le domaine de la petite Léonie et jamais elle ne s'en était aperçue, ce qui la contrariait profondément. M^{me} Hauser avait donc marqué un point supplémentaire contre elle en lui faisant toucher du doigt combien elle était vulnérable dans sa solitude.

Il lui faudrait faire quelque chose, si jamais son projet ne se réalisait pas. Et, étant donné la résistance acharnée d'Augusta, elle n'avait plus qu'un très petit espoir, comptant sur la bru de celle-ci, Claire Pesenti, pour forcer son mari. Mais c'était une jeune femme effacée et habituée depuis toujours à subir l'influence de sa belle-mère.

Elle avait presque oublié Léonie lorsque celle-ci, imbuë d'une effronterie nouvelle, marcha résolument vers le perron, pénétra dans la maison et la surprit en train de nettoyer sa cuisine.

— Bonjour, fée Mistinguette.

M^{me} Mallet sursauta et faillit crier. Elle était à genoux sur le carrelage en train de passer la serpillière.

— Tu m'as fait peur, dit-elle.

— Le chat n'est pas venu cette nuit. Tu m'as raconté des blagues. Je viens chercher ma surprise.

S'aidant d'une chaise, M^{me} Mallet se redressa avec une grimace, furieuse d'avoir oublié cette fameuse surprise. Cette imbécile d'assistante sociale l'avait troublée avec ses questions, sa présence, ses révélations. Elle n'avait plus pensé qu'à rendre sa maison plus propre,

oubliait tout le reste. Elle n'avait vraiment plus toute sa tête à elle. Ils avaient tous raison de le penser mais auraient pu se dispenser de le lui faire remarquer. C'était un problème qu'elle devait résoudre seule, à sa façon, celle qu'elle estimait la plus favorable.

— Attends sur le perron, dit-elle, je vais la faire apparaître, ta fameuse surprise.

— C'est des blagues, répondit la petite.

— Tu verras.

Brusquement, elle se demandait si la petite fille n'allait pas considérer son achat avec mépris. Ce n'était pas grand-chose, un jouet qui se trouvait dans l'arrière-boutique de l'épicerie depuis des années et qui n'avait jamais eu l'heur de plaire aux enfants. Une sorte de singe dressé sur ses pattes arrière et qui battait du tambour en avançant. Il fallait le remonter avec une clé. L'épicière le lui avait vendu avec un sourire goguenard et évidemment tout le village serait rapidement au courant.

— Tu peux venir, cria-t-elle lorsque le singe fut sur la table.

Dès que Léonie parut, elle libéra le mécanisme et l'animal se mit à se dandiner en tapant sur son tambour. Le lourd visage de Léonie restait inexpressif, ni ravi ni déçu.

— Arrête-le, sinon il va tomber.

La petite avança la main mais la recula, comme effrayée. M^{me} Mallet dut faire rapidement le demi-tour de table pour empêcher le singe mécanique de s'écraser sur le sol.

— Tu es contente, pas vrai ?

Muette, l'enfant la regardait remonter la mécanique, remettre le singe sur ses pattes. Elle s'amusait vraiment à le voir se dandiner tout en battant du tambour.

— Tu vois, quand tu viendras me voir tu pourras t'amuser avec... Et il y aura toujours des gâteaux pour toi.

— J'en veux.

— Bien, tout de suite.

Elle sortit une assiette du placard, la tendit à la petite fille qui prit une poignée de congolais. Elle mordit dans un, recracha aussitôt :

— Bah ! c'est pas bon !

— Comment ce n'est pas bon ?

— Ils sentent mauvais.

Mon Dieu ! le roquefort ! Elle l'avait également enfermé dans le placard, car elle détestait le mettre au frigo. Et ces gâteaux spongieux avaient absorbé l'odeur du fromage.

— Attends, je vais te donner de la nougatine.

— Pourquoi ça sent toujours mauvais chez toi ?

M^{me} Mallet prit les nougatines dans un autre placard comme si elle n'avait pas entendu.

— Mamy, elle dit toujours que ça pue chez toi, que ta baraque est dégoûtante et que pour tout l'or du monde elle n'accepterait jamais d'y vivre.

— Elle le dit souvent ? demanda M^{me} Mallet, le souffle court.

— Tous les jours, à chaque repas... Papa, ça ne lui plaisait pas au début, mais maintenant il ne dit plus rien.

— Et ta maman ?

— Elle ne dit rien non plus...

— Et toi, que penses-tu de ce que dit ta mamy ?

— C'est moche chez toi... Ça fait peur.

— Ça fait peur ? Mais c'est une belle maison... On y est très bien, tu sais. J'y vis depuis toujours.

— Toi aussi, tu es vieille et moche...

Cette assimilation logique faillit tout gâcher. M^{me} Mallet, prise de fureur, avança de quelques pas pour gifler l'enfant et se préparait à lui crier de partir pour ne plus jamais revenir. Mais Léonie, sans se rendre compte du changement d'humeur, saisit le singe, le remonta et le remit sur la table. Alors elle sourit et M^{me} Mallet soupira de soulagement. À partir du moment où l'enfant se servait elle-même du jouet, ce dernier prenait enfin toute sa valeur. Dire qu'elle avait failli se priver à jamais de cette alliée hypothétique ! Elle imaginait ce qui aurait pu arriver si Léonie était rentrée en larmes chez elle pour raconter à sa mère et à sa mamy que la voisine l'avait battue. Elle préférerait ne plus y penser.

Pendant que Léonie s'occupait avec le petit singe, elle termina le ménage de sa cuisine et estima que M^{me} Hauser ne serait plus en droit de jeter autour d'elle un regard réprobateur. La cuisinière avait retrouvé son éclat, l'évier était net et le sol propre.

— Tu vois, dit-elle plus tard à Léonie, si tu venais un jour habiter ici, tu aurais souvent des surprises comme celle-ci.

L'enfant n'écoutait pas, du moins en apparence, mais M^{me} Mallet espérait que ses paroles se gravaient dans son subconscient et qu'elle modifierait peu à peu le jugement abrupt de Léonie.

— Tu pourrais faire ce que tu voudrais dans le parc, construire des cabanes par exemple.

— J'en ai déjà une chez moi.

— Oui, mais tu pourrais prendre tous les roseaux que tu voudrais. Et sur le petit ruisseau on pourrait même installer un petit moulin.

— C'est quoi, un moulin ?

Elle renonça vite à le lui expliquer. Les enfants d'aujourd'hui n'avaient plus les mêmes références que ceux d'autrefois. Elle ne savait que lui proposer comme perspectives amusantes. Déjà l'histoire de la fée Mistinguette avait été un échec cuisant.

Lorsque Léonie fut enfin partie, elle prépara son repas, le fit en

prenant des tas de précautions pour ne pas salir. Du coup, sa côte de porc lui parut moins savoureuse car elle n'avait pas fait frire de l'oignon comme à l'accoutumée.

Il s'avérait à la réflexion qu'elle accordait trop d'importance à Léonie. Toute l'influence qu'elle pouvait avoir sur elle se trouvait contrebalancée, détruite par celle d'Augusta qui était la véritable maîtresse de la famille Pesenti. À force de louvoyer avec ruse, elle en oubliait que sa vieille amie restait l'obstacle numéro un à ses aspirations. Elle avait essayé de se masquer la vérité en s'occupant de cette petite fille qu'elle détestait, pensant obscurément que cet effort méritoire aurait un jour sa récompense.

Dans l'après-midi, elle fut tentée d'aller faire une sieste, mais en montant l'escalier marche après marche, elle découvrit leur saleté. Depuis sa chute elle ne les avait plus cirées, craignant de glisser. Son accident s'était produit dans la salle de bains, bien sûr, et elle descendait avec précaution l'escalier en se cramponnant à la rampe. N'empêche que c'était dangereux. Et une chute depuis le premier, surtout pour une vieille femme, pouvait être mortelle.

Elle s'immobilisa à moitié escalade, regarda vers le bas. Les deux dernières marches étaient en pierres taillées. On aurait pu glisser tout du long et se fracasser le crâne sur elles.

Lentement elle commença à descendre, puis accéléra son rythme, parvint presque hors de souffle dans la cuisine. Elle remplit un seau d'eau, y ajouta un produit de nettoyage en quantité, emporta une brosse et la serpillière.

Marche après marche, elle se livra à un nettoyage consciencieux, ne sentant ni ses crampes aux genoux, ni la douleur de ses bras, et plus rapidement que prévu elle atteignit enfin le rez-de-chaussée, pensa qu'elle avait droit à un long repos et à une tasse de café. Mais cette dernière ne lui parut pas aussi revigorante qu'espéré. Il fallait qu'elle parachève son travail, qu'elle cire l'escalier.

Elle fouilla longtemps dans les placards avant de trouver quelques vieux fonds de boîtes qu'elle amollit sur le gaz et mélangea avec de la térébenthine. Tout en prenant les précautions voulues pour ne pas enflammer le tout. Les voisins et M^{me} Hauser, sans oublier le maire et le promoteur, ne seraient que trop satisfaits si elle mettait le feu une fois de plus.

C'était avec un pinceau qu'on faisait du bon travail. Elle imprégna chaque marche de cire à partir du haut pour laisser à l'ensemble le temps de sécher. Elle avait naïvement pensé avoir la force de faire briller l'escalier après cela, mais lorsqu'elle termina, elle ne put même pas se redresser, dut marcher à quatre pattes jusqu'à la cuisine, agripper une chaise pour s'asseoir non sans gémir de douleur.

Pendant une heure elle resta ainsi, exténuée, ne pensant ni à

manger ni à boire. Plus tard, elle fit chauffer un peu de lait, y plongea une biscotte qu'il lui fut impossible d'avalier.

Dans la nuit elle rêva qu'elle faisait briller son escalier comme un miroir, qu'il se transformait effectivement en une surface vitrée sur laquelle personne ne pouvait rester debout. Elle se réveilla très tôt, attendit impatiemment le jour pour se remettre au travail malgré ses courbatures.

CHAPITRE IX

À la façon dont Augusta scruta son visage, M^{me} Mallet comprit qu'elle savait que l'avant-veille elle s'était grotesquement maquillée. Elle tourna la clé et ouvrit le portail, reçut le baiser de cette judas en jupon avec un frisson. Les lèvres de la visiteuse étaient sèches et froides.

— Vous n'êtes pas déguisée aujourd'hui ?

Augusta frappait sans attendre, de plein fouet.

Raymonde eut un petit rire gamin.

— Vous vous attendiez à un masque de carnaval ?

— Mais enfin qu'est-ce qui vous a pris ?... Il paraît que M^{me} Hauser était horrifiée.

— Oh ! celle-là... La fantaisie et elle, ça fait deux.

— Parce que vous êtes fantaisiste, vous ?

— À ma façon, oui.

— Ça, je ne le croirais jamais... Pour aimer la fantaisie, il faut rester jeune et aimer les enfants. Or vous les détestez... Même ma petite Léonie, vous ne pouvez la souffrir.

Sur ses gardes, Raymonde se demanda si la petite chipie n'avait pas raconté n'importe quoi à sa grand-mère. Pourtant elle avait tout fait pour rentrer dans ses bonnes grâces.

— Qu'est-ce qui justifie votre affirmation ?

— Si vous croyez que ces choses-là ne se sentent pas.

— Vous venez pour déclencher une dispute ?

— Non... Ce n'est pas mon intention...

D'autorité elle se dirigea vers le salon de jardin, épousseta une chaise avant de s'asseoir le dos tourné à la maison. Une fois installée, elle examina longuement le visage de M^{me} Mallet au point que celle-ci s'en préoccupa :

— Qu'est-ce que j'ai ?

— Vous avez l'air vraiment fatiguée... Jamais je ne vous ai vu cette tête-là.

— Oh ! je me suis un peu démenée ces jours-ci. J'ai mis de l'ordre dans la maison.

— C'était vraiment nécessaire, fit M^{me} Pesenti.

— Oui, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que je vous offre ?

— Ce que vous voudrez, mais pas du cassis. Il est tourné.

— De la citronnade ?

Elle alla chercher le plateau déjà préparé, n'eut qu'à prendre la carafe d'eau fraîche dans le frigo.

— Vous ne m'avez jamais dit, lui jeta avec un air pincé Augusta, que Léonie venait vous rendre visite chaque matin depuis le début des vacances.

Raymonde accusa très mal le coup, dut pâlir sous le regard attentif d'Augusta, ne put répondre tout de suite.

— Je l'ai surprise ce matin lorsqu'elle ressortait de chez vous par ce trou dans la haie de cyprès... Vous auriez quand même pu m'en parler avant que je ne le découvre.

— C'est un petit secret entre nous, lâcha Raymonde d'une voix tremblante... C'est pourquoi je m'étonnais quand vous me disiez que je ne pouvais la souffrir.

— Je persiste à le penser. Vous l'avez attirée en vue de vous en faire une complice, n'est-ce pas ? Si vous croyez que je ne vois pas vos manigances... Jusqu'ici elles m'amusaient un peu, mais désormais elles commencent à me faire horreur.

— Mais de quoi voulez-vous parler ? s'exclama Raymonde avec le maximum de sincérité.

Après avoir bu une gorgée de citronnade, M^{me} Pesenti prit un air entendu.

— Vous me faites beaucoup de peine, Augusta, murmura-t-elle avec une grande détresse dans la voix.

L'œil bleu de son amie s'alluma un peu, de curiosité malsaine comme si la perspective de la voir pleurer la réjouissait à l'avance.

— Vous me prêtez n'importe quelle pensée... Et vous vous trompez tellement. Si vous saviez comme vous vous trompez. Moi qui n'ai rien dit pour que Léonie ne soit pas grondée... Je ne voyais aucun inconvénient à ce qu'elle pénètre en fraude chez moi.

— Vous l'avez attirée avec des gâteaux, des bonbons. Un soir, elle a même eu un début d'indigestion.

— C'était par pure maladresse... J'aimais bien la voir venir et j'ai essayé de lui faire plaisir... Et puis, que voulez-vous, il fallait bien que j'en profite un peu... D'ici la fin de l'été ce sera bien fini et à l'automne je ne crois pas que je verrai beaucoup d'enfants autour de moi.

Tout d'abord, Augusta ne prêta aucune attention particulière à ces paroles. N'ayant pas tout à fait épuisé sa rancœur sur le sujet de sa

petite-fille, elle désirait exprimer son ressentiment total. Et puis soudain, elle fronça les sourcils, parut réfléchir.

— Que venez-vous de dire ? s'exclama-t-elle.

— Que j'avais été maladroite, que je ne voulais pas...

— Non, le reste, la fin de votre tirade.

Raymonde détourna la tête, parut s'intéresser à une guêpe qui tournoyait autour d'elle, attirée par l'odeur sucrée de leur boisson.

— Pourquoi ne verrez-vous pas beaucoup d'enfants autour de vous à l'automne, parce qu'ils seront à l'école ?

Elle eut un petit sourire apitoyé qui renforça le désir d'en savoir plus d'Augusta.

— Vous avez dit ça d'un air vraiment désabusé.

— Que voulez-vous, dit M^{me} Mallet, il faut bien que je me résigne. Je deviens vieille, je suis seule... J'avais fait ce projet insensé mais il n'est venu personne. Il ne viendra d'ailleurs personne... Qui voulez-vous que ça intéresse ? S'occuper d'une vieille femme pour avoir au bout du compte une maison mal commode... Non, les jeunes d'aujourd'hui ne sont pas fous. Je peux vivre encore dix ans, vingt ans... Ils ne vont pas se charger de moi... Et puis chaque jour les mêmes travaux à accomplir, ces courses au village, la cuisine à faire, la maison à entretenir. La solitude... L'hiver, le froid, l'obligation de rester chez soi avec juste ce parc désolé à contempler depuis la fenêtre de ma cuisine.

Augusta se laissait émouvoir parce que Raymonde exprimait le fond de sa pensée, ne trichait plus. Elle n'avait jamais pensé qu'elle serait capable de parler ainsi, elle qui avait ruminé toute la nuit le discours qu'elle tiendrait à son amie. Et puis, brusquement, elle libérait son cœur, n'avait aucun effort à faire pour paraître sincère.

— Voyons, dit Augusta, terriblement gênée, il ne faut quand même pas vous résigner si facilement.

Brusquement, elle découvrait qu'elle n'avait que cette amie-là chez qui aller deux fois par semaine. La seule qui supportait son sale caractère et ses manies, même si elles se disputaient régulièrement. Raymonde lui servait de confidente, de souffre-douleur aussi. Où trouverait-elle un exutoire à son trop-plein d'agressivité lorsqu'elle ne serait plus là ?

— En avez-vous parlé à M^{me} Hauser ?

— Pas encore, mais promettez-moi le secret le plus absolu.

— Cela va de soi.

Elle comptait bien répandre la nouvelle dès qu'elle serait sortie de chez Raymonde. Une bonne moitié des habitants du village en seraient stupéfaits.

— Vous allez donc vendre ?

— Oui, certainement.

— Un bon prix si j'en crois la rumeur ? fit aigrement Augusta.
— Oh ! ça me laisse indifférente !
— N'empêche que vous allez pouvoir vivre comme une princesse avec de très hauts revenus... Si ce qu'on dit est vrai, cinquante millions anciens placés en rentes viagères, ça fait quand même beaucoup d'argent.

— Ça ne remplacera jamais mon indépendance...
— Vous n'êtes pas obligée d'aller dans une maison de retraite...
— Où voulez-vous que j'aille ?
— Louez un petit appartement... Engagez quelqu'un...
— C'est beaucoup trop compliqué encore pour moi... Non, on m'a parlé des Glycines...

M^{me} Pesenti se rembrunit encore.

— C'est une maison pour riches, ça... Chambre particulière, télévision, personnel soignant...

— Oui, je sais...
— Et vous prenez un air dégouté ?
— Ce n'est pas ainsi que j'envisageais de terminer mes jours... Et puis je crains les visages inconnus, je ne me lie pas volontiers... Je ne me retrouverai qu'avec des vieillards... Ici malgré tout, au moins une heure par jour au village, je voyais des gens de tous les âges... Là-bas je perdrai le sens des réalités...

— Vous faites bien la difficile... Mais peut-être que vous avez raison... Ces maisons ne sont pas toujours ce que l'on croit. Il y a des scandales tous les jours... On dit même qu'ils détournent les économies des résidents et parfois les traitent très mal.

Fielleuse, Augusta renversait la vapeur, ne supportant pas la pensée que cette femme de son âge puisse devenir une privilégiée sur la fin de ses jours.

— Évidemment ça ne vaut pas une gentille famille affectueuse et dévouée comme j'ai la chance d'en avoir une, ajouta-t-elle dans une dernière estocade.

Raymonde, qui depuis un certain temps avait dirigé habilement la conversation jusqu'à ce terme cruel, n'eut pas besoin de jouer la comédie pour paraître ulcérée. Les dernières paroles d'Augusta lui allèrent droit au cœur et la submergèrent d'écœurement. Elle se leva dignement, s'éloigna en direction de la maison.

— Raymonde ?

Elle continua de marcher, traînant la jambe, baissant la tête, véritable image de la désolation.

— Voyons, Raymonde, ne le prenez pas aussi mal.

Pour l'instant Augusta se souciait peu d'aller la rattraper pour la ramener vers le salon de jardin. Sa dignité s'y opposait. Elle se contentait de se retourner pour lui crier de revenir mais l'autre

s'obstinait, grimpait déjà le petit perron.

M^{me} Pesenti haussa les épaules.

— Après tout... Ça lui passera avant peu... Je vais la voir revenir dans quelques minutes, se dit-elle entre ses dents.

Et pour marquer son indifférence elle se versa un peu de sirop de citron, y ajouta l'eau de la carafe tiédie. Elle se força à boire malgré le manque de fraîcheur.

« Quand je vais raconter ça... », se dit-elle.

Mais elle n'en tirait pas toute la jubilation escomptée. Raymonde restait invisible dans sa maison et c'était bougrement ennuyeux. Elle avait envie de partir pour répandre la nouvelle stupéfiante mais n'osait quand même le faire sans s'être réconciliée avec sa vieille amie. Elle se retourna vers la maison, n'aperçut pas la silhouette de M^{me} Mallet derrière la fenêtre de la cuisine.

— C'est ennuyeux.

Elle reposa son verre, essuya ses lèvres avec le mouchoir qu'elle tira de sa manche. Cette sotte de Raymonde était bien capable de ne pas reparaître si elle n'allait pas à sa recherche. Et la pensée de pénétrer dans cette maison froide et pleine de relents écœurants ne l'enchantait pas outre mesure. Mais si Raymonde continuait à ne pas se montrer, elle serait bien forcée d'y aller. Elle ne voulait pas partir sans avoir une confirmation de sa stupéfiante décision. Toujours méfiante, elle ne répandrait pas un bruit aussi important sans avoir des assurances formelles. Elle aurait bonne mine si par la suite sa vieille amie démentait ses dires et prétendait qu'elle avait tout inventé.

Elle finit par se lever, quitta l'ombre douillette du pin parasol, une ombre qui transigeait avec le soleil sans apporter une trop grande fraîcheur, frissonna à l'avance de devoir affronter la température crue de la grande bâtisse.

En haut du perron elle commença à appeler :

— Raymonde ? Je crois que je vais devoir m'en aller... Ne voulez-vous pas me dire au revoir ?

La porte principale était grande ouverte et le vaste couloir exhalait, contrairement à son attente, une bonne odeur de cire. Raymonde lui avait effectivement parlé de ses travaux ménagers. Avait-elle réussi à faire entièrement disparaître les relents culinaires de la cuisine ?

Augusta, les bras croisés, les mains sur sa chair, prête à se hérissier, avança à petits pas, pénétra dans la cuisine, fit la grimace. Ici ce n'était pas encore tout à fait réussi. Subsistaient de vagues senteurs douteuses, mais enfin c'était propre. Elle resta un moment à la porte, ne sachant que faire, regrettant de s'être montrée aussi sèche avec sa vieille amie. Il allait falloir se réconcilier avec elle avant de pouvoir lui soutirer d'autres détails sur ses projets. Elle aurait tout juste le temps de faire un détour par le village avant de revenir chez ses

enfants.

Elle retourna sur ses pas, essaya d'ouvrir la porte de la salle à manger mais elle était fermée à double tour. Raymonde s'y tenait-elle ? Elle frappa discrètement, appuya son oreille contre le bois de la porte. Non, elle n'était pas là-dedans. Un peu oppressée, vaguement inquiète, elle visita le salon, haussa les épaules à cause des meubles protégés par des housses. Quel intérêt d'avoir une pièce dont on ne se servait pas ? Raymonde lui avait un jour fait voir le beau canapé en cuir, les fauteuils anglais, la bibliothèque en acajou. Une petite fortune sommeillait sous deux doigts de poussière.

La dernière pièce qui avait servi de bureau à M. Mallet s'était, au fil des années de veuvage, transformée en fourre-tout et elle referma aussitôt la porte, alla par pure curiosité tout au fond du couloir sous l'escalier, frôla le nez à cause d'une odeur de vin, comprit que Raymonde cachait là sa petite réserve de rouge. Elle s'approcha un peu plus, sentit les pavés bouger sous elle. Oubliant l'existence du puits intérieur elle pensa qu'ils étaient descellés et que cette affreuse baraque se délabrait chaque jour un peu plus.

Elle dut se résigner à aller au pied de l'escalier, le découvrit luisant de cire.

— Eh bien, fit-elle, si je me doutais...

Levant la tête elle cria :

— Raymonde, je vais partir !

Elle monta une marche, sentit ses semelles de cuir glisser sur le bois encaustiqué, saisit la rampe.

— Voyons, Raymonde !

Soudain elle eut très peur, fut sur le point de descendre cette marche, de se précipiter pour aller chercher un voisin. Si jamais Raymonde était malade, ou bien si... À la pensée de la trouver inconsciente ou morte dans sa chambre, le cœur lui manqua. Et, sans s'en rendre compte, elle franchit plusieurs marches d'un coup, s'immobilisa. Cette fois elle chevrotait :

— Raymonde, où êtes-vous ?

Avant d'aller chercher du secours il lui fallait être certaine de son affaire. Elle aurait bonne mine si en revenant avec la voisine Raymonde les attendait tranquillement assise dans le jardin. Elle continua donc de monter en maudissant cet escalier trop bien ciré. Il fallait qu'elle ait employé des quantités énormes d'encaustique pour obtenir ce résultat. L'imbécile ! Un jour elle dégringolerait, se casserait l'autre col du fémur ou se fracasserait la tête.

— Raymonde ?

La bonne odeur de cire finissait par l'entêter et elle regrettait presque les remugles habituels. De plus, cet escalier, symbole cossu d'une splendeur passée, la remplissait d'envie. Il l'humiliait

directement par son existence, indirectement parce qu'elle devait le gravir pour apporter sinon des excuses mais d'une certaine façon une reddition à sa vieille amie qui ne devait attendre que ça.

— Je vais finir par tomber, cria-t-elle, furieuse, et vous serez responsable... La Sécurité sociale se retournera contre vous... Vous aurez des tas d'histoires.

Le dérisoire de cette menace la fit rougir. Elle arrivait en haut des marches, ne voyait plus rien. D'ailleurs elle ne devait plus jamais voir quoi que ce fût. Quelque chose de silencieux surgit devant elle, la projeta avec une force énorme. Elle sentit qu'elle s'envolait dans la cage de l'escalier et n'en finissait pas de tomber.

CHAPITRE X

Vers la fin du mois de juillet tout le monde crut que la chaleur allait enfin laisser la place à un temps plus supportable. Il y eut un gros orage une nuit et le lendemain le temps plus frais amena M^{me} Mallet à porter un petit gilet de laine. Mais dès midi le soleil brûlant fit oublier cette fausse apparition de l'automne et elle put aller s'asseoir dans le jardin pour tricoter et profiter du bon air.

Depuis la mort de sa grand-mère, Léonie ne venait plus la voir. Elle ne pensait pas que la petite ait même repris ses visites clandestines dans les hautes herbes. Il y avait une dizaine de jours qu'Augusta reposait dans le petit cimetière de la commune. M^{me} Mallet avait assisté à la messe des funérailles, suivi à son pas le cortège qui égrenait sur sa route quelques vieillards comme elle. Elle avait été la dernière à parvenir au champ des morts, juste pour voir repartir le curé avec son enfant de chœur mais assez tôt pour embrasser le couple Pesenti avec des larmes dans la voix, en demandant où était Léonie.

— Chez une voisine, dit la mère ; nous n'avons pas voulu...

— Bien sûr... Ce n'est pas bon pour les enfants.

Maintenant elle était seule, surprise d'être délivrée d'Augusta et de son sale caractère. Elle ne pensait à elle que deux fois par semaine d'ailleurs, à l'heure de ses visites. Et pour l'instant elle profitait de l'été, de la nouvelle sérénité qui l'habitait. Elle faisait désormais confiance à l'avenir.

La mort accidentelle d'Augusta lui avait permis de dire son fait à M^{me} Hauser, l'assistante sociale. Devant plusieurs personnes elle lui avait reproché d'être indirectement la responsable de cette mort.

— Vous ne cessiez de me répéter que ma maison était sale, que je ne pouvais l'entretenir seule. J'ai voulu vous faire plaisir. C'est pourquoi j'ai ciré mon escalier aussi bien que possible. Cette pauvre Augusta ne s'est pas assez méfiée.

Ce jour-là, il y avait les gendarmes, le maire, d'autres personnes qui n'avaient rien à faire chez elle mais qui venaient en curieux suivre

l'enquête.

Augusta était tombée en arrière du haut des marches pour se fracasser la tête sur les deux dernières, celles en pierre. Raymonde n'avait menti que sur deux points. En disant que son amie était tombée seule et qu'elle était morte sur le coup. En fait, elle avait dû soulever sa tête par les cheveux pour la taper à plusieurs reprises sur l'arête usée de la deuxième marche. Puis elle avait couru comme une folle dans le chemin, appelé à l'aide.

La voisine était allée en chercher une autre avant de venir, avait pris le temps de faire téléphoner à un médecin, au maire. Les gendarmes n'étaient venus que plus tard alors que le couple Pesenti se trouvait là.

Laurent Pesenti, agenouillé près du corps de sa mère, lui caressait la joue d'un air absent. Sa femme, un peu en retrait, regardait autour d'elle. M^{me} Mallet, assise dans la cuisine, entourée de bonnes femmes, pouvait la voir tout examiner autour d'elle. Quelqu'un avait préparé du café et elle en buvait une tasse. Claire vint aussi en prendre une et parut surprise par les dimensions de la cuisine. Elle s'assit à côté de l'amie de sa belle-mère et au début elles échangèrent des réflexions désolées sur la pauvre Augusta. Mais insensiblement, et sans que Raymonde l'ait influencée, la jeune femme commença à s'intéresser à autre chose. À une seule chose en fait. À la maison. Elle paraissait surprise, finit par avouer que sa belle-mère lui avait dressé un tableau si noir des lieux qu'elle ne s'attendait pas à découvrir une si belle demeure.

C'était le mot qu'elle avait employé : belle demeure. Et M^{me} Mallet le conservait dans sa mémoire comme un talisman porte-bonheur. Une femme capable, en de pareils moments, d'exprimer une telle admiration ne pouvait être qu'une personne favorable à ses vues.

Depuis, elle ne l'avait jamais plus rencontrée, ce qui était un peu normal et ne l'inquiétait nullement. Cette jeune femme douce et discrète devait maintenant s'efforcer de faire oublier à son mari la mort de sa mère, et ce fils unique, un peu trop accaparé par une mère abusive, devait avoir un très gros chagrin. On disait qu'il allait au cimetière deux fois par jour et qu'il ne laissait jamais les fleurs se faner sur la pierre tombale de M^{me} Pesenti. Mais le temps continuait de s'écouler et cicatriserait cette douleur.

Raymonde n'avait pas accompli son acte sans y réfléchir. Elle s'était bien doutée que Laurent Pesenti commencerait par éprouver un sentiment d'horreur pour cette maison où sa mère avait trouvé une mort aussi affreuse que stupide. Il était certain qu'il avait complètement rejeté son projet de s'installer garagiste et que, pour l'instant, il devait même repousser avec indignation toute pensée ou insinuations extérieures sur le sujet. Mais il était au chômage et ne

trouvait toujours pas d'emploi. Et pourquoi leur villa ne serait-elle pas également source de souvenirs douloureux ? Augusta y avait vécu des années. Chaque matin, il lui avait apporté sa tasse de café. Elle était beaucoup plus présente dans cette villa que dans sa grande maison où elle n'avait fait que mourir. Il finirait par s'habituer à cette logique. Et dans l'ombre, Claire, sa femme, veillait au grain. Une fille aussi réservée devait cacher un caractère bien trempé. Raymonde avait lu de l'admiration dans son regard. En partant, elle s'était retournée à plusieurs reprises. Maintenant il ne devait pas s'écouler une journée, une heure sans qu'elle réfléchisse à cette occasion offerte.

La mort d'Augusta lui avait apporté sinon l'affection du moins la pitié de ses concitoyens, enfin de certains. On plaignait M^{me} Mallet d'avoir perdu une si gentille amie et surtout on devait regretter cette source intarissable de ragots. Plus personne ne savait comment elle vivait. M^{me} Hauser ne se rendait plus chez elle et le maire se gardait bien de parler de ses projets immobiliers.

Assise sous le pin parasol, elle se laissait aller à ces rêveries aimables, remettant sans cesse son retour à la maison. Pourtant elle avait préparé une bonne compote de pêches caramélisée qui rafraîchissait au réfrigérateur.

La clochette s'agita, d'abord faiblement, puis avec plus de fermeté. Elle se demanda qui pouvait lui rendre visite à cette heure, alla jusqu'au portail.

Claire Pesenti souriait de l'autre côté du portail. Elle se hâta de la faire rentrer alors que sa voisine, en train de ramasser des haricots verts dans le jardin, leur jetait un regard presque réprobateur. Elle devait estimer que la belle-fille de la morte aurait dû garder assez de dignité pour ne pas rendre visite à une maison responsable de la fin tragique de sa belle-mère.

— Voulez-vous entrer ou rester dehors ?

La jeune femme eut un sourire hésitant.

— J'aime bien votre demeure...

Ce mot inhabituel chez une fille aussi simple apparut de bon augure à M^{me} Mallet. Un mot de connivence en somme, un laissez-passer.

— Bien. Allons dans la cuisine.

— Je ne devrais pas... À cause de ma belle-mère...

Elle accepta de boire du cassis à l'eau, le trouva délicieux. Elle jetait des regards furtifs de tous côtés.

— Évidemment il faudrait tout refaire à neuf, dit M^{me} Mallet, mais à mon âge...

— Oh ! j'aime beaucoup... Il faudrait faire une cuisine paysanne... Sans trace de Formica.

M^{me} Mallet s'étonna et la jeune femme lui expliqua que c'était sa belle-mère qui avait exigé que leur cuisine soit vouée au lamifié. Pour

son goût elle préférerait le bois ciré et le style rétro.

— On pourrait en tirer un parti merveilleux, déclara-t-elle.

— Venez voir le reste.

Mais au moment d'ouvrir la salle à manger elle se souvint qu'elle y avait entreposé une partie des objets descendus du grenier pour séduire Léonie et que le petit singe joueur de tambour se trouvait justement sur la table.

— Venez voir le salon, dit-elle brusquement.

Elle découvrit les fauteuils, le canapé, la bibliothèque.

— Mon mari adorait le style anglais.

— C'est merveilleux, dit Claire. Et pour une vieille maison il y a de grandes fenêtres.

— C'est très clair, même par temps couvert... Ici, il y avait un bureau. Maintenant, j'y mets un tas de vieilles cochonneries mais on peut le vider et s'en servir.

— Et en haut ?

— Quatre chambres, une salle de bains, mais on peut en prévoir une seconde sans beaucoup de travaux.

La jeune femme posa le pied sur la marche où le crâne de sa belle-mère avait éclaté sans même avoir un geste de réticence. Elle n'y pensait même plus. Pour sa part, M^{me} Mallet préférait enjamber. Son cynisme n'était jamais que de circonstance.

— Quelles belles chambres spacieuses !...

— Une fois le chauffage central installé, ce serait le paradis.

Claire, joyeuse, ouvrait les volets, regardait au-dehors, se penchait puis s'appuyait au rebord de la fenêtre pour laisser errer un regard naïvement envieux sur chaque pièce.

— Comme c'est beau. Il y a un grenier ?

— Immense.

Elles finirent par redescendre. La pièce privilégiée paraissait être la cuisine.

— Mon mari m'a parlé de sa visite..., commença-t-elle à dire.

M^{me} Mallet approuva avec un sourire plein de bonté pour l'encourager à poursuivre.

— Il vous a parlé d'un ami... Mais ce monsieur ne veut pas venir dans un petit village.

— Comme c'est dommage... Pour moi.

— Mais mon mari avait pensé... Avant la mort de sa mère, bien sûr, que nous pourrions y réfléchir nous-mêmes.

— Vraiment ? Par exemple ! Vous me surprenez, car jamais Augusta ne m'en a soufflé mot.

Le visage rose d'émotion de Claire se durcit imperceptiblement.

— Elle était contre ce projet... Pour elle, mon mari devait rester un ouvrier, ne jamais prendre des responsabilités et surtout ne jamais

s'engager dans d'aventureuses affaires. C'était son mot. Comme si s'installer garagiste était vraiment un drame... Nous avons pensé vendre notre petite villa... Pour avoir de l'argent.

Raymonde avança la main, la posa sur le bras de la jeune femme.

— Vous savez que je ne demande rien ? Juste mon entretien, ma chambre, le chauffage central... Je ne quête pas d'affection, juste une bonne entente. Le chauffage me permettra de garder mon indépendance, soit dans ma chambre, soit dans le salon.

— Mais vous regretteriez votre cuisine ?

— Pas du tout... Si vous veniez ici, je ne vous importunerais ni par ma présence ni de mes conseils. Vous seriez la maîtresse de maison et moi votre invitée. Évidemment, je garderais ma pension pour moi, et un mois par an, j'irais en maison de vacances.

Elle hésita un peu avant d'ajouter :

— Si, une chose me plairait...

La jeune femme attendait avec un sourire imperceptiblement altéré.

— Que l'on me porte une tasse de café le matin, avant que je me lève.

— Oh ! c'est bien peu de chose ! s'écria Claire. Je me ferai un plaisir...

— Vous ? fit M^{me} Mallet, un peu déçue.

— Je suis très matinale...

— Mais votre mari...

— Vous comprenez, il le faisait pour sa mère chaque matin avant de partir à son travail. Je ne crois pas qu'on pourrait lui demander de faire la même chose pour...

— Une étrangère à la famille.

Claire laissa échapper un gros soupir.

— Ma belle-mère était certainement une excellente amie pour vous... Mais j'ai dû la supporter longtemps sans pouvoir donner mon avis. Même pour les vêtements que j'achetais pour Léonie, elle intervenait... Je sais que c'est mal de dire ces choses-là maintenant qu'elle est morte, mais pendant des années j'ai beaucoup souffert.

— Et maintenant, vous vous sentez libérée ?

— Oui, c'est vrai...

— J'ignorais qu'Augusta était si despotique... Nous nous disputions assez souvent mais on s'embrassait toujours avant de se séparer.

— Je suis sûre que vous avez un caractère en or, fit la jeune femme avec enthousiasme.

Modeste, M^{me} Mallet secoua la tête, minauda un peu. Dans le fond d'elle-même, elle savait qu'elle serait plus facile à vivre que la terrible Augusta, et s'il y avait une justice universelle, c'était elle qui méritait de connaître une vieillesse douillette et dorlotée par ce couple.

— Mais comment faire admettre à mon mari que la mort de sa mère

ne change rien ? Qu'il n'a pas à respecter sa volonté désormais. Il est en train de lui vouer une sorte de culte. Il va au cimetière deux fois par jour, et comme nous n'avons plus de fleurs dans le jardin il en achète régulièrement. Ce n'est quand même pas tout à fait normal.

— Il y a aussi que sa mère a trouvé la mort dans cette maison, fit remarquer M^{me} Mallet.

— Oui, bien sûr, mais je ne sais pas si c'est un obstacle infranchissable... Chez nous, il croit toujours qu'elle va revenir, qu'elle est dans sa chambre, dans le jardin ou dans la salle de bains. Il a fini par condamner sa chambre et garde la clé sur lui.

— Vous croyez qu'il va finir par détester cette villa ? demanda M^{me} Mallet dans un chuchotement complice.

— Je crois que oui... Il faut que je lui fasse comprendre que l'installation à son compte serait un puissant dérivatif à son chagrin... Et comme en plus il supporte très mal d'être au chômage...

— Il faudrait faire vite, laissa filtrer M^{me} Mallet. Je ne veux pas passer l'hiver seule dans une maison glacée. Si je ne trouve personne, tant pis, je mettrai en vente et avec l'argent je me constituerai une forte rente que je dépenserai dans une maison de retraite... Mais je préférerais la première solution.

— Moi aussi, avoua Claire Pesenti.

Elle eut un rire un peu nerveux.

— Il faut que je rentre mais je passerai dès que j'aurai du nouveau.

Dès qu'elle fut seule, M^{me} Mallet alla remplir sa bouteille de vin au fond du couloir sous l'escalier. Sous ses pieds, le couvercle du puits bougea comme d'habitude mais elle n'y prêta aucune attention. Cette nuit-là, elle fit des rêves très agréables.

CHAPITRE XI

Tout d'abord, elle crut que c'était un tout petit animal, un rongeur ou même un crapaud, peut-être cette vieille tortue qui habitait le jardin depuis des années et qu'elle apercevait de temps en temps au cours de la belle saison. Les pointes des herbes desséchées frémissaient imperceptiblement et de certaines s'échappaient de petites touffes de poussière qui se dispersaient rapidement.

Elle épluchait des tomates, assise à l'ombre du pin parasol. Elle en avait acheté tout un cageot à un prix très bas et voulait en faire quelques bocaux. D'ordinaire elle prévoyait quelques conserves pour l'hiver et ne voulait rien changer à son comportement habituel, par superstition, de crainte de modifier sa lente progression vers le but qu'elle s'était fixé.

Le sillon dans les hautes herbes se dirigeait un peu au hasard, avait paru viser les pêcheurs mais venait de décrire une courbe qui menait vers le centre de l'ancienne pelouse. De son vivant, son mari l'entretenait avec soin, l'arrosait régulièrement. Mais depuis sa mort elle avait laissé proliférer les mauvaises herbes.

Le manège de Léonie l'intriguait. Maintenant qu'elle était certaine du retour de la petite fille chez elle et qu'elle aurait aimé s'en réjouir, l'enfant reprenait ses anciennes habitudes de méfiance. Jusqu'où devrait-elle pousser sa patience pour qu'elle accepte de nouveau de se montrer aussi familière qu'avant ? Devait-elle reprendre les offrandes de friandises, tous ces efforts soutenus pour l'apprivoiser une seconde fois ? Cette perspective la fatiguait à l'avance. Il faisait très chaud et elle n'avait aucune envie de retourner à ces travaux d'approche. Elle décida de laisser faire le hasard et se désintéressa totalement de la petite fille. Lorsqu'elle eut rempli ses cinq bocaux, elle les plaça dans un cabas et retourna vers la maison. Depuis la fenêtre de la cuisine, tandis que ses conserves cuisaient dans le stérilisateur, elle essaya de repérer l'enfant mais n'y parvint pas.

Bien qu'elle ait décidé de ne pas s'en préoccuper, cette attitude lui

gâcha sa nuit. La petite allait-elle devenir un autre obstacle dans son ascension vers le couronnement de sa vie ?

Elle se réveilla à l'aube, s'assit dans son lit, calée dans ses oreillers, le regard fixé sur la porte. Elle se laissa aller à quelques fantasmes malgré sa prudence habituelle. Laurent Pesenti frappait à la porte, elle faisait mine de dormir et il insistait discrètement jusqu'à ce qu'elle le prie d'entrer. Il portait avec une certaine maladresse un petit plateau avec sa tasse de café fumante et odorante, demandait si deux morceaux de sucre suffiraient. C'était exactement la quantité qu'elle s'accordait. Il déposait le plateau sur ses genoux, et tandis qu'elle tournait la cuillère dans son café, il ouvrait les volets, lui annonçait qu'il allait faire une bien belle journée. Cette version-là ne lui convint pas tout à fait et elle la modifia sensiblement. Laurent ouvrait de nouveau les volets et s'exclamait qu'il avait neigé durant la nuit, ce qui se produisait une fois tous les vingt ans dans la région. M^{me} Mallet en restait béate de bonheur dans le chaud de son lit, sa tasse de café à la main. Elle lui demandait de tâter le radiateur pour savoir s'il n'avait pas besoin d'être purgé. Elle avait l'impression qu'il ne chauffait pas comme il l'aurait dû. Laurent lui assurait que tout allait bien de ce côté-là, qu'il allait simplement monter le thermostat de la chaudière parce qu'il n'avait pas prévu ce refroidissement du temps et surtout pas la neige. Il quitta la chambre et elle resta seule avec son merveilleux bonheur.

Elle finit par se lever alors que dans le parc les oiseaux s'égosillaient. De sa rêverie douce-amère ne restaient que quelques mots magiques, le café, le radiateur, le thermostat. Ils la maintenaient dans un doux état d'euphorie tandis qu'elle se préparait. Et puis ce fut la cuisine aux odeurs froides, le café qu'elle dut préparer, la vaisselle de la veille qui attendait. Elle soupira de découragement. Il lui fallait partir aux commissions, traîner cette poussette qui parfois la gênait plus qu'elle ne l'aidait, prévoir ses repas, ne rien oublier. C'était le plus difficile. De retour chez elle, il lui manquait toujours quelque chose d'essentiel et, par exemple, manger une côte de porc sans moutarde la rendait morose pour la journée.

À cause de la chaleur, elle partait de bonne heure et surprenait presque certains commerçants à l'ouverture. Parfois elle rencontrait Claire Pesenti et revenait avec un moral d'acier. La jeune femme lui expliquait que peu à peu elle grignotait la résistance de son mari. Déjà il n'allait plus qu'une fois par jour sur la tombe de sa mère, oubliait parfois d'acheter des fleurs, supportait très mal son inaction. Le pire était pour lui d'aller pointer chaque quinzaine à la mairie. Il ne pouvait supporter cette humiliation.

— Il n'aime plus du tout la maison, passe sa journée au jardin et comble de malchance rien ne réussit cette année. Il se croit marqué

par le sort, commence à m'écouter lorsque je lui parle de vendre. Mais ce que je voudrais, c'est qu'il vienne tout seul visiter votre maison.

— Et Léonie ?

— Ça va bien...

Claire Pesenti ne s'étendait jamais sur les activités de sa petite fille, détournait vite la conversation.

— Elle ne regrette pas trop sa mamy ?

— Non, je ne le pense pas...

Ce matin-là elle eut beau regarder chez tous les commerçants, M^{me} Mallet n'aperçut pas la fine silhouette de Claire. Elle dut se résigner à rentrer chez elle, croisa un voisin goguenard qui roulait au volant de sa voiture sur le chemin. Elle dut retirer sa poussette et s'effacer elle-même pour le laisser passer.

Avant de pénétrer dans la maison, elle déposa sur la table du jardin les différents légumes pour cuisiner une ratatouille. Elle laissa aussi le journal, elle reviendrait le lire plus tard. Une bonne ratatouille qu'elle ferait en grosse quantité parce qu'elle l'aimait froide. Avec du lard gras et maigre et chaque légume frit dans l'huile. Un peu lourd mais si savoureux ; de quoi saucer de bonnes tranches de pain.

Léonie vint vers les 10 heures et dut s'immobiliser à une vingtaine de mètres pour l'observer. Qu'est-ce qui lui prenait à cette sale gamine de rester ainsi piquée, invisible mais terriblement présente, considérablement gênante à la fin ?

— *Quand j'étais petite fille...*, commença M^{me} Mallet mais sa voix se cassa.

La chaleur lui séchait la bouche. Et puis l'autre fois la chanson ne lui avait pas tellement réussi auprès de l'enfant. Qu'attendait-elle, des bonbons, des gâteaux pour se goinfrer et devenir grosse et laide, avec la même peau blême que sa grand-mère ? Pas question de faire de la nougatine, des pralines ou des petits gâteaux. La pensée de se rôtir devant le four la faisait reculer d'avance. Et puis il fallait ménager l'avenir. Si cette enfant devenait trop familière, elle troublerait sa vie douillette, gâcherait ses petites joies futures. Elle risquait de pénétrer dans sa chambre sans frapper, de l'importuner par mille questions stupides ou de trop accaparer l'attention de sa mère qui aurait forcément du travail dans cette grande maison pour le ménage et pour l'entretien de M^{me} Mallet. Très désagréable de penser que cette gosse aurait toujours une place privilégiée dans l'attention de Claire Pesenti. Très désagréable !

Elle se conduisait comme une sotte. Bientôt elle pourrait jouer à sa guise dans ce parc. Pourquoi prenait-elle des airs de Sioux sur le sentier de la guerre pour s'y déplacer ? Il fallait mettre les choses au point. Pour l'instant elle avait besoin de l'enfant. Il fallait qu'elle unisse sa voix à celle de sa mère pour faire le siège du père.

Pouvait-elle lui crier que la fée Mistinguette acceptait toutes les visites d'enfants ? Elle eut une moue désabusée. Ces enfants de maintenant n'avaient aucun sens du merveilleux. Et le petit singe mécanique qui attendait sur la table de la salle à manger ? N'avait-elle pas envie de le revoir ?

— Il y a un petit singe bien malheureux, cria-t-elle... Il a perdu la jolie petite fille qui le faisait marcher.

Jolie petite fille. Être obligée de flatter ce petit être déplaisant ! Et si, plus tard, elle devait également la ménager, bêtifier avec elle pour ne pas s'en faire une ennemie ? Introduire cette enfant dans sa vie de tous les jours, quelle angoisse !

— Un petit singe qui réclame sa maîtresse, dit-elle.

Un coup d'œil vers le centre de la pelouse ne lui apporta qu'une déception supplémentaire. L'enfant ne bougeait pas. Boudait-elle ? C'était tout de même irritant qu'elle ne puisse agir sur elle comme elle le souhaitait. Dans le fond, tout était plus facile avec la mère. Et même à la rigueur tout avait été plus aisé avec Augusta qu'elle avait su entraîner habilement jusqu'en haut de cet escalier...

Piquer la curiosité mais avec raffinement, subtilité... Pas de mise en scène ridicule, de lanternes japonaises ou de bougies allumées. Non, il fallait trouver mieux. La forcer à abandonner sa clandestinité, retrouver de nouvelles conditions d'entente.

Mais deux jours s'écoulèrent sans qu'elle découvre le moyen d'attirer de nouveau l'enfant vers elle. Elle s'énervait d'autant plus que Claire Pesenti demeurerait invisible, elle aussi. Elle perdait l'espoir, voyait le mois d'août commencer alors que rien n'était résolu ni en voie de l'être.

Vers la fin de l'après-midi, elle passa son portail, puis devant la maison des Pesenti et la vit fermée. Pourtant, le matin encore Léonie avait rampé dans son jardin. Où étaient-ils tous partis, et pour combien de temps ?

De la nuit elle ne ferma l'œil. Et dès le lendemain elle adopta une autre tactique, resta en attente derrière les volets de sa chambre qui donnaient sur cette partie du parc où généralement la petite fille évoluait. Vers 10 heures, elle la vit passer à quatre pattes dans le trou de la haie puis continuer d'avancer ainsi parmi les hautes herbes. Celles-ci finissaient pour la plupart en poussière et viendrait, dans une semaine tout au plus, le moment où l'enfant ne pourrait même plus se dissimuler.

Léonie s'assit au centre de la pelouse et commença à gratter la terre avec une petite pelle de plage. Il devait y avoir là une fourmilière sur laquelle elle régnait par la terreur, défaisant le matin le travail de la nuit, éparpillant la terre fine, mettant au jour les galeries, se penchant pour observer les insectes transporter fébrilement leurs gros œufs.

Puis, d'un coup de pelle frénétique, elle les écrasait, petit Dieu omnipotent sur ce monde en réduction.

Pendant près de deux heures M^{me} Mallet espéra que l'enfant finirait par s'apercevoir de son absence, manifesterait de la curiosité, essaierait au moins de la situer en levant la tête.

Il n'en fut rien. Après avoir accompli son travail de destruction, elle fila vers les pêcheurs, en secoua le tronc et mangea quelques fruits. Indifférence totale à son égard. M^{me} Mallet en fut douloureusement ulcérée. Elle aurait pu gésir quelque part, malade ou morte, l'enfant ne s'en serait même pas souciée. Un peu avant midi, elle se dirigea vers les cyprès et disparut.

Hagarde, M^{me} Mallet descendit au rez-de-chaussée, pénétra dans la salle à manger. Le petit singe se recouvrait de poussière sur la table. Elle le saisit, et le ressort allégé se libéra dans un dernier roulement de tambour. Un ban funèbre pour le jouet qui fut bientôt en pièces sur le sol et sur lequel elle s'acharna à coups de talons. Puis elle s'en alla, haletante, honteuse et soulagée. Après avoir rempli sa bouteille de vin, elle se mit à table et compensa par un déjeuner goulé sa grande déception.

Le lendemain, elle reparut à son salon de jardin avec ses légumes à épilucher, des pommes de terre et son journal. Mais vers 11 h 30, alors que la superbe ignorance de l'enfant l'avait une fois de plus exaspérée, elle fila tout à coup vers le fond du jardin, s'assit juste devant le trou dans la haie et attendit.

Elle n'attendit pas longtemps. Lorsqu'elle vit frémir les herbes, elle aperçut bientôt l'enfant qui marchait à quatre pattes, le nez au sol ne regardant même pas devant elle, suivant simplement la traînée déjà tracée. Elle faillit buter contre le pied de la vieille dame, s'immobilisa, suivit la jambe gainée de noir, la jupe, remonta jusqu'au visage.

— Bonjour, Léonie.

La petite fille s'assit. Elle ne portait qu'un slip de bain. M^{me} Mallet contempla avec dégoût sa poitrine grasse, son cou plissé. Comment pouvait-on manifester de la tendresse à cette petite boule de chair déplaisante ?

— Tu ne viens plus me voir ?

Léonie se pencha pour voir si elle pouvait passer malgré la vieille dame, renifla.

— Nous sommes fâchées ?

— Ma maman m'attend.

— Oh ! tu n'es pas tellement pressée... Pourquoi ne viens-tu pas me voir chez moi ? Et le petit singe, tu l'as oublié ?

Elle se souvint que le jouet avait été jeté à la poubelle. Elle oubliait certaines choses. Mais l'enfant ne pouvait pas savoir. Et soudain elle regretta.

— Tu sais, il est malheureux de ne plus te voir et il boude dans son coin. Je crois même qu'il pleure.

— Pas vrai.

— Si, je t'assure.

Bon voilà qu'elle s'enfermait une fois de plus. Si Léonie prenait fantaisie de vouloir le voir, elle aurait bonne mine.

— Mais, tu sais, il y a d'autres jouets chez moi.

L'œil bleu, celui d'Augusta, resta inerte. L'enfant voulait passer la haie et rentrer chez elle.

— Tu aimerais avoir un autre jouet ? Tu reviendrais chez moi, dis ?

La petite secoua machinalement la tête sans répondre. De toute façon, certains enfants disaient toujours non, par prudence. Elle ne s'en émut pas tout de suite.

— Il y aura aussi des gâteaux. Maintenant, je ne peux plus les mettre dehors. Avec le soleil ils seraient tout de suite trop secs.

— J'en veux pas.

— Tu ne les aimes plus ?

— Non... Je veux aller voir maman.

— D'accord, tu veux aller voir maman... Mais, dis-moi, tu es contente de rentrer dans ta petite maison alors que tu pourrais habiter la mienne qui est bien plus grande ?

Trop pressée. Elle se montrait maladroite, avec sa hâte de s'en faire une alliée.

— J'aime pas ta maison. Mamy disait qu'elle puait.

— Mais on va l'arranger.

— Ça fait rien.

Déjà assommée par le soleil, aveuglée, les paupières rouges, M^{me} Mallet sentit une colère impuissante la gagner.

— Tu dis n'importe quoi ! Une fois que tu seras chez moi, tu verras que tu seras bien contente. Et tu auras tout le parc pour toi toute seule pour t'amuser.

— Je veux pas.

— Je veux pas ! répéta M^{me} Mallet en se moquant d'elle comme elle s'était moquée de sa grand-mère en la contrefaisant.

— Vous êtes méchante, dit la petite fille.

— Tu sais bien que non. Je te donne des bonbons, des gâteaux, j'achète des jouets pour toi seule... Tu crois qu'une femme méchante le ferait ? Ta grand-mère ne t'achetait jamais rien.

— Si ! fit Léonie en grimaçant.

— Tu penses, fit M^{me} Mallet entre ses dents. Trop avare, la vieille...

— Je veux pas aller dans ta maison qui sent mauvais... Et puis parce que mamy est morte...

— Bien sûr, qu'elle est morte ! Moi aussi, je vais peut-être mourir bientôt et la maison sera à tes parents et à toi.

— Ta maison est méchante aussi..., dit l'enfant. Elle a tué ma mamy et je n'irai jamais... Jamais...

M^{me} Mallet fronça les sourcils et une larme de transpiration l'empêcha de bien distinguer le visage de l'enfant.

— Ma mamy, elle, était toute seule dans le jardin... Elle t'appelait... Et puis, elle est allée dans la maison pour te chercher.

Ce n'était pas exactement ce que M^{me} Mallet avait raconté aux gendarmes et aux parents. Elle avait dit qu'elle avait voulu faire à Augusta les honneurs de sa maison et de son escalier bien ciré. Elle avait affirmé qu'elles étaient montées ensemble au premier et qu'Augusta avait perdu l'équilibre en arrivant sur le palier.

CHAPITRE XII

Le vendredi matin se tenait un petit marché sur la place du village. On y trouvait quelques bancs de vêtements, un bazar ambulant, parfois un camelot roublard, mais de plus en plus rarement, une marchande d'œufs et de volailles. M^{me} Mallet y achetait toujours ses œufs frais pour la semaine. Une douzaine.

Ce vendredi-là, elle examina les poules et les lapins dans leurs cages grillagées.

— Une lapine vous intéresse ? demanda la marchande. J'en ai de pleines.

— Je pensais plutôt à un lapin.

— Un lapin, s'étonna la commerçante, pour vous toute seule ?

M^{me} Mallet se sentit devenir très pâle. Quelle sotte elle faisait ! Pourquoi fallait-il qu'elle intrigue pour un achat aussi simple ? Tout le monde savait qu'elle ne pourrait venir à bout d'un lapin de plus de un kilo toute seule.

— Prenez une lapine. Elle vous fera des petits et vous pourrez les manger quand ils seront encore tout petits.

— Un ou deux peut-être, mais les autres grandiront.

— Je vous les rachèterai, promit la marchande.

Elle fourra la lapine tout au fond du caddie et elle plaça ses provisions au-dessus dans un carton. Elle rentra chez elle très excitée bien que la poussette fût assez lourde à tirer.

Une fois chez elle, avant de sortir la lapine, elle chercha une vieille laisse de chien, ne la trouva qu'après une heure d'efforts, ce qui la mit de très mauvaise humeur. Enfin l'animal eut sa laisse autour du cou et elle attacha l'autre extrémité au pied d'une chaise.

Un peu avant 10 heures, lorsqu'elle voulut reprendre sa lapine, celle-ci avait dégagé sa tête de la laisse et s'était réfugiée sous l'évier. Elle eu le plus grand mal à l'en extraire, l'attacha avec une ficelle qu'elle déroula d'un peloton sans la couper. Elle transporta l'animal dans le jardin, juste au milieu de la pelouse, déroula une bonne partie

du peloton qu'elle fixa après le tronc du pin parasol.

Léonie vint faire son tour dans le jardin, avec une méfiance accrue depuis le jour où M^{me} Mallet lui avait barré le passage. La vieille dame avait même craint qu'elle ne revienne plus, mais, l'habitude aidant, l'enfant avait recommencé à ramper dans les herbes hautes.

Durant une heure ce fut une attente insoutenable. À la fin, M^{me} Mallet se baissa, commença à tirer la ficelle. Il y eut un peu de résistance au bout, mais elle en ramena deux mètres, s'arrêta pour ne pas étrangler la pauvre lapine. Du coin de l'œil elle surveillait l'ancienne pelouse, vit que l'enfant toujours invisible avait été alertée par la présence de l'animal.

Le mouvement des herbes se fit dans un certain désordre que M^{me} Mallet ne démêla qu'à la longue. Léonie se rapprochait de la lapine en une sorte de valse hésitation. Puis, lorsqu'elle eut vérifié sa passivité, elle dut s'asseoir à côté pour la caresser.

Au bout d'un moment, M^{me} Mallet l'entendit même parler d'une voix insistante :

— Mange, allez, mange l'herbe...

Elle sourit, se leva et rentra chez elle. Désormais, la petite fille trouverait un autre attrait au jardin, ne manquerait pas d'y revenir chaque jour. M^{me} Mallet avait renoncé à lui faire aimer la maison « où était morte sa mamy », comprenait l'inutilité d'une lutte contre un sentiment aussi profond. L'enfant représentait un autre danger pour elle. Elle avait toujours pensé que ses visites clandestines se limitaient au matin avant de découvrir que Léonie pénétrait dans le parc également l'après-midi et qu'elle les avait certainement épiées, sa mamy et elle-même, assises sous le pin parasol, en train de bavarder ou plus sûrement en train de se disputer. Le jour de la mort d'Augusta, elle avait pu la voir s'en aller très fâchée en laissant seule sa mamy. Puis cette dernière, à bout de patience, s'était levée pour partir à sa recherche.

Durant la nuit, M^{me} Mallet s'était reproché violemment d'avoir négligé ce petit témoin invisible, de s'être imaginé que l'enfant avait des heures bien précises pour venir dans le parc. Il fallait devenir vieille et distraite comme elle pour accorder la moindre logique à ces petits êtres fantasques. Bien au contraire, Léonie avait dû prendre un plaisir un peu pervers à espionner les deux vieilles dames, à écouter leurs propos souvent acides. Et si elle n'avait jamais rapporté ces conversations à ses parents, c'était bien par crainte d'être grondée pour sa désobéissance. Mais un jour, dans une semaine, un mois ou un an, ne raconterait-elle pas brusquement à sa mère ce qui s'était réellement passé, comment sa mamy avait longuement appelé « Raymonde » avant de pénétrer dans la maison de M^{me} Mallet ? Et Claire se souviendrait alors que la vieille dame qui vivait désormais

avec eux, qu'elle soignait, dorlotait, avait donné une autre explication aux gendarmes.

Un soir, lorsque sa mère irait la border dans son lit, Léonie, entre le sommeil et un reste de lucidité engourdie, prononcerait ces mots terribles. N'importe quel soir, alors qu'elle-même serait couchée, euphorique, ayant déjà oublié son geste meurtrier, elle oubliait bien des choses depuis quelque temps, ou bien les minimisait, se fiait trop à une indulgence universelle. Et le lendemain matin, Claire Pesenti ne lui apporterait pas sa tasse de café. Elle attendrait avec impatience, finirait par se lever pour descendre à la cuisine, trouverait les gendarmes assis, silencieux, qui la regarderaient. Et aussi Laurent Pesenti, debout, le dos tourné à la fenêtre, qui la fixerait de ses yeux accusateurs.

De toute façon, cette petite peste détestait la maison, la trouvait « moche », c'était son mot. Une enfant gâtée, pourrie même, qui devait faire la pluie et le beau temps chez elle. Depuis la mort d'Augusta, les parents devaient reporter toute leur affection sur elle. Le père, parce que la disparition de sa mère le laissait orphelin inconsolable, à quarante ans bientôt, c'était presque ridicule pour M^{me} Mallet ; la mère enfin, frustrée depuis la naissance de son enfant par la présence tyrannique de la vieille devait libérer sa réserve d'amour. M^{me} Mallet imaginait trop bien comment la tendre complicité d'avant avait dû se muer en manifestations affectueuses excessives.

Et si l'enfant déclarait qu'elle ne voulait pas aller habiter dans cette maison où mamy était morte, le père essuierait une larme et la mère la serrerait sur son cœur en lui jurant qu'il n'en était plus question.

M^{me} Mallet se trouvait en état de légitime défense. Cette enfant la menaçait, immédiatement et à long terme. Elle n'allait pas courir le risque de se voir opposer une réponse négative ou plus tard d'être mise en accusation par cette gosse. De toute façon, l'avenir lui paraissait barbouillé de sombre et elle devait faire vite. L'été se dévorait lui-même avec frénésie. Bientôt les soirées deviendraient fraîches, surtout dans la grande maison. Il fallait que les Pesenti prennent une décision ferme, que le mari installe ce chauffage central si désiré et qu'elle ne soit plus seule et sans défense. Avec l'automne reviendraient le maire, l'assistante sociale, le promoteur, les voisins toujours à l'affût.

Vers le soir, elle décida d'aller faire un tour du côté de leur villa et eut plus de chance que l'autre fois. Claire Pesenti étendait du linge tandis que Laurent arrosait ses tomates.

— Bonjour, cria-t-elle joyeusement en se rapprochant du grillage. Quelle chaleur !...

Tout de suite elle décela une certaine gêne. Laurent fit un signe de la tête mais ne se dérangea pas. Sa femme hésita avant de se

rapprocher avec un sourire un peu fabriqué.

— Léonie n'est pas là ?

— Elle a dû rendre visite à une petite copine à l'autre bout de la rue. C'est une rôdeuse. Il y a des soirs il faut que je la cherche en différents endroits.

M^{me} Mallet fut heureuse de ces paroles. Devant son silence, Claire crut devoir se justifier :

— Elle ne risque pas grand-chose... Le pays est si tranquille.

— Bien sûr.

— Vous vous promenez ?

— Pas exactement... Je cherchais à vous voir...

Le visage de la jeune femme se ferma imperceptiblement.

— Comme vous n'êtes pas revenue me voir... Je voudrais bien avoir une certitude, vous comprenez...

— Pour l'instant, je suis bien embarrassée, dit la jeune femme. Évidemment c'était une excellente solution pour nous, une chance inespérée...

— C'était ?

— Je crois que ce sera difficile, dit Claire à mi-voix.

D'un mouvement du menton M^{me} Mallet désigna le dos de son mari penché sur ses tomates.

— Il ne veut rien entendre ?

— Oh ! il n'y a pas que lui...

M^{me} Mallet traduisait par « Léonie ne veut pas aller habiter là où sa grand-mère a trouvé la mort ».

— Si vous pouviez patienter encore un mois...

— Tout dépend des offres que j'aurai, dit M^{me} Mallet.

— Oui, je vous comprends.

— Sinon je finirai par vendre et par m'en aller, dit M^{me} Mallet. Mais je ne veux pas vous déranger plus longtemps.

Elle repartit sans même s'apercevoir que son ressentiment contre l'enfant donnait une allégresse rageuse à son pas. Les voisins la regardèrent passer avec surprise, surpris et inquiets de ce regain de jeunesse. Elle claqua son portail, tourna la clé avec rage, remonta l'allée. Avant d'entrer, elle pénétra dans le garage, souleva le couvercle d'une caisse fabriquée par son mari. La lapine se trouvait au fond avec de l'herbe et quelques carottes. Mais déjà elle avait attaqué le bois de ses dents.

— J'espère que tu ne vas pas t'échapper, murmura M^{me} Mallet.

Par précaution elle poussa la caisse contre le mur. Même si elle perceait un trou elle tomberait sur le ciment.

Vers 8 heures on agita la sonnette et elle hésita à marcher jusqu'au portail pour aller ouvrir. Mais comme on insistait, elle dut s'y résigner, arriva mécontente et essoufflée au portail, entrouvrit le volet et

découvrit un couple déplaisant. Lui était gros, gras, le visage luisant et une mèche de cheveux huileux balayait son nez mou. Elle avait le regard insolent, une bouche trop grande.

— On vient pour le viager, dit la femme. Mon mari est artisan et cherche un atelier. On peut visiter ?

Tout de suite, elle pensa qu'elle pouvait les utiliser pour faire pression sur les Pesenti. Mais ils lui déplaisaient vraiment trop.

— Je suis déjà en affaires avec d'autres personnes ! déclara-t-elle sèchement.

— C'est pas ce qu'on nous a dit ! répliqua la femme, agressive.

— Je sais bien où j'en suis, dit M^{me} Mallet, en refermant le volet.

Ils crièrent quelque chose mais déjà elle remontait l'allée, pressée de s'enfermer chez elle. Ils avaient l'air de gitans. Elle n'aimait pas ces gens-là. Tous des voleurs et des assassins.

Le lendemain matin, à l'heure approximative où Léonie pénétrait chez elle, M^{me} Mallet s'embusqua au fond du parc, tout près du mur, là où des garnements escaladaient pour venir lui chiper ses fruits. Elle déposa la lapine à ses pieds. La ficelle s'allongeait à travers les herbes jusqu'à un piquet enfoncé dans la terre au milieu de la pelouse. La vieille dame s'assit sur une pierre et attendit patiemment.

Ne voyant pas l'animal, Léonie suivit la ficelle et tomba sur la vieille dame. Elle ne parut pas tellement surprise, regarda surtout la lapine.

— Elle est jolie, ma Fifi, hein ?

— Tu l'appelles Fifi ?

— Oui... Ça te plaît ?

— Moi, je l'appelle Jeannot.

— C'est une lapine, tu sais. Mais Jeannot, c'est joli aussi.

Léonie alla ramasser de l'herbe et la posa devant l'animal qui s'en détournait. M^{me} Mallet sortit une carotte de sa poche et la donna à l'enfant.

— Essaye avec ça.

La lapine la renifla longuement mais s'en détournait. M^{me} Mallet en fut un peu vexée.

— Elle n'a pas tellement faim.

— Tu vas la manger ?

— Non, elle va faire des petits lapins bientôt.

— Quand ?

M^{me} Mallet tâta le gros ventre de fourrure.

— Bientôt, peut-être cette nuit. Quand tu reviendras demain il y en aura tout un tas.

— Combien ?

— Six au moins, peut-être dix.

— Tu m'en donneras un ?

- Si tu veux. Mais il faudra attendre qu'il ait fini de téter sa mère...
- Longtemps ?
- Non, pas très longtemps...

Elle laissa l'enfant pour rentrer chez elle, revint chercher la lapine plus tard en évitant de suivre la traînée que Léonie avait laissée dans l'herbe et qui allait du mur jusqu'au trou dans la haie.

Le lendemain matin, elle installa la lapine sous l'escalier dans une caisse très haute d'où elle ne pourrait s'échapper. Puis elle souleva la trappe du puits à l'aide d'une énorme broche de maçon. Elle dut peser de tout son poids sur l'outil pour déplacer la lourde plaque de béton sur laquelle on avait scellé des carreaux. Elle la cala avec un morceau de bois, prit un manche à balai qu'elle glissa dessous en lui faisant prendre appui sur les parois. Ensuite elle put déplacer la trappe sur le côté, ayant prévu un deuxième manche à balai pour remplacer le premier à bout de course. Du puits monta une déplaisante odeur de moisi.

À l'aide d'une torche électrique elle vérifia la présence de l'eau six ou sept mètres plus bas.

Comme tous les jours, elle se rendit aux commissions, revint tranquillement chez elle, s'installa sous le pin parasol pour écosser des haricots blancs qu'elle comptait manger avec de la saucisse de Toulouse grillée.

Léonie, après avoir cherché la lapine dans le jardin, finit par avancer carrément vers la vieille dame.

— Où est Jeannot ?

— Cette nuit elle a fait ses petits. Il y en a huit. Pour qu'elle soit tranquille je l'ai mise sous l'escalier. Si tu veux, nous allons y jeter un petit coup d'œil.

CHAPITRE XIII

Une fois de plus, elle avait rêvé que le chauffage central était installé et qu'un gros radiateur placé sous sa fenêtre diffusait une telle chaleur qu'elle avait dû laisser les vitres ouvertes, ce qui expliquait cette impression de froid glacé qui la sortait peu à peu de son sommeil.

Elle donna de la lumière, regarda tout de suite en direction de la fenêtre. Les vitres étaient fermées, les rideaux tirés et il n'y avait pas de radiateur. Son réveil indiquait 6 h 50. Dans quelques instants, Claire Pesenti pénétrerait dans la chambre avec la tasse de café.

M^{me} Mallet frissonna et ramena le maximum de couvertures sur elle. Il lui faudrait se lever dans le froid, faire une toilette rapide dans la salle de bains sibérienne, descendre au plus vite dans la cuisine, seule pièce à la température confortable.

Les yeux fermés, toutes ses appréhensions revinrent. Puisqu'il n'y avait pas de radiateur, pourquoi lui apporterait-on une tasse de café ? Qu'allait-elle imaginer-là ? N'était-elle pas seule dans cette grande maison avec un nouvel hiver qui commençait ? Elle dut ouvrir les yeux, chercher autour d'elle un repère précis pour savoir quelle était la réalité. Elle perdait un peu la tête, ne se souvenait pas très bien où elle en était.

Voyons, il y avait la clé sur la serrure. Si elle vivait seule, la porte devait être verrouillée à double tour. Si les Pesenti s'étaient installés chez elle, il suffisait de tourner le bouton pour entrer. De son lit elle n'arrivait pas à voir le pêne dans la gâche, hésitait à se lever pour avoir une certitude, préférait espérer encore un peu.

Et puis il y eut un léger bruit et Claire entra avec le petit plateau. M^{me} Mallet soupira de soulagement. La jeune femme ne lui souhaitait jamais le bonjour, ne l'embrassait jamais. Elle se contentait d'incliner la tête, posait le plateau sur la table de nuit, allait ouvrir la fenêtre. Lorsque ce fut terminé, M^{me} Mallet regarda avec appréhension cette nuit épaisse qui se collait aux vitres.

— J'ai rêvé que le chauffage était installé..., dit-elle habilement.

Elle fut obligée de prendre le plateau, de l'installer tant bien que mal sur ses genoux. La tasse toujours trop remplie laissa échapper une petite flaque de liquide. Il y en aurait partout et elle devrait boire en évitant de tacher les draps.

— Vous vous êtes engagés à l'installer, dit-elle. Le plus rapidement possible... À faire tous les travaux nécessaires... C'est comme pour le garage. Laurent n'a pas achevé de le vider de toutes les cochonneries qu'il contient... Nous sommes déjà à la mi-novembre.

— Mon mari ne trouve pas tout le matériel nécessaire et vous le savez bien. De plus, tant que notre villa n'est pas vendue...

M^{me} Mallet regarda sa tasse de café avec envie de pleurer ou de hurler de rage. Tout ce qu'elle avait obtenu, c'était cette dérisoire tasse de café chaque matin. Servie par une Claire morose, voire hostile. Depuis la disparition de la petite Léonie, ce n'était plus la même jeune femme douce et prévenante. Elle révélait une nouvelle nature, dure, soupçonneuse, et parfois M^{me} Mallet surprenait dans son regard comme une menace.

— C'est quand même étonnant que cette villa n'arrive pas à se vendre, dit-elle en tournant sa cuillère. N'importe quoi se vend de nos jours. Vous avez bien mis un écriteau sur la grille ?

Claire ne répondit pas, lui tourna le dos et quitta la pièce. Quel caractère ! Évidemment elle était bourrelée de remords au sujet de sa petite fille. Elle lui avait accordé trop de liberté. L'enfant ne restait jamais dans son jardin, allait et venait à sa guise. Claire l'avait d'ailleurs reconnu et les enquêteurs lui en avaient fait vivement le reproche. L'enfant rendait parfois des visites lointaines à des petites copines, y oubliait l'heure et sa mère devait souvent partir à sa recherche. C'était le 8 août... Non, le 9. Elle ne savait plus. Peut-être bien le 9, après tout. On avait cherché la gosse durant des semaines. On avait fait venir un chien policier qui avait conduit les enquêteurs jusqu'au trou dans la haie, puis directement jusqu'au mur de clôture tout au fond du parc, à cet endroit facile à franchir et que d'ailleurs les garnements du coin connaissaient bien. On avait interrogé ces petits voyous. On avait organisé de nombreuses battues dans les collines voisines, sondé tous les points d'eau, tous les puits.

Spontanément M^{me} Mallet avait parlé de son propre puits dans la maison en précisant cependant que depuis longtemps il avait été comblé par son mari. Par acquit de conscience les gendarmes avaient soulevé la lourde trappe, n'avaient aperçu qu'un mélange de sable et de gravier juste en dessous, à moins de cinquante centimètres de la surface.

— Mon mari avait préféré le combler..., répéta-t-elle. Il y jetait des gravats, du sable et des cailloux. Nous n'aimions guère savoir qu'il y

avait ce gouffre sous nos pieds.

On avait arrêté quelques suspects. Un Nord-Africain qui vivait dans un cabanon isolé. La petite fille, après avoir sauté le mur de clôture de M^{me} Mallet, aurait très bien pu se diriger dans cette direction. Mais on avait dû relâcher l'homme. On parlait d'un vagabond que des voisins avaient surpris dans le coin ; on avait lancé un avis de recherches avec son portrait robot dans le journal mais nul n'avait jamais plus entendu parler de cet inconnu. Durant tout le mois d'août le village et la région s'étaient passionnés pour l'affaire Pesenti. Des journalistes étaient même venus interviewer M^{me} Mallet, lui demandant si elle n'avait jamais vu la petite fille chez elle.

— Je savais que des enfants venaient chaparder mes fruits mais je n'ai jamais songé à la petite Léonie. D'ailleurs elle me connaissait et ne se serait pas cachée.

De toute façon, il n'existait aucune certitude sur le chemin emprunté par l'enfant pour s'éloigner de chez elle et la piste reniflée par le chien n'était que l'une des trois ou quatre qu'il avait suivies par ailleurs. Il avait conduit les gendarmes chez plusieurs familles du quartier où l'enfant avait l'habitude de se rendre et l'on avait même perquisitionné chez deux d'entre elles. Notamment chez les Debemard dont le fils aîné, âgé de dix-huit ans, avait déjà eu quelques ennuis avec la justice. Mais il avait un alibi solide pour la période du 8 au 9 août.

Elle déposa le plateau sur le chevet, s'enfonça dans la tiédeur moite de son lit. Depuis longtemps les draps avaient besoin d'être changés, mais Claire Pesenti n'y songeait jamais. Elle passait la plupart du temps assise sur une chaise à réfléchir et puis brusquement elle quittait la cuisine et disparaissait durant des heures. Elle ne cessait de rechercher des indices, des traces, d'essayer de se souvenir dans le détail le plus infime de cette terrible journée.

M^{me} Mallet soupira. Cet acharnement au sujet d'une petite fille sans charme et qui ne serait jamais devenue une bien belle jeune fille lui paraissait presque absurde.

Elle avait bien cru que les Pesenti renonceraient à jamais à s'installer chez elle. Claire avait fait une dépression nerveuse qui avait nécessité son hospitalisation durant près d'un mois, jusqu'à la fin septembre. Et puis, alors, que M^{me} Mallet commençait à désespérer et envisageait d'autres solutions, le couple, un soir, à la nuit tombée, était venu sonner à son portail. Elle avait bien failli ne pas aller ouvrir. Mais ils avaient insisté. Elle se souvenait qu'ils avaient voulu visiter la maison en détail, jusqu'au grenier. Un peu choquée, la vieille dame avait vu Claire se mettre soudain à ouvrir toutes les caisses fabriquées par son mari autrefois. Certaines étaient pleines de livres, de vêtements, d'autres étaient vides.

Plus tard, ils s'étaient retrouvés dans la cuisine et Claire avait alors brusquement déclaré :

— Si vous êtes toujours d'accord pour nous vendre en viager, nous aussi. Nous pouvons aller signer chez le notaire le plus vite possible de façon à nous installer le 1^{er} novembre.

Si elle avait éprouvé un grand soulagement à cette nouvelle, elle n'en avait pas tiré tout le bonheur attendu. Elle alla signer chez le notaire, ne se montra exigeante que sur la question du chauffage qui devait être installé avant la fin de l'année. À plusieurs reprises maître Marini essaya de lui parler en particulier mais elle refusa de l'écouter.

Mais le chauffage n'était pas installé. Laurent Pesenti avait un jour ramené, dans le coffre de sa petite voiture, quelques vieux radiateurs qu'il avait entreposés dans le garage. Il n'en finissait pas de vider celui-ci. Il brûlait les cartons, empilait dans un coin tout le reste. Bien sûr, avec leur chômage ils entretenaient la paresse des gens. Laurent continuait à toucher de l'argent et ne paraissait pas pressé de se lancer dans la réparation de voitures.

Il lui fallait attendre que le jour se lève avant de descendre au rez-de-chaussée. Elle devrait préparer elle-même son petit déjeuner, faire réchauffer son café, et le beurre ne serait pas sorti du réfrigérateur. Et même si elle laissait traîner en longueur son petit déjeuner, il resterait de très ennuyeuses heures à vivre jusqu'au soir. Parce que les autres pièces n'étaient pas chauffées, il lui était impossible de s'installer ailleurs que dans la cuisine, avec le regard de cette femme qui s'appesantissait sur elle. Lorsqu'elle la regardait à son tour, Claire détournait les yeux.

Évidemment il n'y avait plus personne pour venir l'importuner. L'assistante sociale avait cessé ses visites, le maire également, et les voisins qui faisaient bonne figure aux Pesenti avaient adopté à son égard une nouvelle attitude. D'ailleurs elle ne sortait pas souvent. Le matin Laurent allait chercher le journal et elle pouvait le lire tout à son aise. Ce qu'elle ne manquait pas de faire, s'occupant ainsi jusqu'à l'heure du repas de midi.

Elle jeta un coup d'œil au réveil, vit qu'il lui fallait attendre encore une heure avant de se lever. Personne ne lui fixait d'horaire, mais si elle descendait plus tôt, Claire serait en train de balayer ou de passer la serpillière et elle sentirait qu'elle gênait.

De plus en plus souvent, elle se demandait si elle ne devrait pas aller trouver maître Marini pour se plaindre. Les époux Pesenti ne tenaient pas leurs engagements. Si au moins les travaux du chauffage central étaient commencés... Mais elle désespérait d'avoir bien chaud pour la Noël. Bien sûr le notaire lui rirait au nez, lui reprocherait d'avoir signé sans vouloir l'écouter.

Elle sommeilla un peu et gagna ainsi une bonne demi-heure avant

de prendre son livre sur la table de nuit. Un vieux roman sentimental trouvé dans le grenier. Chose étonnante, les Pesenti avaient décidé d'y mettre de l'ordre. Ils ouvraient toutes les caisses, les vidaient de leur contenu, empilaient les livres d'un côté, les vêtements de l'autre. Ils ouvraient même les vieux matelas pour savoir s'ils contenaient de la laine ou du crin mais, une fois qu'ils les avaient éventrés, ils les laissaient tels quels. Il y avait pourtant de l'argent à récupérer avec toute cette laine.

D'ailleurs, ils faisaient la même chose pour toutes les pièces de la maison et elle était sûre que lorsqu'elle se trouvait en bas ils fouillaient dans sa chambre. Que cherchaient-ils donc ? De l'argent ? Ils n'en trouveraient pas, ses économies étant à la Caisse d'Épargne.

Outre la satisfaction de ne plus être harcelée pour ce maudit lotissement auquel d'ailleurs le promoteur avait renoncé, elle avait celle de ne pas dépenser un sou. Claire préparait une assez bonne nourriture, peut-être avec moins de soin qu'elle n'espérait mais en quantité suffisante. Et ils réglaient pour elle toutes les autres dépenses. Elle ne pouvait leur reprocher que l'absence de chauffage et une très grande froideur. Elle sourit amèrement de ce manque absolu de chaleur au propre comme au figuré.

En descendant l'escalier, elle soupira. Elle qui entretenait si bien les marches voilà qu'elles étaient sales et ternes. Elle ne put s'empêcher d'en faire la remarque à Claire :

— Moi, je les cirais régulièrement.

— Vous ne les avez cirées qu'une seule fois, répliqua la jeune femme sans élever la voix, et ma belle-mère y a trouvé la mort.

— Il y a aussi du sable dans le couloir... Il crissait sous les pieds. Vous devriez le balayer.

Claire se contenta de lui adresser un regard noir et quitta la cuisine.

— Ce n'est pas la première fois que je trouve du sable sous mes pieds, marmonna M^{me} Mallet en faisant chauffer son café.

Il lui fallait aussi faire griller son pain et elle aurait préféré des biscottes. Mais il n'y en avait jamais.

Un peu plus tard elle lisait le journal près de la fenêtre, commençait toujours par les petites annonces immobilières.

— Pourquoi n'en mettez-vous pas une dans le journal ? Pour votre villa ?

— Ça revient trop cher et ça attire toutes sortes de gens. Je n'ai pas que ça à faire, les accompagner pour qu'ils visitent. Vous aimeriez qu'on ne cesse de sonner à votre portail ?

M^{me} Mallet n'insista pas. Elle jeta un regard au-dehors et, comme il faisait beau, elle annonça qu'elle sortait faire un tour. Ce fut une fois dans le jardin qu'elle eut l'idée de marcher un peu en dehors. C'était tout de même agréable de ne pas refermer le portail derrière elle et de

penser que personne n'en profiterait pour entrer.

De loin elle n'aperçut aucun panneau sur l'ancienne villa des Pesenti. Elle pensa qu'il était accroché sur le mur de façade mais en s'approchant elle constata que non. Contrariée, elle découvrit ensuite que le jardin était en parfait état d'entretien malgré la saison. On avait balayé les premières feuilles mortes, arraché les mauvaises herbes. D'ailleurs la villa était encore entièrement meublée, les Pesenti n'ayant apporté chez elle qu'un minimum d'affaires personnelles.

Inquiète, elle rebroussa chemin, se hâta vers la poste qu'elle voulait atteindre avant midi. Une fois dans le bureau, elle s'embrouilla un peu avec l'annuaire, n'arrivant pas à se souvenir exactement du nom de l'agence immobilière chargée de la vente de la villa. La postière, qui craignait d'attendre au-delà de midi que cette vieille dame en ait terminé, vint à son secours, trouva facilement et forma le numéro.

Dans la cabine, M^{me} Mallet parla à voix basse pour ne pas être entendue mais dut répéter plus haut sa question.

— Avez-vous à la vente une maison située au 17 de la rue Frédéric-Mistral dans le village de... ?

— Un instant, s'il vous plaît.

Une minute angoissante avant de recevoir la réponse tant redoutée.

— Non, madame, nous n'avons pas cette maison dans nos fiches, mais si vous le désirez nous pouvons vous proposer d'autres affaires dans ce même village ou même au besoin nous renseigner...

— Non, merci.

Elle raccrocha, faillit partir sans payer, déposa une pièce sur le comptoir sans attendre sa monnaie.

CHAPITRE XIV

Chaque soir, elle regardait la télévision jusqu'à 22 heures. Le poste, installé dans la cuisine, ne fonctionnait pas très bien et elle devait s'asseoir tout près pour distinguer les images. Claire Pesenti ne s'intéressait pas du tout aux émissions. Laurent, lui, une fois le repas terminé, sortait régulièrement. M^{me} Mallet avait toujours cru qu'il se rendait au café mais elle pensait plutôt qu'il allait faire un tour dans sa villa. Elle ne leur avait pas parlé de sa découverte, voulant éviter d'accentuer la tension qui régnait entre eux. Ils l'avaient trompée une fois de plus. Leur maison n'était pas en vente. Qu'attendaient-ils pour le faire ? Ils avaient pourtant signé devant le notaire et devaient tenir leur engagement.

Lorsqu'elle retira la prise du récepteur, Claire ne se trouvait pas dans la cuisine. Comme chaque soir elle se prépara un tilleul. Elle aurait aimé que la jeune femme s'en occupe, en boive même une tasse avec elle. Dans le fond, rien n'était tellement changé. Elle se retrouvait toujours aussi seule et la présence quasi silencieuse du couple ne faisait que renforcer cette impression. Au repas ils ne parlaient jamais que pour se faire passer le pain ou le vin.

Elle but sa tisane debout devant l'évier, rinça ensuite sa tasse et la mit à sécher sur le bord. Il ne lui restait plus qu'à rejoindre sa chambre glacée. Si ça continuait, elle devrait emporter une bouillotte d'eau chaude ou bien acheter une couverture chauffante. Mais il aurait fallu installer une prise près de son lit. Laurent devait refaire toute l'installation électrique.

En soufflant un peu, elle remonta l'escalier, se souvenant qu'elle avait oublié de faire son lit. Elle détestait se coucher dans un lit aux draps froissés.

Ce soir-là, elle eut un curieux réflexe. Sa porte refermée, elle tourna machinalement la clé comme elle le faisait avant que les Pesenti ne viennent habiter avec elle. Ce fut au moment de se mettre au lit qu'elle se souvint de son geste et dut aller pieds nus libérer la porte en

prenant des précautions pour ne pas être entendue. Qu'auraient-ils pensé, sinon ?

Elle s'appuya contre la porte pour l'empêcher de faire du bruit et c'est ainsi qu'elle surprit une étrange suite de sons venant du rez-de-chaussée. Que faisaient-ils donc ? On aurait dit qu'ils entrechoquaient des récipients.

Ayant tourné la clé en sens contraire, elle resta ainsi, essayant de comprendre. Ils étaient dans le couloir et ne cessaient d'aller et venir. Qu'avaient-ils encore imaginé ? Ne s'étaient-ils installés chez elle que pour la voler ? Il faudrait qu'elle vérifie dès le lendemain. Voir si les meubles du salon ou de la salle à manger où elle ne pénétrait plus jamais étaient toujours là.

Parce qu'elle avait froid, elle s'éloigna de la porte, mais fit une halte devant la fenêtre. Elle tira doucement les rideaux, puis, pensant qu'on allait voir des rais de lumière à ses persiennes, elle éteignit. Dans l'obscurité elle réussit à ouvrir les vitres. Sans ouvrir les volets elle pouvait voir à travers les lattes obliques ce qui se passait dans le parc. Elle attendait depuis quelques minutes lorsqu'elle vit une ombre apparaître sur le perron. C'était Laurent Pesenti et il paraissait transporter deux objets très lourds à bout de bras. Il descendit les quelques marches, tourna sur la droite et disparut sur le côté de la maison. Il réapparut quelques secondes plus tard avec deux formes allongées à chaque main. Elle ne put distinguer exactement ce dont il s'agissait.

Préoccupée et glacée, elle s'enfonça dans son lit sans rallumer l'électricité. Il lui semblait entendre des frôlements, des bruits lointains et cela dura longtemps. Elle finit par s'endormir dans cette étrange rumeur qui montait du rez-de-chaussée.

Le lendemain matin, lorsque la porte s'ouvrit et que la lumière jaillit du plafond, elle fut brutalement réveillée, poussa un cri et regarda Claire Pesenti avec stupeur.

— Je rêvais..., dit-elle, piteuse. Je ne me souvenais plus que vous étiez ici dans ma maison.

Puis elle examina le visage de la jeune femme.

— Vous avez les traits tirés.

Sans un mot, Claire alla ouvrir la fenêtre. Avec ennui M^{me} Mallet entendit tomber la pluie.

— Il pleut ?

Elle n'obtint aucune réponse et la jeune femme quitta la pièce en laissant le plateau sur le chevet. M^{me} Mallet trouva le café amer et, prise d'une idée folle, s'arrêta de boire. Pourquoi avait-il ce drôle de goût ? Ne pouvant se résoudre à achever le contenu de sa tasse, elle la reposa, s'enfonça dans son lit.

Et s'ils cherchaient à se débarrasser d'elle ? Une fois morte, ils

hériteraient, pourraient tout vendre et retourner dans leur petite villa. Avec les millions reçus, ils pourraient vivre tranquillement sans se faire de souci.

Furtivement, elle enfila ses chaussons, sa robe de chambre, se rendit à la salle de bains. Elle trouva un flacon dans un placard, le rapporta dans sa chambre. Cuillerée après cuillerée, elle transvasa le reste de café dans le flacon, le cacha ensuite dans un tiroir de la commode sous une pile de draps.

Dans la cuisine, profitant de l'absence momentanée de Claire, elle goûta du bout des lèvres son café du déjeuner, ne lui trouva aucun goût particulier. N'empoisonnaient-ils que sa tasse du matin ? Devrait-elle désormais renoncer à ce petit privilège qui lui avait coûté tant de ruses et d'efforts ?

Son plaisir en fut gâché et elle s'installa tristement près de la fenêtre, ressassant ses griefs. L'escalier était toujours aussi sale, le couloir n'avait pas été balayé. Elle avait trouvé du sable sous ses semelles. Laurent, qui ne cessait d'entrer et de sortir, devait le rapporter de l'extérieur.

Claire s'occupait de son ménage sans lui adresser la parole et elle ne put supporter plus longtemps ce silence.

— Je vais aller chez le notaire lui dire que vous ne tenez pas vos engagements pour le chauffage.

— Comme vous voudrez, répondit la jeune femme.

— C'est inadmissible. Je sais aussi que votre villa n'a jamais été mise en vente, que vous n'avez jamais eu l'intention de vous en séparer. Pouvez-vous me dire pourquoi ?

La jeune femme dénoua son tablier, décrocha son panier à provisions.

— Il faut que j'aille faire des courses.

— J'exige une réponse.

— Pour la villa, il fallait attendre que la succession de ma belle-mère soit réglée. Quant au chauffage, nous ne pouvons acheter tout de suite le matériel puisque nous n'avons plus d'argent. Il faut que Laurent construise une cloison dans le garage pour isoler la chaudière de son atelier. Voilà tout.

Elle laissa M^{me} Mallet éberluée. En quelques mots, cette fille avait dispersé ses accusations, expliqué très clairement la situation. Tout de même, pas d'argent pour le chauffage... Devait-elle aller retirer une partie de ses économies ?

Malgré la pluie, elle sortit de la maison et, voyant la porte du garage ouverte, y pénétra. Laurent avait tracé à la craie l'emplacement de la future chaufferie sur le sol et au mur du fond celui de la verrière.

— Je vais devoir acheter du matériau, dit-il dans son dos, la faisant sursauter. Des briques, du ciment et du sable... Vous avez un

fournisseur habituel ?

— Mon mari s'est toujours servi chez Lubin à la Farlède, dit-elle. Mais ça fait bien longtemps.

— N'y avait-il pas un tas de sable derrière la maison ?

— La pluie a fini par le disperser et les mauvaises herbes ont fait disparaître le reste, dit-elle.

— Je vais en faire rentrer, dit-il.

— Ne faudra-t-il pas faire goudronner l'allée plus tard ? Si les voitures des clients doivent venir jusqu'ici, elle sera vite défoncée.

— Nous le ferons, dit-il.

Sans se soucier de la pluie, elle contourna la maison pour jeter un coup d'œil au tas de sable. Depuis le mois d'août, les herbes avaient fortement poussé dessus et le dissimulaient presque entièrement. Avant, il était recouvert d'une bâche en plastique qui l'avait protégé durant des années. M^{me} Mallet l'avait oublié jusqu'à ce qu'elle en ait besoin trois mois auparavant.

Tranquillisée, elle retourna dans la cuisine après s'être soigneusement essuyé les pieds. Voilà pourquoi il y avait toujours du sable dans le couloir. Laurent Pesenti allait souvent sur le côté droit de la maison et en emportait à la semelle de ses souliers. Un instant, elle avait imaginé autre chose.

Au repas elle se montra plus détendue, voire joyeuse et ils en parurent scandalisés. Surtout Claire à laquelle son mari adressait des regards de prudence. À la fin, la jeune femme n'y tint plus :

— Vous avez l'air très contente de vous, madame Mallet.

La vieille dame sourit en posant sa fourchette.

— Je me faisais du souci et je vois que j'avais tort. J'ai pensé aller chercher de l'argent à la poste sur mon livret pour vous aider à acheter le matériel pour le chauffage. En attendant que votre villa soit mise en vente et que vous trouviez un acquéreur.

— C'est inutile, dit Laurent. Nous allons bientôt toucher l'argent laissé par ma mère.

La joie de M^{me} Mallet parut fondre d'un seul coup.

— C'est vrai qu'elle économisait sa retraite, murmura-t-elle. Elle m'en parlait souvent.

Elle ne vit pas le regard qu'échangeait le couple. Claire parut se concentrer avant de demander :

— C'était bien votre meilleure amie, n'est-ce pas ?

— Oh oui ! J'aimais beaucoup Augusta.

— Pourtant elle n'avait pas un caractère facile, continua la jeune femme avec un signe imperceptible pour calmer la susceptibilité de son mari.

M^{me} Mallet gloussa et hocha la tête.

— Mon Dieu, non ! On se disputait souvent... Sur un peu tout. On

ne pensait pas du tout la même chose. Vous savez, si elle était encore vivante, elle n'aurait jamais accepté de venir s'installer ici. Elle détestait cette maison.

Elle continua de sourire dans le vide avant d'avoir conscience de sa sottise. Ils la regardaient fixement et c'était très désagréable. Elle se remit à manger, bien qu'elle n'eût plus guère d'appétit.

— Et Léonie, elle la détestait aussi cette maison ?

M^{me} Mallet ne parut pas entendre. Elle prit la bouteille pour se servir du vin, mais elle était vide.

— Je vais la remplir..., dit-elle. Quand j'étais seule je le faisais bien...

Elle préférait quitter la table. Dans son ivresse de pouvoir enfin parler avec eux, dans sa joie de découvrir qu'ils acceptaient de se montrer un peu plus chaleureux, elle avait commis une faute impardonnable. Le cubitainer de vin se trouvait toujours à la même place et malgré l'obscurité elle opéra sans en verser à côté. Elle revenait la bouteille pleine, lorsqu'elle s'immobilisa, hésita avant de retourner sur ses pas. Non, elle ne rêvait pas. La trappe du puits ne bougeait pas lorsqu'on mettait le pied dessus. Or elle l'avait toujours fait. Même après qu'elle l'eut remise en place, même après que les gendarmes l'eurent soulevée pour vérifier à sa demande que le puits était bien comblé. Et, brusquement, elle paraissait bien calée.

L'homme se penchait sur son assiette mais la femme la regardait bien en face et elle se sentit très pâle.

— Voilà, dit-elle, faussement enjouée. Je n'en ai pas versé une goutte. Vous en voulez ?

Ils refusèrent d'un geste et elle remplit son verre à moitié.

— Vous ne m'avez pas répondu tout à l'heure, dit Claire. Est-ce que Léonie détestait aussi votre maison ?

— Léonie ? Comment voulez-vous que je le sache ? Elle n'est jamais venue ici, même pas avec sa grand-mère.

Elle but une grande gorgée de vin et essuya son assiette avec un morceau de pain.

— C'était très bon...

— Vous avez eu des animaux autrefois ? demanda Claire. J'ai vu qu'il y avait un poulailler.

— J'avais aussi un chat mais on me l'a empoisonné. Des poules naines... Mais on me les a volées.

— Jamais de lapin ?

M^{me} Mallet prit une pomme et commença à la peler avec soin.

Autrefois, quand elles étaient acides, elle versait un peu de sucre en poudre dans son assiette et y trempait chaque morceau. Depuis qu'elle vivait avec les Pesenti, elle n'osait plus.

— J'ai acheté une lapine cet été, dit-elle, mais elle a disparu. On a

dû me la voler également.

— Une lapine ? Vous vouliez faire de l'élevage ?

La marchande avait dû bavarder avec Claire.

C'était une bonne femme qui racontait n'importe quoi. Elle avait dû lui dire que la lapine était sur le point de mettre bas.

— Un lapin, quand j'étais seule, c'était beaucoup trop pour moi. J'ai pensé que les petits à naître pourraient être mangés à l'état de lapereau. C'est plus tendre et moins gras.

— Avant qu'elle ne disparaisse, Léonie m'avait dit que quelqu'un devait lui donner un lapin et je n'ai jamais su qui c'était, dit Claire.

— Je crois que je vais aller faire une petite sieste, déclara M^{me} Mallet. Avec ce temps c'est tout ce qui reste à faire.

— Vous ne prendrez pas du café ?

— Lorsque je me lèverai... Merci beaucoup.

Elle avait complètement oublié cette lapine achetée au marché. Ses défaillances de mémoire devenaient préoccupantes et elle devrait désormais faire attention. Cette jeune femme pensait toujours à sa petite fille et n'avait pas renoncé à découvrir ce qu'elle était devenue.

Une fois couchée, elle s'efforça de chasser de son esprit toutes ces questions désagréables pour ne retenir que les bonnes nouvelles. Avec l'argent de cette vieille Augusta, ils allaient pouvoir commencer l'installation du chauffage et c'était tout ce qu'elle demandait. Avoir bien chaud une fois dans sa vie, tout un hiver. D'ailleurs, au fur et à mesure que la maison deviendrait confortable, la vie en commun s'améliorerait et, un jour, ils atteindraient tous les trois un bonheur tranquille.

CHAPITRE XV

Claire Pesenti n'avait même pas tiré les volets et elle dut le faire au risque de prendre froid. Un vent aigre soufflait dans le parc et secouait les grands arbres. Avant de se déshabiller, elle tira de la poche de sa robe une petite burette d'huile qu'elle avait récupérée dans le tiroir de sa vieille machine à coudre. Elle en enfonça le bec dans la serrure et la graissa abondamment. Elle fit ensuite un essai satisfaisant, mais ce furent les gonds qui grincèrent un peu lorsqu'elle entrouvrit la porte. Se doutant qu'ils étaient aux aguets, elle se rendit à la salle de bains, y resta quelques minutes à s'examiner dans la glace du lavabo, tira ensuite la chasse. Avant de refermer sa porte, elle huila les gonds, essuya le surplus de son mouchoir.

Recroquevillée dans son lit glacé, elle commençait à se réchauffer lorsque vint le moment de se lever. Elle faillit y renoncer, essayant de trouver toutes les bonnes raisons de se tranquilliser. Mais elles ne furent pas suffisantes pour lui donner vraiment envie de s'endormir. Dans le noir elle enfila ses pantoufles, sa robe de chambre, glissa vers la porte et commença d'en tourner la poignée.

Du rez-de-chaussée monta un bruit continu, comme si deux mains fébriles froissaient une feuille de papier. Il y avait aussi une lumière très faible. On n'avait pas allumé de lampes et de sa chambre elle n'aurait pu voir cette lueur.

Retenant sa respiration, elle se pencha par-dessus la rampe de bois. Le bruit continuait, inlassablement. Et puis il y eut des pas feutrés sur le carreau du couloir et Laurent passa avec deux seaux vides aux mains. C'était bien ce qu'elle pensait. Après avoir soulevé la trappe du puits ils en retiraient chaque nuit le sable qui le remplissait à ras bord. D'un seul coup s'éclaircirent de menus détails mystérieux qu'elle avait remarqués ces jours derniers. La présence continue de sable dans le couloir. Ils avaient beau balayer, il en restait toujours quelques grains. Et la trappe du puits qui ne vibrait plus sous ses pas. Ils oubliaient tout simplement de nettoyer l'assise de la trappe et le sable calait la lourde

masse de béton.

Peu à peu ses yeux s'habituèrent à la demi-obscurité et ses oreilles captaient quelques mots rescapés d'une conversation à voix basse. Ils utilisaient une baladeuse dont la lumière était rabattue sur l'orifice du puits, par un carton peut-être. Claire remplissait elle-même les seaux que son mari transportait ensuite au-dehors. Pour qu'elle ne s'étonne pas de la réapparition de tout ce sable, il devait le disperser dans les herbes, tout au fond du parc.

— Centième...

— Environ un mètre cube...

M^{me} Mallet fut presque émerveillée par la similitude de leurs calculs. Il lui avait bien fallu calculer sur un morceau de papier la quantité nécessaire de sable pour combler le puits. Incrédule, effrayée, elle était parvenue au total de trente mètres cubes. Elle ne disposait alors que de cinq mètres cubes environ. Ce qu'ils ignoraient, c'était l'astuce qu'elle avait alors employée après de longues heures de réflexion. Du grenier elle avait descendu avec d'énormes difficultés des caisses étroites et longues fabriquées par son mari, les avait jetées dans le puits, réduisant ainsi le volume à combler. Ensuite elle avait transporté une à une des dalles de pierre plates, de vieilles tuiles. Elle travaillait la nuit, sans lumière. Pour le sable, elle avait cru ne jamais y parvenir. Ne pouvant emplir un seau et le transporter avec l'aisance de Laurent Pesenti, elle n'en remplissait qu'un à moitié, inlassablement. C'était l'époque où les enquêteurs fouillaient en dehors du village. Le chien flairant l'odeur de l'enfant n'avait fait que traverser le parc de la haie de cyprès jusqu'au mur de clôture et elle disposait d'une grande liberté de mouvement, certaine que les gens avaient autre chose à faire qu'à la surveiller. Les hommes participaient à la battue et les femmes se rassemblaient aux limites du village pour discuter en attendant les nouvelles. Durant des jours, elle n'avait cessé de remplir le puits, jusqu'à ce que tout le sable soit épuisé et qu'il affleure la surface. C'était à peu près le moment où l'on sondait tous les trous d'eau, les puits. Les enquêteurs étaient revenus dans le parc pour fouiller partout, comme dans les propriétés voisines. Tranquillement, elle avait pu parler du puits.

Le gendarme avait eu beaucoup de mal à soulever la dalle.

« Sûr qu'une enfant n'aurait jamais pu le faire..., dit-il. Et puis vous l'auriez retrouvée déplacée... Vous-même ne pouvez certainement pas.

— Depuis la mort de mon mari je n'y ai même jamais songé. »

Paul ne procédait pas autrement. Avec une broche de maçon et des coins de bois, puis des manches à balais sciés qui servaient de rouleau. À tout hasard les gendarmes avaient sondé le sable avec une barre à mine, la faisant tourner pour la faire pénétrer jusqu'au bout. Ils en faisaient autant ailleurs et elle n'en avait conçu aucune vexation. Il

aurait simplement fallu que la barre à mine dépasse les deux mètres pour trouver le vide, et encore. Entre le sable et les caisses en bois il y avait des pierres, des tuiles. D'ailleurs elle avait franchement expliqué de quelle façon le puits avait été comblé.

« Mon mari a utilisé des gravats, des pierres, puis, pour finir, le sable. »

Bien entendu, il n'avait pas été question des caisses. Celles-ci finiraient par pourrir mais dans combien de temps ? D'ici là, elle serait morte lorsque, complètement imbibées d'eau, elles céderaient sous la masse énorme de pierres et de sable. Celui-ci n'affleurerait plus la surface mais on penserait que le fond du puits avait bougé.

Pourquoi les Pesenti s'obstinaient-ils à retirer le sable ? Quelle erreur avait-elle commise ? Avait-elle parlé un jour de ce puits à Augusta qui avait répété ses paroles ? Elle ne s'en souvenait pas. Mais ne le pensait pas. Soupçonnant depuis toujours l'hostilité de sa vieille amie contre la grande maison, elle avait évité soigneusement de lui fournir des arguments pouvant renforcer cette défiance.

Elle finit par revenir dans son lit et dans la chaleur retrouvée allait céder à un certain fatalisme lorsqu'elle fut cruellement secouée par une évidence : les Pesenti ne s'étaient installés chez elle que pour y rechercher leur petite fille. Tout s'expliquait. Le chauffage qui n'était pas encore installé, la villa non mise en vente, l'attitude franchement inamicale de Claire Pesenti. Son mari, plus maître de lui, n'était que distant.

Cent seaux. Ils avaient retiré cent seaux du puits. En combien de nuits ? Un mètre cube. Quand avaient-ils commencé ? Seulement une fois absolument sûrs que l'enfant ne pouvait se trouver ailleurs. Ils auraient tout fouillé. Le grenier, chaque caisse fabriquée par son mari, puis les chambres du premier étage, les pièces du rez-de-chaussée, le parc, le garage avant d'en venir à cette évidence.

Mais une fois le sable évacué, il y aurait les vieilles tuiles, les cailloux. Elle en avait déversé des centaines. Il leur faudrait descendre au fond, prendre des risques. Le travail deviendrait plus difficile, plus lent. Une échelle étroite serait bientôt nécessaire. L'un continuerait de creuser tandis que l'autre remonterait les seaux.

Elle s'assit dans son lit pour respirer plus librement. Oui, viendrait une nuit où ils seraient tous les deux au fond du puits, où l'échelle trop courte ne dépasserait pas de l'orifice. Il suffirait alors de déplacer la dalle sans qu'ils puissent l'en empêcher. Pourrait-elle le faire assez rapidement pour les coincer sous terre avant qu'ils réagissent ? Dans le noir de sa chambre elle secoua la tête. Non, c'était impossible pour une pauvre vieille femme sans force.

Lentement, à cause du froid, elle se coucha, enveloppant sa tête dans la couverture. Elle les voyait tout au fond du puits, se gênant l'un

l'autre, n'ayant pas l'idée de regarder vers le haut. D'ailleurs la baladeuse serait, elle aussi, au fond du puits et même s'ils levaient la tête ils ne pourraient l'apercevoir. Il suffirait d'avoir des pierres très lourdes à sa disposition. Même sans viser, elle serait à peu près certaine de les blesser grièvement, voire de les tuer. Peut-être pourrait-elle alors retirer l'échelle avant qu'ils ne puissent remonter, remettre la dalle en place.

Pourquoi n'avaient-ils pas averti les gendarmes ? S'ils avaient découvert la preuve que le puits avait été récemment comblé, il leur suffisait de la montrer à la police pour que celle-ci intervienne avec des moyens plus efficaces. En deux jours de travail tout au plus, on aurait pu vider le puits et trouver le corps de Léonie dans l'eau. Donc ils n'avaient qu'une vague intuition, préféraient agir seuls, une fois qu'elle était couchée. Elle ne pensait pas qu'ils renonceraient. Laurent, peut-être, n'aurait pas montré un tel acharnement, mais sa femme n'était plus dirigée que par l'idée de savoir ce qu'était devenue son enfant. Et elle irait jusqu'au bout.

Si elle les enfermait dans le puits, comment ferait-elle pour le combler une nouvelle fois, avec quel sable ? Et de combien de temps disposerait-elle pour le faire ? La disparition du couple provoquerait une émotion encore plus forte que celle de leur petite fille. Cette fois les enquêteurs concentreraient tous leurs efforts, tous leurs soupçons sur la maison et sur elle. Il faudrait que le puits soit de nouveau rempli d'un sable qui affleurerait la surface.

Le sommeil ne vint que dans les premières heures du petit matin et, une nouvelle fois, Claire la réveilla en sursaut en lui apportant sa tasse de café.

— Je vous sors du sommeil une fois de plus, remarqua la jeune femme. Dois-je vous l'apporter un peu plus tard ?

— Non... Ça va très bien ainsi.

— Avez-vous des insomnies ?

— Pas du tout... Je crois que je deviens plus dormeuse avec l'âge.

Ce matin-là, elle alla trouver Laurent dans le garage. Sur l'établi de son mari il avait disposé deux chevrons de trois mètres cinquante de long. Elle remarqua qu'il avait tracé au crayon, à des distances égales, un double trait sur chacun.

— Que faites-vous là ? demanda-t-elle.

— Une échelle.

— Vous en trouverez bien une quelque part.

— Celle-là doit avoir une forme spéciale... Étroite... C'est pour la fosse que je vais creuser dans ce garage pour remplacer un pont élévateur.

C'était une explication crédible mais elle savait à quel usage il destinait cette échelle. Trois mètres cinquante. Quand ils seraient à

quatre mètres de profondeur, dans le puits, elle ne dépasserait pas et ne gênerait pas ses projets.

— Avez-vous commandé du sable pour les travaux ?

Laurent la regarda bizarrement et elle crut qu'il venait de soupçonner ses intentions.

— On doit m'en apporter cet après-midi. Pourquoi ?

— Il en faudra quelques brouettes pour remplir les trous d'eau de l'allée. Dès qu'il pleut, elle devient impraticable.

— C'est une bonne idée, dit lentement Laurent.

Vers 11 heures, elle profita de sa solitude pour commencer la mise en place de son plan. À l'aide d'un vieux cabas en cuir, elle transporta une grosse pierre trouvée près du mur de clôture jusqu'à la salle à manger. Elle commença par la cacher dans le bahut dont elle referma la porte à clé. Elle emporta cette dernière, revint s'asseoir dans la cuisine, un peu haletante.

Au bout d'un moment, comme elle était toujours seule, elle en profita pour aller sous l'escalier. Il y avait là un petit placard où dans le temps elle entreposait ses conserves de tomates. Mais la clé n'était pas sur la serrure. Furieuse, elle commença par accuser les Pesenti de l'avoir dérobée, retourna dans la cuisine, s'installa très droite sur sa chaise dans une attitude étudiée pour recevoir Claire et lui signifier son mécontentement. Puis elle réalisa quelle sottise elle s'apprêtait à faire. Qu'avait-elle besoin de ce placard ? Et pourquoi était-elle allée fouiller sous l'escalier ? Ils risquaient de se méfier. Du coup elle s'efforça d'oublier sa mauvaise humeur, accueillit même Claire aimablement.

La jeune femme plaçait ses achats dans le réfrigérateur et ne lui répondait que par monosyllabes. Ses traits se creusaient de plus en plus. Le couple ne dormait plus que quelques heures par nuit.

Au cours du repas elle se souvint brusquement que la clé du petit placard se trouvait à l'anneau d'un trousseau qu'elle conservait dans sa chambre. Elle poussa un petit cri de joie et ils la regardèrent comme si elle venait de laisser échapper une incongruité.

— Il y a un rayon de soleil, dit-elle, je pourrai faire une petite promenade.

N'ayant pas du tout envie de faire la sieste, elle marcha à petits pas dans le parc. Sa jambe lui faisait un peu mal. Peut-être ne marchait-elle pas assez depuis qu'elle partageait sa maison avec ces gens. Elle repéra un certain nombre de pierres très lourdes qu'elle pourrait cacher dans le placard sous l'escalier. Une seule d'entre elles tombant de plusieurs mètres aurait pu lui faire éclater le crâne.

Le gros camion de Lubin apporta le chargement de sable. Laurent alla lui ouvrir le portail, le guida pour qu'il roule jusqu'au garage. Elle pressa le pas pour protester.

— Pourquoi ne le mettez-vous pas sur le côté de la maison ? Là où il y avait un tas autrefois.

— Je préfère l'avoir à portée de main, répondit Laurent.

— Bonjour, madame Mallet, cria le chauffeur.

Elle leva les yeux vers lui, ne reconnut pas ce visage.

— Autrefois je venais souvent pour votre mari. Il avait toujours du ciment à faire... Je lui livrais aussi des planches. Pour faire des caisses, je crois.

M^{me} Mallet hocha la tête, vaguement inquiète.

— Je me souviens lui avoir livré du sable quelques jours avant sa mort... J'avais apporté des feuilles de plastique... On ne savait qu'en faire à cette époque et il m'en avait commandé quelques-unes pour protéger le sable de la pluie.

— Il n'a pas eu le temps de les installer, répondit-elle d'une voix rapide, essayant d'oublier le regard de Laurent posé sur elle.

Elle s'éloigna à petits pas. Pourquoi cet homme travaillait-il toujours chez Lubin ? Paul lui donnait la pièce pour de petits services. Un jour, le chauffeur lui avait livré tout un lot de vieilles planches pour ses caisses. Et cet homme se souvenait parfaitement de cette vieille histoire de sable et de feuilles de plastique après cinq années... C'était incroyable.

Alors qu'elle commençait à escalader le perron, elle voulut savoir pourquoi Laurent refusait de faire déverser le sable sur le côté de la maison, là où il y en avait toujours eu. En s'approchant, elle vit une tache sur le mur. En forme de dôme. Le sable avait séjourné là cinq ans sous sa protection de plastique et il avait fini par modifier la couleur du mur. Laurent souhaitait visiblement qu'on puisse la voir encore longtemps. Ce qui expliquait qu'il fasse déposer le nouveau sable de l'autre côté. Ces gens-là prévoyaient tout. Ils savaient donc qu'ils découvriraient un jour le corps de la petite fille et qu'ils devraient avoir des preuves formelles contre elle.

Peu après 16 heures, elle les vit partir ensemble, certainement pour leur villa. Elle était déjà montée chercher la clé du petit placard dans sa chambre. Elle n'eut qu'à aller l'ouvrir, y transporta la pierre cachée dans le buffet de la salle à manger. Puis, très excitée, elle alla en chercher trois autres qu'elle déposa également dans le petit placard, repoussa vers le fond quelques anciennes bouteilles de limonade qu'elle remplissait autrefois de pulpe de tomates. Puis elle referma à clé, glissa celle-ci dans sa poche.

Épiant leur retour depuis la fenêtre de la cuisine, elle pensait à cette prochaine nuit où ils seraient tous les deux tout au fond du puits. L'un creuserait, tandis que l'autre transporterait les seaux. Elle descendrait silencieusement, en enfilant de vieilles chaussettes de son mari. Elle ouvrirait le placard.

Elle cessa d'imaginer son acte. La serrure et les gonds grinçaient faiblement. Elle les huilerait. Elle devait même le faire tout de suite, car elle risquait d'oublier. Ses absences de mémoire devenaient de plus en plus nombreuses.

Avec sa burette de machine à coudre elle rendit les gonds et la serrure parfaitement silencieux, alla reprendre sur sa chaise la poursuite de sa chimère. Avec la première pierre il lui faudrait assommer d'abord Laurent Pesenti. C'était le plus dangereux. Si elle l'abattait dès le début, sa femme se porterait à son secours avant de songer à remonter à la surface. Elle pourrait donc s'occuper d'elle ensuite, jeter toutes les pierres, peut-être même retirer l'échelle avant de refermer la trappe.

Cette dernière partie ne la contentait pas du tout. Elle ne disposerait que de la nuit et de quelques heures dans la matinée pour combler de nouveau le puits. C'était nettement insuffisant. D'autre part, il fallait que l'homme et la femme soient morts ou grièvement blessés, dans l'impossibilité totale de quitter le fond. Donc il lui faudrait beaucoup plus de pierres. Ensuite elle trouverait bien une caisse à jeter dans le puits. Plusieurs même, de façon à le combler rapidement jusqu'à une certaine hauteur. Elle garnirait les vides avec des planches, des tuiles et des pierres avant de déverser le sable. Deux mètres suffiraient. Elle songeait toujours à la barre à mine utilisée par les gendarmes. Un terrible travail en perspective mais qui pouvait se réaliser alors que les conséquences de cette double disparition resteraient plongées dans l'ombre. Bien entendu on la soupçonnerait. Elle ne pouvait faire disparaître toutes leurs affaires, leur voiture. Quand lui faudrait-il signaler que les Pesenti avaient quitté sa maison et n'y étaient pas revenus ? Elle devrait refaire ses courses au village, les commerçants s'étonneraient. Peut-être disposerait-elle de plusieurs jours avant d'être vraiment ennuyée par les gendarmes. Et puis elle serait une vieille femme abandonnée par des gens qui avaient acquis ses biens en viager. Elle se montrerait éplorée, sans défense. Peut-être penserait-on qu'ils étaient devenus fous et avaient décidé d'en finir avec la vie. À cause de la disparition étrange de leur petite fille. On les chercherait ailleurs que dans la maison, dans la campagne. Elle pouvait très bien s'en tirer si elle jouait son rôle à la perfection. Surtout montrer une sorte d'hébétude, sans exagération, sinon ils en profiteraient pour l'envoyer à l'hospice ou dans une maison de retraite.

Et puis une idée excellente lui vint. Elle retirerait tout son argent à la poste, l'enterrerait quelque part et dirait que les Pesenti étaient partis avec ses économies. Bien sûr on lui ferait remarquer qu'ils laissaient une villa, l'argent hérité d'Augusta, mais malgré tout les enquêteurs seraient bien forcés de se poser des questions. L'obligation de se priver de cet argent l'ennuyait un peu. Après tout, elle pouvait le

conserver sur elle et dire que les Pesenti le détenaient.

CHAPITRE XVI

Ils avaient retiré du sable jusqu'à une heure avancée de la nuit. Combien de seaux ? Trente, quarante ? Un demi-mètre cube environ ? M^{me} Mallet les avait épiés depuis le palier. Claire Pesenti descendait dans le puits, aidée par son mari ; seules ses épaules dépassaient et Laurent devait s'agenouiller pour saisir l'anse du seau. Leur travail devenait plus difficile, plus lent. Elle calcula qu'il leur faudrait au moins deux semaines pour atteindre les pierres et les tuiles, peut-être dix jours seulement. Elle avait largement le temps de tout préparer.

Lorsque Claire Pesenti lui apporta son café, elle était réveillée et suivit d'un regard attentif les gestes de la jeune femme. Cette tasse de café était tout ce qui restait de leurs belles promesses. On continuait de la lui apporter pour endormir sa méfiance.

— Il fait beau, dit Claire d'une voix moins sèche que d'habitude. Le mois de novembre s'achève sans qu'on ait trop souffert du froid.

— N'empêche que le chauffage ne sera jamais installé pour la fin de l'année, répliqua la vieille femme.

À son tour elle bluffait, voulait prouver son ignorance de ce qui se tramait la nuit.

— Laurent travaille très vite. Vous serez bien au chaud pour la Noël, assura-t-elle avec une conviction qui fit frémir M^{me} Mallet.

Que voulait-elle signifier par ces affirmations ? Qu'on pouvait avoir chaud en prison ? Ce devait être le fond de sa pensée. Il ne fallait surtout pas qu'ils soupçonnent ses projets.

C'est en buvant son café qu'elle imagina de les accuser plus tard d'avoir voulu l'empoisonner pour hériter de sa maison. Depuis ce matin où elle avait trouvé un drôle de goût à son café, elle aurait même dû y penser plus tôt. Dans le fond, elle était intimement persuadée qu'ils ne désiraient pas la faire mourir. Au contraire, ils espéraient pouvoir l'accuser de la mort de Léonie, la livrer à la police et à la réprobation publique.

Avec une agilité inattendue, elle alla chercher un autre flacon dans

la salle de bains, versa dedans une bonne partie du café. Il y avait quelque part un reste d'herbicide qu'elle mélangerait à la première occasion. Lorsque la disparition du couple provoquerait la réaction des gendarmes ou de la police, elle accuserait les Pesenti d'avoir voulu l'empoisonner. Voyant qu'ils étaient découverts, ils avaient préféré prendre la fuite. On analyserait le contenu des deux flacons, celui-là et celui qu'elle avait déjà caché dans sa commode, et on y retrouverait des traces d'herbicide.

Sa duplicité la rendit guillerette et elle descendit d'excellente humeur, déjeuna de bon appétit, oublia que le beurre était difficile à étaler et que le pain grillé était trop craquant pour ses mauvaises dents.

Claire étant partie pour le village, elle se hâta de transporter quelques grosses pierres dans son vieux cabas, les rangea avec soin dans le petit placard sous l'escalier.

Laurent travaillait toujours à son échelle dans le garage. Elle se paya l'ironie d'aller le regarder faire, admira son habileté. Son mari, dit-elle, aimait aussi travailler le bois et fabriquait surtout des caisses.

— Vous en avez vu dans le grenier, dit-elle. Mais quand allez-vous commencer à creuser la fosse de votre futur garage ?

— Prochainement, dit-il.

— Quand le chauffage sera installé ?

Il répondit en lui tournant le dos, n'ayant pas le cynisme de sa femme.

L'après-midi, elle se rendit à la poste et manifesta son désir de retirer tout l'argent de son livret. La préposée regarda le montant inscrit et s'excusa :

— Je ne dispose pas d'une telle somme. Pouvez-vous repasser demain ? J'aurai l'argent. Mais vous devriez laisser un minimum pour conserver le carnet.

— Demain ? Très bien, dit-elle, je repasserai.

Elle disposait d'une dizaine de jours mais préférait prendre ses précautions. Dès qu'elle serait seule à la maison il lui faudrait retrouver ce fond d'herbicide. Rentrer aussi quelques pierres de plus. Le petit placard en était presque rempli mais mieux valait en prévoir un nombre suffisant.

En revenant chez elle, M^{me} Mallet pensait à mi-voix, accusait les Pesenti de l'avoir trompée, de ne s'être introduits chez elle que pour lui nuire. Ils n'auraient que ce qu'ils méritaient.

Juste comme elle allait prendre le chemin de terre, une voiture s'arrêta et elle aperçut M^{me} Hauser, l'assistante sociale, au volant. Le véhicule était neuf.

— Alors, madame Mallet, vous voilà bien entourée désormais, dit la grosse femme blonde avec un mélange d'ironie et de ressentiment. Les

Pesenti sont de braves gens et doivent être aux petits soins pour vous ?

M^{me} Mallet pinça les lèvres et hocha la tête sans répondre. L'œil protubérant de M^{me} Hauser se fit sournois.

— Auriez-vous quelques problèmes, madame Mallet ?

— Je ne sais pas si le viager est une aussi bonne solution que je croyais..., fit-elle. J'ai l'impression de gêner en m'accrochant à la vie.

— Voyons, madame Mallet... Ces gens-là ont trop souffert de la disparition de leur fillette pour ne pas reporter sur vous toute leur affection... Ils ont une excellente réputation.

— La mienne serait-elle donc mauvaise ? répliqua la vieille dame.

— À votre âge on a ses petites manies, ses habitudes... Je crois que tout s'arrangera très vite... Mais si vous aviez vendu, vous seriez peut-être plus heureuse dans une confortable maison de retraite... Vous disposeriez de votre chambre, de votre salle de bains personnelle, vous pourriez au choix prendre vos repas seule ou dans la salle à manger.

Cette sale femme voulait lui donner des regrets cuisants. Elle s'en alla, emportant de vagues images de bonheur douillet. Elle aurait peut-être dû écouter ses conseils. Mais il n'était peut-être pas trop tard. La disparition des Pesenti, officiellement constatée, n'entraînerait-elle pas l'annulation du contrat de viager ? Au bout de combien de temps seraient-ils tenus pour défaillants dans leurs obligations de débirentiers ?

Les Pesenti sortirent très tard, à la nuit et une heure avant le repas du soir, si bien qu'elle ne disposa que d'un court délai pour rechercher ce bidon d'herbicide. Elle pensait le trouver dans le garage mais Laurent avait vidé les étagères de leur contenu. Il avait dû jeter le bidon sur un tas de saletés à brûler. Elle le fouilla fébrilement mais ne put mettre la main dessus.

Comment pourrait-elle faire pour remplacer cet herbicide ? Elle disposait d'un peu de temps, pourrait continuer à le chercher. Évidemment, il était exclu qu'elle aille en acheter au village. D'ici une semaine elle trouverait bien un produit de remplacement.

Cette nuit-là, le couple remonta dans sa chambre peu de temps après elle. M^{me} Mallet pensa qu'ils devaient être trop fatigués pour poursuivre leur travail exténuant. Elle allait donc disposer d'un délai supplémentaire pour fignoler ses préparatifs et cette pensée lui permit de s'endormir paisiblement.

CHAPITRE XVII

À son réveil, M^{me} Mallet put constater qu'il était 7 h 30 passées lorsque Claire Pesenti lui apporta sa tasse de café. Une demi-heure de retard. Cette femme accomplissait sa tâche avec une visible répugnance et serait vite venu un jour où elle ne serait même pas montée. Heureusement, pensait M^{me} Mallet, qu'elle allait bientôt mettre un terme à ce laisser-aller.

Claire ouvrit la fenêtre, poussa les volets. Le jour naissait à peine. Elle resta ainsi à regarder à l'extérieur tandis que l'air frais pénétrait dans la chambre et venait refroidir les épaules de M^{me} Mallet qui remonta les couvertures avec un air pincé.

— Pouvez-vous fermer ? dit-elle.

La jeune femme s'y résigna avec une lenteur étrange. M^{me} Mallet, assise dans son lit, attendait son départ pour déguster son café mais l'autre paraissait attendre quelque chose.

— Vous le laissez refroidir ?

Surprise, la vieille dame prit le plateau, le posa sur ses genoux. Au moment de prendre sa cuillère elle découvrit la petite feuille verte.

— Qu'est ceci ? demanda-t-elle.

— Vous ne le savez pas ?

— Une feuille de lierre, bien sûr. Il en pousse dans le parc et je suis obligée de couper les tiges qui menacent la maison. Les murs se dégraderaient vite, sinon.

— On en trouve sur le côté en effet, dit Claire. Vous savez d'où vient celle-ci ?

M^{me} Mallet haussa les épaules, porta la tasse de café à ses lèvres.

— Dans le puits, à une vingtaine de centimètres de la surface. Il y a une semaine environ. Vous avez vu ? Elle est encore verte, bien conservée. Pourtant, s'il y a cinq années que le puits est comblé, comment se fait-il qu'elle ne soit pas desséchée ? Le sable aurait pu la conserver quelques mois, trois ou quatre peut-être mais pas cinq ans...

M^{me} Mallet continuait de boire son café sans même se rendre

compte de ce qu'elle faisait, uniquement préoccupée par le souvenir de sa sottise. Elle avait voulu récupérer les derniers seaux de sable en grattant trop profondément le sol.

— Il y avait aussi d'autres végétaux. Eux n'avaient pas tellement résisté, dit Claire.

Voilà pourquoi ils s'acharnaient. Que pouvait-elle répondre à cette accusation ? Son cerveau se remplissait soudain de brumes qui voilaient ses pensées.

— Et hier soir nous avons trouvé autre chose, dit la jeune femme d'une voix très calme, sans trace de haine. Beaucoup plus profondément. À environ deux mètres de la surface. Vous ne voyez pas de quoi il peut s'agir ?

Elle dut reposer la tasse vide, se trouva désemparée de ne plus l'avoir devant son visage, comme si le petit récipient la protégeait.

— Le cadavre d'une lapine.

Mon Dieu, la lapine ! Elle avait oublié de la jeter tout au fond du puits, l'avait finalement assommée et laissée tomber alors qu'il ne restait que deux mètres à combler, en effet.

— Vous n'êtes venus que pour ça, s'entendit-elle prononcer, uniquement pour ça. Vous avez signé le contrat et vous vous êtes installés chez moi pour fouiller.

— Oui, dit Claire, uniquement pour ça. Parce que nous étions sûrs que Léonie ne pouvait se trouver ailleurs.

Et Laurent, où était-il ? Pourquoi n'était-il pas venu avec sa femme pour l'humilier, lui aussi ?

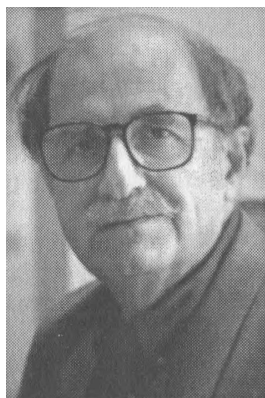
— Vous avez commencé avec ma belle-mère. Elle faisait obstacle à vos désirs. Vous n'étiez qu'une femme seule, terrifiée par les uns et les autres. Vous l'enviiez de vivre avec nous, d'être entourée, protégée. Plus tard, c'est Léonie qui vous gênait. Elle détestait votre maison. Elle ne m'en avait jamais parlé mais le jour où je lui ai dit que nous pourrions aller habiter chez vous, elle a eu une forte crise nerveuse. J'ai cru qu'elle faisait un caprice, mais plus tard j'ai compris qu'elle avait dû assister à quelque chose de terrible. Elle a vu sa mamy pénétrer dans votre grande maison et n'en jamais ressortir. Léonie n'avait pas vu sa grand-mère morte. Pour elle, votre maison devenait une sorte de piège effroyable. Comment avez-vous fait avec elle ? L'avez-vous tuée avant ?

M^{me} Mallet pinça les lèvres, bien décidée à ne jamais raconter la vérité. Personne ne saurait jamais, jamais.

— Laurent est allé chercher les gendarmes. Nous aurions pu le faire plus tôt mais nous n'avions que la feuille de lierre. Ils auraient pu croire que nous cherchions à vous nuire. La situation de débirentier n'est jamais très confortable. Maintenant, à cause du cadavre décomposé de la lapine, ils vont venir et vider complètement le puits.

Je ne sais pas ce qu'ils vont faire de vous. Il doit y avoir des sortes d'hospices pour les vieillards assassins.

Biographie



« Je ne fuis pas la réalité, je la précède. »

Né en 1928, cet enfant des Corbières à l'accent ensoleillé écrit dès l'âge de dix ans, marqué par sa terre et les gens rudes qui l'habitent. Au cours de ses études, il rencontre celle qui deviendra son épouse, la femme d'une vie, la mère de leurs trois enfants. C'est elle qui tape son premier manuscrit alors qu'il est parti à l'armée et qui l'enverra aux éditions Hachette. G.-J. Arnaud sera aussitôt publié sous le pseudonyme de « Saint-Gilles » – nom de son village natal. Ce premier roman, *Ne tirez pas sur l'inspecteur*, obtient le prix du Quai des Orfèvres, en 1952.

Depuis, sous de nombreux pseudonymes, il s'est attaqué à tous les genres : policier, espionnage, science-fiction, suspense, roman historique, pièce de théâtre..., mais c'est comme auteur majeur de la série « Spécial Police » aux éditions du Fleuve Noir qu'il s'impose dès 1960, liant son nom à l'histoire du roman policier français et ce malgré sa modestie. En 1966, le prix du Roman d'espionnage couronne *Les Égarés* et, en 1977, le prix Mystère de la critique est attribué à *Enfantasme* qui sera adapté au cinéma sous le titre *Les Enfants de la nuit*. Aujourd'hui, on répertorie plus de quatre cents

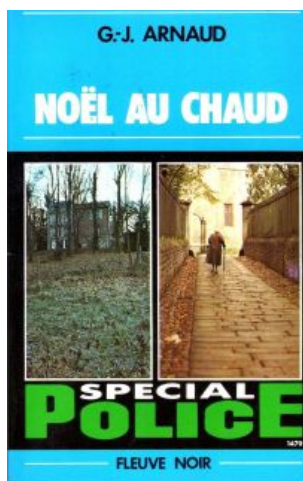
ouvrages à son actif dont de nombreux ont fait l'objet d'une adaptation cinématographique ou télévisuelle : *Les Longs Manteaux*, *Zone rouge*, *Sommeil blanc*, *Un petit paradis*, *La Tribu des vieux enfants*...

On ne saurait oublier le fleuron de la mythique collection « Anticipation » au Fleuve noir qu'est *La Compagnie des Glaces*, avec plus de soixante-deux titres.

Dans son œuvre, il met en scène les gens du quotidien, les petits, ceux que nous côtoyons tous les jours sans les connaître et qui sont, bien souvent, victimes ou bourreaux. Leur passé les poursuit, leur avenir les angoisse, les grandeurs et les bassesses les habitent. Miroirs de notre société, nous pouvons nous y reconnaître sans difficulté. Ce qui différencie cependant ces personnages de ceux du quotidien, c'est qu'ils vont au bout des situations dans lesquelles ils sont plongés, à la fois monstres et proies. G.-J. Arnaud précise : « *Je déteste les personnages d'une seule pièce. S'il n'y a ni ombre ni facettes, aucun personnage ne mérite d'être décrit.* » Des personnages à la Pinter ! Les lieux qu'ils fréquentent, les maisons qu'ils habitent deviennent tout aussi importants, lieux des drames et des joies, cadres de la vie.

Si G.-J. Arnaud reste en marge du mouvement du néo-polar, cela ne l'a pas empêché bien avant l'heure de donner à lire sa vision du monde : « *Le mal est dans l'homme et dans la société qu'on lui impose et qu'il accepte [...] j'essaye d'éviter le piège de l'actualité. Les gens s'y laissent souvent prendre, sont esclaves de leurs idées, de l'ambiance du moment et souhaitent qu'on aille jusqu'au bout d'une démonstration politique ou sociale. Or, le polar a une logique et le crime ne se trouve pas toujours à droite.* »

On est loin de ce que l'on nomme de façon péjorative le « roman de gare », plus proche au contraire de cette vraie littérature qui nous laisse une vision de son époque et dont Jay McInerney nous dit : « *Il est important de raconter des histoires, d'inventer des récits qui permettent aux gens de comprendre leurs propres existences, de créer des mythes [...]. La littérature révèle l'essence, la réalité de nos époques.* »



1979

Première édition de *Noël au chaud*

C'est aussi :

Dans le monde :

Des événements internationaux qui marqueront les trois décennies suivantes :

— Khomeiny quitte Neauphle-le-Château pour retourner en Iran. Son retour à Téhéran marque la chute du Shah, c'est le début de la révolution iranienne ; s'en suivront le second choc pétrolier et le déséquilibre économique que l'Occident connaît ;

— en Arabie Saoudite, des insurrections donnent naissance à Al-Qaïda ;

— l'URSS envahit l'Afghanistan.

Le décor géopolitique du monde d'aujourd'hui est planté

En France :

- la crise ouverte de la sidérurgie en Lorraine ;
- le premier McDonald's de France ouvre à Strasbourg ;
- l'affaire des diamants de Bokassa met en cause le président Valéry Giscard d'Estaing ;
- la mort de Robert Boulin dans la forêt de Rambouillet dans des circonstances obscures ;
- Jacques Mesrine, « l'ennemi public numéro un », est tué par des policiers.

Au cinéma :

- *Hair* de Miloš Forman ;
- *Le Tambour* de Volker Schlöndorff ;
- *Apocalypse Now* de Francis Ford Coppola ;
- *Kramer contre Kramer* de Robert Benton.

En librairie :

- *Affaires étrangères* de Jean-Marc Roberts ;
- *Le Guetteur d'ombre* de Pierre Moinot ;
- *Les Russkoffs* de François Cavana ;
- *Elégies majeures* de Léopold Sédar Senghor.

Le prix du Quai des Orfèvres est attribué à Jules Vartet pour *Le Déjeuner interrompu*.

Le Grand Prix de littérature policière est attribué à Joseph Bialot pour *Le Salon du prêt-à-saigner*.

Du même auteur

(Sous le pseudonyme de Saint-Gilles)

Ne tirez pas sur l'inspecteur, Hachette, « L'Énigme », 1952 (prix du Quai des Orfèvres)

Noces d'acier, Hachette, « Le Point d'interrogation », 1954

Éditions L'Arabesque

(Sous le pseudonyme de Saint-Gilles)

COLLECTION « CRIME PARFAIT ? »

Du sable pour linceul (n° 1, 1957)

Puisque je dois mourir (n° 5, 1957)

À l'heure de notre angoisse (n° 9, 1957)

Je m'accuse (n° 13, 1958)

Dernière heure (n° 17, 1958)

Seule la mort (n° 21, 1958)

Du miel et du fiel (n° 26, 1959)

Un froid de morgue (n° 30, 1959)

COLLECTION « ESPIONNAGE »

Action à froid (n° 44, 1957)

Commando pirate (n° 49, 1957)

Baroud au Tibesti (n° 55, 1957)

Direction Budapest (n° 61, 1957)

Traquenard à Bagdad (n° 65, 1957)

Rendez-vous à Pékin (n° 71, 1958)

Ultime parade (n° 86, 1958)

Traité sur la mort (n° 106, 1959)

(Sous le pseudonyme de Georges Ramos)

COLLECTION « PARME »

Boléro passionné (n° 12, 1957)

Frénésie en noir (n° 17, 1957)

Les Amants du Tech (n° 24, 1958)

Heures chaudes (n° 26, 1958)

Délire au soleil (n° 28, 1958)

Jeux farouches (n° 31, 1958)

La Soif aux lèvres (n° 35, 1959)

COLLECTION « COLORAMA »

La Croqueuse d'émeraude, 1960

(Sous le pseudonyme de Frédéric Mado)

COLLECTION « LES NYMPHES »

Péchés de jeunesse, 1958

Voluptueux dialogues, 1959 (illustration Aslan)

Amours en fraude, 1959

Étreintes, 1959 (illustration Jef de Wulf)

Fantasque Brigitte, 1959 (illustration Aslan)

(Sous le pseudonyme Gino Amoldi)

COLLECTION « LES NYMPHES »

Chaleurs, 1959 (illustration Aslan)

Les Extases de Pepa, 1959 (illustration Jef de Wulf)

Impudiques, 1959

Interludes charnels, 1959

Regain de désir, 1959 (illustration Aslan)

Aime-moi comme je t'aime, 1961

(Sous le pseudonyme Georges Murey)

COLLECTION « ESPIONNAGE »

Pré-sabotage (n° 139, 1960)

Offensive sans répit (n° 187, 1961)

Provocation (n° 366, 1965)

Zone maudite (n° 381, 1965)

Poivre aux yeux (n° 391, 1965)

Gâchis au Chili (n° 401, 1965)

Frappez la monnaie (n° 416, 1965)

(Sous le pseudonyme de Gil Darcy)

COLLECTION « ESPIONNAGE »

Luc Ferrari du N.I.D (n° 74, 1958)

Luc Ferrari attaque (n° 76, 1958)

Luc Ferran liquide (n° 78, 1958)
Luc Ferran s'acharne (n° 82, 1958)
Sérénade pour Luc Ferran (n° 90, 1959)
Luc Ferran boit du pulque (n° 94, 1959)
Luc Ferran feinte en Finlande (n° 105, 1959)
Luc Ferran et la veuve (n° 116, 1959)
Luc Ferran cravache (n° 147, 1960)
Luc Ferran dans le brouillard (n° 171, 1961)
Luc Ferran quitte le N.I.D (n° 430, 1966)
Luc Ferran et son Noël rouge (n° 435, 1966)
Luc Ferran est trahi (n° 440, 1966)
Luc Ferran sauve la base (n° 445, 1966)
Objectif truqué (n° 450, 1966)
Luc Ferran joue les beatniks (n° 455, 1966)
Week-end au château (n° 462, 1966)
Luc Ferran et le réseau radioactif (n° 465, 1966)
Escalade diabolique (n° 475, 1967)
Bas les masques (n° 495, 1967)
Amère mission pour Luc Ferran (n° 585, 1969)

(Sous le pseudonyme de David Kyne)

COLLECTION « BAROUD »

Embuscade en Birmanie (n° 47, 1969)

Éditions Ferenczi

(Sous le pseudonyme de Georges Murey)

La Peur dans les veines (n° 195, 1958)

COLLECTION « FEUX ROUGES »

Urgence à Sydney (n° 19, 1959)

Coup de force à Cuba (n° 29, 1959)

Le sel sur les plaies (n° 32, 1959)

Territoire en alerte (n° 39, 1960)

À tête coupée (n° 44, 1960)

Bridge pour agents spéciaux (n° 47, 1960)

Éditions Fleuve noir

(Signé G.-J. Arnaud)

COLLECTION « GRANDS ROMANS »

L'Enfer des humiliés, 1959

Les Nuits fauves, 1960

À l'ombre du défi, 1961

Le Sang d'un été, 1961

De soleil et de boue, 1962

Les Lendemain sauvages, 1962

Noir est l'horizon, 1962

La Troisième Moisson, 1964

Les Seigneurs méprisés, 1964

Les Épaves de l'oubli, 1965

Nous, les Lemonnier, 1968

La Recluse, 1987

La Vie truquée, 1997

COLLECTION « SPÉCIAL POLICE »

Virus (n° 226, 1960)

L'Éternité pour nous (n° 234, 1960)

Faux-frères (n° 258, 1961)

Haut vol (n° 272, 1961)

Dernier convoi (n° 285, 1962)

Agonie (n° 303, 1962)

Afin que tu vives (n° 313, 1962)

Un coup de chien (n° 336, 1963)

Exhumation (n° 350, 1963)

Chutes (n° 367, 1963)

Les Aveux (n° 389, 1964)

Témoin unique (n° 408, 1964)

Droit d'asile (n° 428, 1964)

La Mine (n° 448, 1965)

Les Détrouseurs (n° 466, 1965)

La Tentation (n° 479, 1965)

Infortune (n° 508, 1966)

Substitution (n° 533, 1966)

Tel un fantôme (n° 543, 1966)

Tatouage (n° 574, 1967)

Les Yeux fous (n° 594, 1967)

Les Intrus (n° 618, 1967)

Notre oncle de Cincinnati (n° 637, 1968)

Les Lacets du piège (n° 658, 1968)

Ronde funèbre (n° 688, 1968)

Le Guet-apens (n° 705, 1969)

Le Rescapé (n° 722, 1969)

Balle de charité (n° 748, 1969)
Retour de fièvre (n° 776, 1970)
Traumatisme (n° 792, 1970)
L'Endos (n° 823, 1970)
Un Charter pour l'enfer (n° 855, 1971)
Séquelles (n° 874, 1971)
Les Longs Manteaux (n° 912, 1971)
Basse besogne (n° 937, 1972)
Tendres termites (n° 966, 1972)
Le Cœur froid (n° 988, 1972)
Au nom du père (n° 1023, 1973)
La Défroque (n° 1044, 1973)
Un petit paradis (n° 1086, 1974)
L'Œil du serpent (n° 1125, 1974)
Chiens écorchés (n° 1143, 1974)
La Maison piège (n° 1153, 1975)
Monsieur Paloma (n° 1163, 1975)
L'Homme noir (n° 1190, 1975)
Enfantasme (n° 1235, 1976)
Plein la vue (n° 1250, 1976)
Deux doigts dans la porte (n° 1268, 1976)
Je ne vivrai plus jamais seule (n° 1295, 1976)
La Tête dans le sable (n° 1313, 1977)
L'Enfer du décor (n° 1343, 1977)
Profil de mort (n° 1355, 1977)
Les Gens de l'hiver (n° 1368, 1977)
Les Jeudis de Julie (n° 1389, 1978)
L'Aboyeur (n° 1423, 1978)
Brûlez les tous ! (n° 1435, 1978)
Les Enfants de Perilla (n° 1447, 1978)
Noël au chaud (n° 1479, 1979)
Raison perdue (n° 1506, 1979)
La Tribu des vieux enfants (n° 1512, 1979)
Les Gêneurs (n° 1525, 1979)
Les Imposteurs (n° 1570, 1980)
Le Coucou (n° 1574, 1980)
La Vasière (n° 1620, 1981)
Quartier condamné (n° 1676, 1981)
Ami-ami flic (n° 1691, 1982)
Bunker parano (n° 1743, 1982)
Le Pacte (n° 1813, 1983)
Nécro (n° 1818, 1983)
Le Veilleur (n° 1887, 1984)
Mozart panique (n° 1939, 1985)

Drôle de regard (n° 1949, 1985)

Mère carnage (n° 2000, 1986)

COLLECTION « NOIRE »

Une si longue angoisse (n° 5, 1988)

Le Petit Bonheur piégé (n° 50, 1998)

COLLECTION « NOIRS »

Spoliation, 2000

COLLECTION « ESPIONNAGE »

Forces contaminées (n° 274, 1961)

Mission D. C (n° 327, 1962)

Fac-similés (n° 353, 1963)

Brumes jaunes (n° 374, 1963)

Mainmise (n° 403, 1963)

La Cellule imparfaite (n° 426, 1964)

Équipage en alerte (n° 449, 1964)

Commandos perdus (n° 466, 1965)

Fonds dangereux (n° 515, 1965)

Convois suspects (n° 524, 1966)

Les Égarés (n° 573, 1966)

Cargaison insolite (n° 595, 1967)

Le Commander rit jaune (n° 614, 1967)

Double pour le Commander (n° 654, 1968)

Le Commander souffle la torche (n° 669, 1968)

Le Commander prend la piste (n° 715, 1969)

Le Commander et l'évadé (n° 733, 1969)

Piège pour une nation (n° 754, 1969)

Un amiral pour le Commander (n° 784, 1970)

L'Amnésique venu de la mer (n° 814, 1970)

Échec au froid Commander (n° 828, 1970)

Coup de vent pour le Commander (n° 855, 1971)

Le Commander et la Mamma (n° 877, 1971)

Le Commander dans un fauteuil (n° 911, 1971)

Jouez serré Commander (n° 939, 1972)

Le Commander et le révérend (n° 957, 1972)

Des milliers de vies (n° 967, 1972)

Le Commander et la combine (n° 989, 1972)

Ô combien de marins... (n° 1014, 1973)

Le Commander et les spectres (n° 1024, 1973)

Compagnons de sang (n° 1045, 1973)

Le Commander et la voyante (n° 1064, 1973)

Pour mémoire, Commander (n° 1071, 1973)

Le Commander et la tueuse (n° 1094, 1974)
Le Commander et le déserteur (n° 1104, 1974)
Les Fossoyeurs de liberté (n° 1122, 1974)
Escadron spécial (n° 1134, 1974)
Smog pour le Commander (n° 1161, 1975)
Le Commander et le vigile (n° 1183, 1975)
Trio infernal pour le Commander (n° 1196, 1975)
Le Moine d'Asmara (n° 1210, 1975)
Du blé pour le Commander (n° 1234, 1976)
Agonie pour une capitale (n° 1246, 1976)
Sorcières en jeans (n° 1266, 1976)
Aux armes Commander (n° 1280, 1976)
La Peste aux mille milliards de dents (n° 1291, 1976)
Le Commander enterre la hache (n° 1330, 1977)
Alternative mortelle (n° 1344, 1977)
Peur blanche pour le Commander (n° 1359, 1977)
Le Gaucho de Munich (n° 1371, 1977)
Subversive club (n° 1385, 1978)
Le Mauve sied au Commander (n° 1399, 1978)
Le Lait de la violence (n° 1414, 1978)
Coupe sanglante pour le Commander (n° 1428, 1978)
Le Couple inquiet de Montréal (n° 1461, 1979)
Pas de miracle pour le Commander (n° 1483, 1979)
Le Vent des morts (n° 1492, 1979)
Colonel dog (n° 1518, 1980)
Les Momies de Mexico (n° 1527, 1980)
Coquelicot, party (n° 1551, 1980)
Israël, 6 Israël (n° 1558, 1980)
Fanatiquement votes (n° 1585, 1980)
Contrat provocation (n° 1595, 1981)
Le Fric noir (n° 1604, 1981)
Dossiers brûlants (n° 1626, 1981)
Les Veuves de Berlin (n° 1638, 1982)
Syndrome toxique (n° 1659, 1982)
Les Rescapés du Salvador (n° 1694, 1983)
Le Milliard des émigrés (n° 1711, 1983)
La Dîme du diable (n° 1746, 1984)
Toubib-connection (n° 1774, 1984)
Le Cancrelat de Miami (n° 1789, 1984)
Amères frontières (n° 1818, 1985)
Potion tragique (n° 1834, 1985)
Cerveaux empoisonnés (n° 1852, 1986)

Le Dossier Atrée (n° 216, 1972)
La Mort noire (n° 230, 1973)
Ils sont revenus (n° 241, 1973)
La Dalle aux maudits (n° 248, 1974)

COLLECTION « GORE »

Le Festin séculaire (n° 8, 1985)
Grouillements (n° 28, 1986)

COLLECTION « ANTICIPATION »

Cycle de « La Grande séparation »
Les Croisés de Mara (n° 469, 1971)
Les Monarques de Bi (n° 509, 1972)
Lazaret 3 (n° 538, 1973)
Les Ganéthiens, 2000

Cycle de « La Compagnie des glaces »
La Compagnie des glaces (n° 997, 1980)
Le Sanctuaire des glaces (n° 1038, 1981)
Le Peuple des glaces (n° 1056, 1981)
Les Chasseurs des glaces (n° 1077, 1981)
L'Enfant des glaces (n° 1104, 1981)
Les Otages des glaces (n° 1116, 1982)
Le Gnome halluciné (n° 1122, 1982)
La Compagnie de la banquise (n° 1139, 1982)
Le Réseau de Patagonie (n° 1157, 1982)
Les Voiliers du rail (n° 1180, 1982)
Les Fous du soleil (n° 1198, 1982)
Network-Cancer (n° 1207, 1983)
Station fantôme (n° 1224, 1983)
Les Hommes Jonas (n° 1249, 1983)
Terminus amertume (n° 1267, 1983)
Les Brûleurs de banquise (n° 1271, 1983)
Le Gouffre aux garous (n° 1286, 1984)
Le Dirigeable sacrilège (n° 1303, 1984)
Liensun (n° 1321, 1984)
Les Éboueurs de la vie éternelle (n° 1333, 1984)
Les Trains cimetières (n° 1351, 1985)
Les Fils de Lien Rag (n° 1364, 1985)
Voyageuse Yeuse (n° 1388, 1985)
L'Ampoule des cendres (n° 1405, 1985)
Sun company (n° 1431, 1986)
Les Sibériens (n° 1449, 1986)
Le Clochard ferroviaire (n° 1460, 1986)

Les Wagons mémoire (n° 1477, 1986)
Mausolée pour une locomotive (n° 1490, 1986)
Dans le ventre d'une légende (n° 1503, 1986)
Les Échafaudages d'épouvante (n° 1516, 1987)
Les Montagnes affamées (n° 1541, 1987)
La Prodigieuse agonie (n° 1552, 1987)
On m'appelait Lien Rag (n° 1571, 1987)
Train spécial pénitentiaire 34 (n° 1581, 1987)
Les Hallucinés de la voie oblique (n° 1596, 1987)

COLLECTION « COMPAGNIE DES GLACES »

L'Abominable postulat (n° 37, 1988)
Le Sang des Ragus (n° 38, 1988)
La Caste des aiguilleurs (n° 39, 1988)
Les Exilés du ciel croûteux (n° 40, 1988)
Exode barbare (n° 41, 1988)
La Chair des étoiles (n° 42, 1988)
L'Aube cruelle d'un temps nouveau (n° 43, 1988)
Les Canyons du pacifique (n° 44, 1989)
Les Vagabonds des brumes (n° 45, 1989)
La Banquise déchiquetée (n° 46, 1989)
Soleil blême (n° 47, 1989)
L'Huile des morts (n° 48, 1989)
Les Oubliés de chimère (n° 49, 1989)
Les Cargos-dirigeables du soleil (n° 50, 1990)
La Guilde des sanguinaires (n° 51, 1990)
La Croix pirate (n° 52, 1990)
Le Pays de Djoug (n° 53, 1990)
La Banquise de bois (n° 54, 1990)
Iceberg-ship (n° 55, 1990)
Lacustra city (n° 56, 1990)
L'Héritage du Bulb (n° 57, 1991)
Les Millénaires perdus (n° 58, 1991)
La Guerre du peuple du froid (n° 59, 1991)
Les Tombeaux de l'Antarctique (n° 60, 1991)
La Charogne céleste (n° 61, 1992)
Il était une fois la compagnie des glaces (n° 62, 1992)
L'Avenir des dupes « Omnibus XVI-CDG », 2000

COLLECTION « CHRONIQUES GLACIAIRES »

Les Rails d'incertitude, « Anticipation » (n° 1995, 1996)
Les Illuminés, « SF Métal » (n° 26, 1997)
Le Sang du monde, « SF Métal » (n° 36, 1998)
Les Prédestinés (n° 4, 1999)

Les Survivants crépusculaires (n° 5, 1999)
L'Œil parasite (n° 7, 1999)
Planète nomade (n° 8, 2000)
Roark (n° 9, 2000)
Les Baleines Solinas (n° 10, 2000)
La Légende des hommes Jonas (n° 11, 2000)

COLLECTION « LA COMPAGNIE DES GLACES, NOUVELLE ÉPOQUE »

La Ceinture de feu (n° 1, 2001)
Le Chenal noir (n° 2, 2001)
Le Réseau de l'éternelle nuit (n° 3, 2001)
Les Hommes du cauchemar (n° 4, 2001)
Les Spectres de l'Altiplano (n° 5, 2001)
Les Momies du massacre (n° 6, 2002)
L'Ombre du serpent gris (n° 7, 2002)
Les Griffes de la banquise (n° 8, 2002)
Les Forbans du nord (n° 9, 2002)
Les Icebergs lunaires (n° 10, 2002)
Le Sanctuaire de légende (n° 11, 2002)
Les Mystères d'Altai (no 12, 2002)
La Locomotive-dieu (n° 13, 2003)
Pari cataclysmes (n° 14, 2003)
Movane la chamane (n° 15, 2003)
Channel Drake (n° 16, 2003)
Le Sang des aliens (n° 17, 2003)
Caste barbare (n° 18, 2004)
Parano River (n° 19, 2004)
Indomptable Fleur (n° 20, 2004)
Le Masque de l'autre (n° 21, 2005)
Passions rapaces (n° 22, 2005)
L'Irrévocable Testament (n° 23, 2005)
Ultime mirage (n° 24, 2005)

COLLECTION « LES AVENTURES D'HUGO CARDONE »

Les Compagnons d'éternité, « Aventure et mystère » (n° 7, 1995)
La Forêt des hommes volants, « Aventure et mystère » (n° 15, 1996)
L'Atoll des bateaux perdus, « SF Mystère » (n° 14, 1997)

Éditions Eurédif

(Sous le pseudonyme d'Ugo Solenza)

Il ne viendra plus personne, « Suspense poche » (n° 6, 1975)
Le Vampire des routes, « Quotidien fantastique », 1980

COLLECTION « CUPIDON »

Les Visiteuses (n° 2, 1973)
Comme un fruit mûr (n° 32, 1974)

COLLECTION « APHRODITE »

La Croisière de charme (n° 78, 1972)
La Dragée haute (n° 93, 1973)
La Pension des caprices (n° 99, 1973)
Duos pervers (n° 100, 1973)
La Nuit d'Athènes (n° 127, 1975)
Les Nuits de Santa Barbara (n° 138, 1975)
Lèvres de soie (n° 147, 1976)
Le Bateau des filles perdues (n° 152, 1976)
À l'amour comme à la guerre (n° 162, 1976)
Le Repos des guerrières (n° 170, 1976)
La Croisière du Genius (n° 226, 1978)
Les Petites voisines (n° 338, 1980)

Cycle Pascal

Les Fourberies de Pascal (n° 310, 1979)
Les Prouesses de Pascal (n° 365, 1981)
Les Intrigues de Pascal (n° 372, 1981)
Les Audaces de Pascal (n° 388, 1981)
Pascal et les pensionnaires (n° 396, 1981)
Les Miracles de Pascal (n° 404, 1982)
Le Cinéma de Pascal (n° 420, 1982)
Pascal homme à tout faire (n° 432, 1982)
Pascal et les frustrés (n° 444, 1982)
Pascal au ciel serein (n° 456, 1983)
Pascal et la dame brune (n° 468, 1983)
Pascal garçon modèle (n° 480, 1983)
Votre dévoué Pascal (n° 492, 1983)
Les Métamorphoses de Pascal (n° 504, 1984)
Pascal et l'éroticophone (n° 516, 1984)
Une bergère pour Pascal (n° 528, 1984)
S.O.S Pascal (n° 540, 1984)
Pascal et les sirènes (n° 552, 1984)

COLLECTION « DIANE »

Cycle Marion

Marion (n° 1, 1974)

Marion à Dublin (n° 3, 1974)
Marion la proscrire (n° 4, 1974)
Lady Marion (n° 5, 1974)
Une rançon pour Marion (n° 7, 1974)
Marion l'infidèle (n° 9, 1974)
Marion galante (n° 15, 1975)
Marion des brumes (n° 18, 1975)
Marion d'Irlande (n° 23, 1975)
Perverse Marion (n° 25, 1975)
Complot pour Marion (n° 28, 1975)
Un roi pour Marion (n° 30, 1975)
Les Démons de Marion (n° 34, 1976)
Marion des mers (n° 36, 1976)
La Gloire de Marion (n° 37, 1976)

COLLECTION « APHRODITE CLASSIQUE »

(Sous le pseudonyme de Pierre Rabeau)
Les Confessions d'un cagot (n° 25, 1976)

(Sous le pseudonyme de Laure de Sevetan)
Les Robinsonnes (n° 48, 1977)

(Sous le pseudonyme de Lilas Mamy)
Mademoiselle doigts de velours (n° 55, 1978)

(Sous le pseudonyme d'Osman Walter)
Love Cab (n° 68, 1978)
Les Scandaleuses sœurs Grant (n° 74, 1979)

(Sous le pseudonyme d'Armand de Chevilly)
Le Neveu incestueux (n° 72, 1979)

COLLECTION « PLAY BOY »

(Sous le pseudonyme de Manuel Mathias)
Clefs de voûte, 1984

Éditions Baleine

(Signé G.-J. Arnaud)

Éditions L'Atalante

(Signé G.-J. Arnaud)

L'Homme au fiacre, 1998

Le Rat de la conciergerie, 1998

La Congrégation des assassins, 1999

Le Prince des ténèbres, 1999

Le Voleur de tête, 2000

La Mort en guenilles, 2000

Éditions Calman-Lévy

(Signé G.-J. Arnaud)

Les Moulins à nuages, 1988 (Prix RTL Grand Public)

Les Oranges de la mer, 1990

Les Patates amères, 1993

Éditions Juillard

(Signé G.-J. Arnaud)

Crâne d'argent, 1992 *Léa de port Galère*, 1993

Éditions Autres temps

(Signé G.-J. Arnaud)

Carméla Vif-Argent, 1998

Éditions Encre

(Sous le pseudonyme de Georges Murey)

Maudit Blood, « Étiquette noire », 1985

Éditions Le Masque

(Signé G.-J. Arnaud)

L'Étameur des morts, 2001

Le Néant des pierres, 2001

Le Cavalier squelette, 2002

Éditions Syros Jeunesse

(Signé G.-J. Arnaud)

La Fille de verre, « Rat Noir » (n° 7, 2003)

Éditions du Quai n° 3

Les Indésirables, « Wagon-Livres », 2005

Éditions Artima

Bande dessinée

Comics Pocket, série « Flash espionnage »

Le Commander dans un fauteuil, vol. 1, vol. 2 (n° 6, n° 7, 1981)

L'Amnésique venu de la mer, vol. 1, vol. 2 (n° 9, n° 10, 1982)

Comics Pocket, série « Le Commander »

Le Commander rit jaune (n° 1, n° 2, 1976)

Double pour le Commander, vol. 1, vol. 2 (n° 3, n° 4, 1976)

Le Commander souffle la torche, vol. 1, vol. 2 (n° 5, n° 6, 1977)

Éditions Dargaud

Bande dessinée

« LA COMPAGNIE DES GLACES »

Cycle « Jdrien »

Lien Rag (n° 1, 2003)

Floa Sadon (n° 2, 2003)

Kurts (n° 3, 2003)

Frère Pierre (n° 4, 2004)

Jdrou (n° 5, 2005)

Yeuse (n° 6, 2005)

Pietr (n° 7, 2005)

Cycle « Cabaret Miki »

Le peuple du sel (n° 1, 2006)

Otages des glaces (n° 2, 2006)

Zone occidentale (n° 3, 2007)

Big tube (n° 4, 2007)

La Fin d'un rêve (n° 5, 2008)

Cycle « La Compagnie de la banquise »

Ténor Point (n° 1, 2008)

Terre de feu, terre de sang (n° 2, 2009)

Le Feu de la discorde (n° 3, 2009)

Espionnage magazine

(Sous le nom de Saint-Gilles)

Rallye documents (n° 1, avril 1959)

Bétail humain (n° 2, 1959)

Fugues et Polonaises, (n° 3, décembre 1959)

(Sous le nom de Gil Darcy)

Réseau nazi, (n° 3, janvier 1960)

Faux billets, (n° 6, février 1960)

Scotch pour Luc Ferran, (n° 7-8, mars-avril 1960)

Nouvelles récentes

Les Gardiennes, Eden, « Eden Fiction », 2003

Les Nuits Samourais, dans *De minuit à minuit*, Fleuve Noir, 2000

Revue 813, (n° 69, décembre 1999). Hommage posthume de G.-J. Arnaud à M. Perisset

Les Secrets de l'allée Courbet, Autrement, « Noir Urbain », 2004 36
nouvelles noires pour L'Humanité (collectif), Hors commerce, « Hors noir », 2004

Revue 813, (n° 88-89, juin 2004) : « *Tel qu'en lui-même* », article en l'honneur de Brice Pelman « Le puzzle », L'Instant Noir, 1987

Filmographie

Cinéma

L'Éternité pour nous, le cri de la chair de José Bénazéraf, 1963, avec Michel Lemoine, Sylvia Sorrent, Monique Just.

Le Cœur froid d'Henri Helman, 1977, avec Maud Rayer, André Pousse, Elisabeth Kaza, Michel Robin, Albert Médina et Maria Laborit.

L'Enfant de la nuit (Enfantasmé) de Sergio Gobbi, 1978, avec Antonio Cantafora, Jean-Claude Bouillon, Serge Youssoufian, Agostina Belli.

Les Longs Manteaux de Gilles Béhat, 1986, avec Bernard Giraudeau, Claudia Ohana, Robert Charlebois, Federico Luppi.

Zone rouge de Robert Enrico, 1986, avec Sabine Azéma, Richard Anconina, Jean Reno, Hélène Surgère, Jacques Nolot.

Sommeil blanc de Jean-Paul Guyon, 2009, avec Hélène de Fougerolles, Laurent Lucas, Marc Barbé, Julien Frison.

Télévision

La Taupe, scénario de G.-J. Arnaud, 1953.

Efficax de Philippe Ducrest, 1979, avec Nathalie Delon, Bernard Fresson, Jacques Riberolles, Jean-Claude Dauphin, Paulette Dubost.

Euphorie II de Philippe Ducrest, 1979, avec Nathalie Delon, Jean Sorel, Muriel Catala.

Chambre 17, de Philippe Ducrest, 1981, avec Philippe Léotard, Anna Karina.

Ces trois-là de Philippe Ducrest.

Un petit paradis de Michel Wyn, 1981, avec Richard Berry, François Chaumette, Yolande Folliot, Odile Mallet.

Le Cercle fermé de Philippe Ducrest, 1982, avec Jean Sorel, France Anglade, Sylvie Fennec, Paulette Dubost.

La Tribu des vieux enfants de Michel Favart, 1982, avec Thierry Lhermitte, Dominique Laffin, Sophie Bajjac, Pascale Bardet, Humbert

Balsan.

Raison perdue de Michel Favart, 1984, avec Emmanuelle Béart, Patrick Fierry, Marie Rivière, Gisèle Grimm, Jean-Pierre Miquel.

La Maison piège de Michel Favart, 1985, avec Patachou, Hélène Surgère, Anny Romand, Philippine Leroy-Beaulieu, Jean-Pierre Sentier.

La Nuit du coucou de Michel Favart, 1986, avec Florent Pagny, Marie Rivière, Isabel Otero.

L'Argent flambé (série Le Lyonnais) de Michel Favart, 1992, avec Kader Boukhanef, Pierre Santini, Bernard Freyd, Sylvie Fennec.

Un soupçon d'innocence (d'après *Les Jeudis de Julie*) d'Olivier Peray, avec Pascale Arbillot, Victoire Bélézy, Mélusine Mayance (prochainement sur les écrans).

Théâtre

Les Gens de l'hiver (La Seyne-sur-Mer)

La Folie hexagonale (compagnie César Gattegno, théâtre du Rocher)

Composition et mise en page



Cet ouvrage a été imprimé en France par



à Saint-Amand-Montrond (Cher) en novembre 2010

N⁰ d'édition : 14653 – N⁰ d'impression : 103272/1

Dépôt légal : décembre 2010



V1 minourisée août 2017

G. J. Arnaud
Noël au chaud

G. J. Arnaud
1928-

Cet enfant des Corbières à l'accent ensoleillé écrit dès l'âge de 10 ans, marqué par sa terre et les gens rudes qui l'habitent.

Son premier roman, *Ne tirez pas sur l'inspecteur*, publié en 1952, obtient le prix du Quai des Orfèvres.

Très vite, il s'impose comme un auteur majeur, liant son nom à l'histoire du roman policier français. Aujourd'hui, on répertorie plus de 400 ouvrages à son actif, de très nombreuses adaptations audiovisuelles et *La Compagnie des glaces*, œuvre majeure de la littérature de science-fiction.

Un de ces villages de Provence où les maisons poussent à l'identique, étouffant, au bout du chemin, la grande bâtisse que nous aimerions retaper. C'est la demeure de Raymond, 76 ans, et tous, au village, souhaitent que cette vieille dame la vende; le lotissement prévu par Monsieur le Maire pourrait ainsi voir le jour. Mais voilà!, veuve, sans enfants, cette maison même trop grande pour elle, c'est sa vie à Raymond, avec tous ses souvenirs. Alors vendre, jamais!

Petit à petit, en regardant les autres vivre avec leurs affections, leurs bonheurs, l'idée lui vient de faire ce qu'il faut pour vivre son rêve: la chaleur d'une famille et d'un « Noël au chaud ». Et pour cela, elle est prête à tout!

« J'aime démarrer en douceur avec des personnages un peu falois, des situations très anodines, puis, sans trop savoir pourquoi, l'inquiétude commence à suinter et cela va nous mener peu à peu à la frayeur et au drame. » G. J. Arnaud

« G. J. Arnaud, c'est avant tout un regard porté sur la société française. »
Michel Lebrun

Création graphique: V. Podevin
© R. Kamensky/iStockphoto

www.plon.fr

